

**R. P. YVON**  
Capucin  
Ancien Aumônier des Terreneuvas



**AVEC**  
**LES BAGNARDS**  
**DE LA MER**

par l'auteur de  
« AVEC LES PÊCHEURS DE TERRE-NEUVE  
ET DU GROËNLAND »

Ouvrage couronné par l'Académie Française  
et la Société Nationale d'Encouragement au Bien.

EN VENTE CHEZ L'AUTEUR  
Couvent de la Vicomté, DINARD (I.-et-V.)

— ÉDITÉ PAR LES R. P. CAPUCINS —

AVEC LES BAGNARDS DE LA MER

DU MEME AUTEUR

---

AVEC LES MARINS DE TERRE-NEUVE ET DU GROENLAND.

Préface du D<sup>r</sup> Charcot. Ouvrage couronné par l'Académie Française et la Société nationale d'Encouragement au bien. 59<sup>e</sup> mille.

A L'ASSAUT DE LA JUNGLE.

(En vente chez l'auteur, Couvent de la Vicomté, Dinard (I.-et-V.).

LES GRANDS CŒURS DE LA HOULE.

(Chez Flammarion, éditeur, 26 Rue Racine, Paris).

R. P. YVON  
Capucin  
Ancien Aumônier des Terre-neuvas

---

AVEC  
LES BAGNARDS  
DE LA MER

par l'auteur de

« AVEC LES PÊCHEURS DE TERRE-NEUVE  
ET DU GROËNLAND »

Ouvrage couronné par l'Académie Française  
et la Société Nationale d'Encouragement au Bien.

---

NIHIL OBSTAT :  
Paris, le 8 Janvier 1946  
F. JEAN DE DIEU  
o. f. m. c.

IMPRIMI POTEST :  
Paris, le 8 Janvier 1946  
F. DIEUDONNE  
m. prov. o. f. m. cap.

IMPRIMATUR :  
Paris, le 9 Janvier 1946  
A. LECLERC  
v. g.



Le R. P. YVON  
Capucin  
Ancien Aumônier des Terreneuvas

*A M. le R. P. Yvon  
Avec mes sentiments  
respectueux  
Yvon*

## INTRODUCTION

*Pourquoi ce titre « Avec les bagnards de la mer » ?*

*Voici trois passages de trois livres écrits par trois écrivains qui ont étudié sur place la vie des terreneuvas :*

*« Les pauvres gens ! pour une moitié d'entre eux, la liberté du « Banc », c'est pire que le bagne ! »*

*(Les Vainqueurs de la mer, par Léon Berthaut, page 383)*

*« Je pense que cette vie de galérien... ce labeur sauvage, dans le plus sale canton du monde, c'est le voyage de noces de cinq à six mille des nôtres !*

*(Les terreneuvas, par Pierre Demartres, page 83).*

*« Les (terriens) connaissent-ils le perpétuel danger et le désespoir de sentir que, si la mer se montre marâtre, on aura vainement travaillé comme un bagnard ? »*

*(Dans les houles d'Islande, par E. Condroyer, page 213).*

*Sur les Bancs de Terre-Neuve, les marins racontent qu'un des leurs, qui avait été condamné au bagne, répondit au garde-chiourme qui voulait faire activer le travail :*

*« Non mais, dis donc ! Est-ce que tu nous prends pour des terreneuvas ? »*

*Aux terriens, qui « a priori » trouveront ce titre exagéré, j'adresse l'invitation de prendre un engagement pour une campagne. Alors, mais alors seulement, je leur reconnaitrai le droit de critique.*

L'auteur.

CHAPITRE PREMIER

*SUR LE SAINT-YVES*

## IL ETAIT UN PETIT NAVIRE...

*Février arrive,  
Les voilà partis !  
Laisant à la rive,  
Mères et petits.  
Sancta Maria !  
O maris stella !  
Protège là-bas  
Nos gâs !  
Ave Maria.*

(Th. BOTREL).

La flottille morutière a mis le cap sur les Bancs de Terre-Neuve.

Les bassins de Saint-Malo sont presque déserts. Seul, un petit navire est resté amarré au quai de la Douane. C'est le plus petit de tous. Il a pour nom « le Saint-Yves », mais d'aucuns l'appellent « la petite coque de noix » !

Ce petit navire ne revient pas des Bancs de Terre-Neuve, la coque alourdie par des tonnes de poissons, comme les grands voiliers et surtout les chalutiers, ogres gloutons de la morue, et cependant, durant son hivernage à Saint-Malo, c'est lui qui happe toute l'attention des visiteurs de la cité malouine.

Si l'on coupait ses mâts à mi-hauteur, le Saint-Yves pourrait être facilement suspendu, comme ornementation, dans la partie centrale de la salle à manger de la « Normandie », et

cependant « la petite coque de noix » provoque chez ses visiteurs des sentiments plus admiratifs que le palais flottant et le géant de la mer !

Quelle est la raison de cette sympathique popularité ?

Les chalutiers et les voiliers ne sont que de vulgaires instruments de lucre. Ce sont parfois de vils serviteurs d'une basse âpreté au gain.

Navire « parfumé », trait d'union entre deux continents « parfumés », la « Normandie » est le rendez-vous des « parfumés » qui digèrent les voluptés dispensées par un rivage, avec l'avant-goût de celles qui les attendent sur l'autre rivage. C'est le palais du luxe, de la jouissance et de l'égoïsme.

Le « Saint-Yves », par contre, est le trait d'union entre des malheureux travailleurs qui gravissent, pendant 8 à 10 mois de l'année, le plus rude des Calvaires avec la plus lourde des croix, et leurs familles qui attendent leur retour dans l'anxiété et l'angoisse les plus poignantes et les plus justifiées. C'est le « Bon Samaritain » des Terreneuvas, le consolateur et l'espoir de leurs familles ; il est certainement, à notre époque, un des plus beaux symboles de la charité, du sacrifice et du dévouement : trois mots chrétiens ignorés de notre génération de frénésie de jouissances, sans frein ni limite, mais dont la beauté flagelle et réveille encore toute conscience qui n'est pas mortellement asphyxiée par une immersion trop prolongée dans le matérialisme.

Il est petit, humble, modeste, le « Saint-Yves » — ce n'est « qu'une petite coque de noix » ! Il est né de la charité et ne vit que de charité... pour faire la charité... aux magnats de la finance qui trouvent des millions pour armer des navires qui... rapportent, et sont toujours trop gueux pour armer un navire qui... donne une vie humaine aux pourvoyeurs de leurs coffres-forts !

Construit à Fécamp en 1929 par les Chantiers Navals de la Normandie, le « Saint-Yves » est un élégant dundee. Il s'appelait autrefois le « Willy-Fursy ».

Du fait de sa destination primitive : la pêche en Islande, la construction de ce bateau est d'une robustesse exceptionnelle, avec des matériaux de premier choix et un échantillonnage supérieur aux exigences du « Bureau Veritas ». La distance d'axe en axe des membres est de 0 m. 48, leur épaisseur sur le droit est de 32 c/m formée de deux plans de 16 c/m, le vide entre chaque membrure est de 16 c/m. L'épaisseur du bordé est

de 7 c/m et de 8 c/m 5 ; un vaigrage intérieur de 6 c/m d'épaisseur calfaté forme double coque.

Sa longueur totale est de 27 m. 60.

Sa largeur hors tout de 7 m. 16.

Son tirant d'eau AR de 3 m. 40.

Son déplacement de 218 t. 300.

Après les transformations effectuées en fonction de sa nouvelle mission, le « Saint-Yves » comprend, à partir de l'avant :

Le poste d'équipage avec couchettes et armoires, puis la cambuse.

Séparé de la cambuse par un fort cloisonnement, l'hôpital, avec deux lavabos fixes, des armoires à linge et quatre couchettes fixes. A tribord, à toucher la cloison de la cambuse, la chapelle ; à babord, le poste émetteur de T. S. F. et le poste de radiophonie « Radio-Morue ». Sous la descente, prenant accès dans l'hôpital, une cabine à deux couchettes, avec lavabo et armoires, pour les contagieux. En outre des couchettes fixes, il est prévu six couchettes mobiles.

A tribord, une pièce réservée à la visite des malades et dans laquelle se trouvent placées la table d'opération, la pharmacie, etc.

Au centre, la descente avec coursive commandant la salle de visite, un compartiment réservé à la poste et, à l'arrière, le carré, à babord et à tribord, la cabine de l'aumônier et du médecin.

Ensuite, séparée par une double cloison, la chambre des machines, dans laquelle est installé un groupe marin semi-diesel Bolinders de 80 CV et un groupe électrique diesel avec, en abord, les réservoirs d'une capacité de 10 tonnes.

Enfin, sur l'arrière, la cabine du capitaine, la descente et le carré des Sous-Officiers et des spécialistes avec quatre couchettes.

Le chauffage central assure une bonne température dans tout le bateau ; la chaudière est placée dans le carré arrière.

Sous les planchers sont installés, le parc à charbon, des caisses à eau douce, le puits aux chaînes, le lest en fonte de 40 tonnes.

L'intérieur du roof abrite la cuisine avec cuisinière et four à pain, la descente et deux W.-C.

A l'arrière, la timonerie avec compas, table à cartes, etc.

Au mât d'artimon, une puissante sirène électrique pour la navigation dans la brume.



Par temps normal, la vitesse du bateau, à la voile, est de 8 nœuds 5.

L'équipage se compose de 17 hommes, y compris l'aumônier et le médecin.

Voilà le « Saint-Yves, voilà la « petite coque de noix » qui, en quelques années, a conquis une réputation mondiale, réputation que n'ont jamais eue ses prédécesseurs, même la majestueuse « Sainte-Jeanne-d'Arc ».

Voulez-vous connaître le secret de cette réputation qui a bondi à travers la France et l'étranger à une allure électrique ? Placez-vous en sentinelle sur le pont du « Saint-Yves », pour assister à l'arrivée des colis et des lettres, pendant les huit jours qui précèdent son appareillage pour les Bancs de Terre-Neuve, et regardez, et surtout écoutez :

« Bonjour, la p'tite mère ! Mais descendez donc ! Tenez ! Je vais vous donner la main. Allons ! Tenez bon la rampe ! Là ! vous y êtes. Oh ! Oh ! la petite mère ! vous avez le pied marin comme un « vieux loup de mer » ! »

« Eh ben ! Vous en dites des choses, tout comme, à une pauvre vieille grand'mère comme mi ! Venté ben que vous êtes é le Père Yvon ? »

« Lui-même, la petite mère, pour vous servir ! »

« Ah ! à c'te heure, je comprains. Mon p'tit gâs i m'aveu ben dit que vous étieu un farceu ! »

« Ah ! Ah ! et comment s'appelle-t-il votre petit gâs ? »

« Mais le connaisseu ben, core qu'i m'a dit que, l'an passeu, vous li aveu donneu un paqueu é de cigarettes, et que vous li aveu rinceu la dalle ! Ah ! i n'est point ben dévotionneu ! Eh ben ! depuis c'temps, c'est moé qui vous le dis, i va quéquefoé à la méesse, tout comme ! »

« Mais comment s'appelle-t-il, la petite mère ? »

« On fait de li « le p'tit rouquin » rapport qu'i a les cheveux un tantineu rouge. Mais, vrai de vrai, i a pour nom « Mathurin Rouót ».

« Ah ! le petit rouquin de l'Anne de Bretagne ! »

« Là, c'est ben ça ! Vous y êtes, tout comme. Et vous voudreu ben li donneu c'biau tricoteu que sa vieille grand'mère a tricoteu pour li. Pauvre fieu ! S'il fait si froé par là-bas que par ici, er matin, il doit point avoère ben chao ! Pour mi j'en suis tout frigorifieu, tout comme ! »

« Hé ! José ! le cuistot ! Apporte donc une tasse de jus bien chaud à la petite mère pour la « défrigorifieu » ! »

« Et de quoi s'agit-il, Père Yvon ? »

« Mets le chauffage central à la petite mère pour la « défrigorifieu, tout comme ! »

« T'nez, vous me faites ben rire, tout comme ! C'est ben de méême qu'i m'a dit, mon p'tit gâs, que vous faites pour eusses, sauf que pour eusses autres, vous leur donneu du « rikiki », tout comme ! »

\*\*

« Tiens ! tiens ! Bonjour la Foucher ! Bonjour la Gautier ! Bonjour la Hellory ! Bonjour la Hardy ! Bonjour toutes les petites mères ! Voilà tout Plouer qui « processionne » ! »

« On vient, Père Yvon, rapport à nos p'tits gâs, à nos p'tits mousses ! C'est leur première campagne, tout comme ! Alors on a penseu qu'un peu de gâterie »...

« Ho ! Mathurin ! Attrape donc les colis de ces dames, et arrime-les bien avec les colis des mairaines ! »

« Ah ! On vous remercie ben pour les mairaines de nos p'tits gâs ! Elles leur ont écrit, avant leur embarquement des jolies lettres, jolies comme des lettres de mamans, tout comme ! Et les gâteries ! et les lainages ! On vous remercie ben, car on n'est pas ben riche, tout comme ! »

« Pardon et excuses, Père Yvon ! Une p'tite recommandation, s'il vous plaît ! rapport au colis de mon « houme » qui est avec mon p'tit gâs ! Soyeu ben précautionneux ! J'on penseu, tout comme qu'un p'tite lui fereu plaisir ! Vous saveu ben, les marins »...

« Oh ! Oh ! la petite mère ! ça sent le « ri...ki...ki » ! Mais c'est défendu ? »

« C'est ben vrai, c'est du « rikiki », vous blaieureu ben ! tout comme. Mais ce n'est qu'une « p'tite » ! »

« Comment ? Ce n'est qu'une « petite » ? Mais c'est une grande qu'il aurait fallu lui mettre ! La petite mère ! il faudra y penser, l'année prochaine ! »

\*\*

« Sell'ta, Mari Nédellec ! Mari Nédellec eus Plouha ! Pennoz ma ho kont ? » (Tiens ! Marie Nédellec de Plouha ! Comment allez-vous ?).

« Eus ar c'hentan ! Ha c'houi, Tad Yvon ? » (Très bien, Père Yvon ! Et vous ?).

« Sell'ta ! Pe seurt plachig goant ! Pe seurt ano he deus ? » (Oh ! Quelle jolie petite fille ! Comment s'appelle-t-elle ?).

« Annaïg ! Hag em eus digaset anei dac'h evit ma c'helloc'h larout d'he zad p'eus gwellet anei yac'h kaër, rak, pa eo aet arok, ar plac'hig kaez oa klanv fall. Vel'se 'gredo eo paraet ! » (Annaïk ! Et je vous l'ai amenée, afin que vous puissiez dire à son père que vous l'avez vue en bonne santé, car lorsqu'il est parti, elle était bien malade. Comme ça, il croira qu'elle est guérie).

\*\*\*

Et le défilé continue, sans arrêt, du matin au soir... et les recommandations pleuvent... et la liste des radios pour « Radio-Morue » s'allonge... et les colis s'entassent sur le pont... et tous veulent visiter le bateau, dire une prière à la chapelle...

Et les réflexions de ces braves femmes, de ces braves mamans ! On pourrait en faire un recueil d'une saveur exquise qui montrerait la délicatesse de cœur de ces femmes de marins, et qui serait aussi le plus beau et le plus éloquent panégyrique du « Saint-Yves ». Un spécimen de ces réflexions les résumera toutes :

« Et dites ben à nos « hommes » que nous sommes venues et qu'on est parti ben à regret, car not' cœur reste ben collé sur ce batiau ! »

Voilà le secret de la popularité du « Saint-Yves » : Il a happé le cœur des épouses, des mamans, des grand'mères et des enfants, et, davantage encore peut-être, le cœur des marins !

Le navire-hôpital a toujours été d'une conscience professionnelle irréprochable, mais il avait autrefois la réputation d'avoir une allure trop « commerciale », trop « administrative », trop « officielle », et surtout trop « galonnée » ! Il se plaisait surtout dans le monde « chic », et il hivernait dans un port « chic » : Le Havre, le grand port transatlantique ! En un mot, le navire-hôpital avait une coupée d'honneur et une coupée de service ! Ce n'était pas la maison de famille.

Le « Saint-Yves », comme son patron, a élu domicile en Bretagne, le pays des marins ; il hiverne à Saint-Malo, le port d'embarquement des Terre-neuvas. Comme son patron, il s'est placé entre le pauvre et le riche, entre le petit et le grand, il s'est fait tout à tous ; il sait descendre ou monter au niveau

de ses visiteurs et s'adapter aux manières, à la culture, au caractère et à la situation de chacun. Il a été très honoré de la visite de plusieurs ministres, sénateurs, députés, amiraux, officiers de Marine et de hauts personnages comme le D<sup>r</sup> Charcot, mais il a été plus heureux encore de voir que les « vieux loups de mer », la tête engoncée dans leurs suroïts et suçant leur chique, et leurs femmes et leurs vieilles grand'mères, revêtues de leurs coiffes et parlant leur patois ou leur belle langue bretonne, s'y trouvaient bien à l'aise, et de les entendre dire avec une joie et une sincérité évidentes : « Ici, on est chez nous, on est à la maison ! »

Le « Saint-Yves », les flancs dilatés par la pression de l'immense quantité d'affection que les épouses, les mères, les grand-mères, les enfants et les marraines des petits mousses y ont comprimée par leurs lettres et leurs colis, est prêt pour sa mission de pourvoyeur de bonheur aux marins du pays des souffrances qui, comme dit Mr de Valence de Minardière, « n'ont pas d'égaux en ce monde ».

Une bonne brise de Nord-Est s'est levée. Tout est paré ! Tandis que l'on hisse les voiles, trois coups de sirène saluent la cité malouine, et le navire s'ébranle sans à-coup, lentement, majestueusement. *A Dieu-vat !*

*Garde le navire  
Des Œuvres de Mer !  
Fais qu'il ne chavire  
Dans le gouffre amer !  
Sancta Maria,  
O Maris Stella  
Protège là-bas,  
Nos gâs !  
Ave Maria.*

Quel ordre dans ces cordages ! Quelle puissance dans ces mâts ! Et quel enchantement, au moment où les voiles se gonflent sous le soleil, tandis que la vitesse du bateau s'accélère et que son étrave creuse son sillon dans les flots ! La machine, le cœur du navire, trépidant, puissant, infatigable, bat dans ses flancs, obscur et invisible. Les voiles sont dans la lumière un organe clair, souple, silencieux. Ce sont les ailes vivantes, frémissantes du grand oiseau des mers que les flots soulèvent et emportent au large sur leur surface mouvante.

Le temps « verdit », les voiles se gonflent et se creusent. Le « Saint-Yves », légèrement incliné sur tribord, fonce dans la vague. On dirait que des plaintes sortent de ses flancs comme de la poitrine d'un être qui vit, halète et peine.

Quelle architecture étonnante que celle d'un navire, bâti entièrement de bon vieux chêne, souple comme la branche de saule et dur comme l'acier. Qu'elle est admirable l'architecture et l'ordonnance de toutes ces membrures articulées sur la quille centrale, comme les côtes monstrueuses d'un animal gigantesque !

On sent de tous côtés des pressions formidables quand les vagues soulèvent le navire sur leurs crêtes pour le laisser retomber dans le creux qui les sépare. Quelle force dans ces poutres et ces madriers, dans leurs courbes et leurs jointures, pour résister à la violence des sauts du navire ballotté par les flots !

La mer a grossi, la grande houle ne cesse de se creuser davantage. Le vent fraîchit régulièrement. Il commence à siffler dans les antennes et les haubans...

Le bateau roule de plus en plus. Les embruns battent le pont...

Le baromètre est descendu à 740. Aiguillonné par un vent qui souffle en tempête, le « Saint-Yves » précipite sa course ; on dirait qu'il s'allonge comme un cheval au galop et qu'il voudrait sauter les vagues qui se dressent devant lui comme un cheval franchit les obstacles au steeple-chase...

Les mouvements du navire s'accroissent. Les sommets des mâts dessinent de grandes spirales dans le ciel. Ballotté comme un bouchon de liège, mais solide comme un roc, le « Saint-Yves » roule et tangue avec des oscillations dans tous les sens et sous tous les degrés...

A l'horizon s'élèvent des collines dont l'écume blanchit les sommets. Derrière le navire, ces collines mouvantes, qui le dépassent en vitesse, s'avancent vers lui comme pour l'écraser ; mais l'arrière monte sur la vague qui s'enfonce sous lui et le soulève tout entier sur sa crête écumante, pour le laisser ensuite descendre doucement dans le creux mouvant de la lame qui l'entraîne, comme un beau cygne les ailes déployées.

Tout autour de nous, des mouettes charmantes viennent se poser sur l'eau, balancées par les flots, comme la plume au vent. Notre petit navire ne pèse pas plus qu'elles à la lame puissante qui le monte et qui le descend.

Dans ces tourmentes, on est pris d'admiration pour l'art

séculaire des Constructions Navales, expérience accumulée des vieux bâtisseurs de bateaux qui connaissent les bois, leur souplesse et leur résistance, leurs défauts et leurs qualités, et tous les secrets des membrures, des assemblages, des joints et des mortaises, et font d'un navire un bloc tellement homogène et compact qu'il peut résister aux forces réunies de la mer et des vents, sans chavirer, sans éclater et sans se disjoindre.

Tout l'équipage est sur le pont dans une attitude quelque peu silencieuse ! Sous l'influence de quelques coups de roulis et de tangage d'une amplitude accentuée, la conversation commence à languir... L'enthousiasme du départ commence à se tempérer ! Par sa combinaison frénétique du roulis et du tangage, le brave « Saint-Yves » soumet tous ceux qu'il renferme dans ses flancs à toutes les épreuves que peuvent entraîner des secousses et des cahots désordonnés : précipitations dans le vide, ascensions presque verticales, glissades longitudinales, chocs violents contre la paroi du navire ou... révolutions stomacales ! !

A 19 heures, François, le petit mousse, pâle et défiguré, vient crier à la porte de la descente : « Ces Messieurs sont servis ! » Il me regarde avec de l'anxiété plein les yeux.

« Eh bien ! lui dis-je, la vie est belle, François ? »

« Oui, oui, Père Yvon, me répond-il ; posant tour à tour la main sur l'estomac et la tête, il ajouta tristement : « Seulement ça grouille et ça tourne là-dedans ! »

« Va trouver le Docteur, François, il m'a dit qu'il avait des pilules souveraines et infaillibles contre le mal de mer ! »

Du coup, le petit mousse eut une réaction qui le fit éclater de rire. Il avança sur le pont en s'agrippant au roof de la cuisine et, d'un signe de tête m'indiquant le Docteur, il ajouta avec un sentiment de commisération mêlé de malice : « En voilà la preuve ! »

Pauvre Docteur ! Affalé sur le bordage, pâle comme un cadavre, anéanti par le vertige et la nausée, l'estomac torturé par des contractions violentes, il travaillait avec acharnement pour aboutir à un vomissement, mais la bouche ouverte attendait en vain le jet libérateur. La pompe fonctionnait bien, le robinet était ouvert, mais le puits était déjà vide !

« Voyons, Docteur, lui dis-je, prenez donc une pilule ! Une de vos pilules souveraines et infaillibles ! »

Chose curieuse ! le mal de mer a le don de torturer ses

victimes et de faire rire les témoins qui en sont préservés. Le Docteur sentit l'ironie de ma recommandation, et réagit subitement sous le coup de fouet.

« Tenez, me dit-il, les piqûres de votre langue me font plus de bien que les pilules du Docteur X. Ah ! je lui en ferai de la réclame pour sa camelote ! Les clients disent que les médecins sont des mercantis ! Je finirai par le croire ! »

« Allons ! Docteur, les remèdes de la vieille expérience seront toujours les meilleurs. Pour donner un peu de bien-être au cerveau vertigineux et à l'estomac vacillant, il n'y a rien de tel qu'un bon repas et la position horizontale. Descendez donc au carré ! »

Le carré, c'est le centre de la vie du bord. Deux mètres cinquante sur deux, bien éclairé par une claire-voie qui s'ouvre sur le pont. La table le couvre presque totalement. Tout autour des banes fixes aménagés en coffres remplis de conserves, deux armoires, sous le plafond court une étagère qui sert de bibliothèque.

C'est sur ce carré que s'ouvrent les cabines du Docteur et de l'aumônier, petites mais admirablement disposées, avec une multitude de tiroirs, une table-bascule contre la cloison, une armoire, des étagères, une bibliothèque, un lit excellent très haut perché au-dessus des tiroirs, mais d'une ascension acrobatique par temps de roulis. Dans le carré sont accrochés aux cloisons une croix, un buste de Christ en croix sculpté par un ami de guerre, un petit tableau de Saint-Malo dans le crépuscule, qu'on dit artistique.

C'est là dans ce carré que l'Etat-Major du « Saint-Yves » se retrouve à midi et à 19 heures, à l'appel du petit mousse qui remplit les fonctions de maître d'hôtel.

Ce soir, la table est revêtue de son équipement de tempête : une plate-forme avec des cases où s'encastrent les bouteilles, les verres, les assiettes, les cuillers et les fourchettes et qui les protègent des ravages du roulis et du tangage, est superposée à la table fixe.

A ce premier repas, les hôtes font triste figure, ils ont une physionomie de départ ; la nature n'a pas encore trouvé son équilibre de mer, elle n'est pas amarinée. Tous sont là pourtant, s'inclinant les uns devant les autres en des salutations burlesques, au gré capricieux du roulis.

Tout à coup, un charivari épouvantable dans la descente :

un fracas d'homme et de vaisselle en dégringolade, un vacarme de liquide tourbillonnant comme si des tonnes d'eau emportaient tout dans l'hôpital, et bientôt un torrent qui envahit le carré.

Je me précipite vers la descente. Oh ! catastrophe ! le pauvre petit mousse fait du patinage horizontal dans l'hôpital, il glisse de babord à tribord et de tribord à babord dans une masse d'eau que le roulis entraîne.

« Tiens bon ! François, lui dis-je, faut pas mollir ! »

« J'mollis pas, répond-il, mais c'est la soupière qui a molli ! »

En effet, la soupière a molli ! Elle est en morceaux, et fait aussi du patinage avec son contenu et son porteur ! Notre petit maître d'hôtel est « knock-out » pour ce soir.

« François, lui dis-je, va te changer et couche-toi. Demain ça ira mieux ! Aujourd'hui, je vais faire le maître d'hôtel ».

Le service ne fut pas chargé :

N'y tenant plus, le Docteur se lève et, l'œil morne, la tête baissée, disparaît dans sa cabine.

Duchatel et Nédellec s'en amusent. A travers la cloison ils plaisantent le Docteur, l'invitant à « prendre un pot »... « une pilule souveraine et infaillible contre le mal de mer » ! Mais bientôt ils deviennent sérieux, ...puis graves, ...puis inquiets, ...puis moroses, ...puis rétifs devant leurs morceaux de rôti... Enfin, ils capitulent en cœur et, penauds et humiliés de leur présomption, ils s'en vont prendre la position horizontale pour échapper au supplice de la nausée et du vertige !

Le capitaine tient héroïquement jusqu'au bout et monte sur le pont. Touché, mais non vaincu, je me retire dans ma cabine.

Etendu sur ma couchette, heurté, bousculé, cahoté, précipité, j'écoute les paquets de mer qui bovent le navire, le murmure de l'eau qui glisse sur ses flancs, la voix plaintive de tous les bois en travail, voix douloureuse qui donne l'impression profonde de l'effort et de la souffrance, les craquements réguliers ou subits des cloisons que l'hélice, dans son ronronnement, secoue et ébranle.

Soudain, un coup de roulis plus violent détermine un cyclone dans ma cabine ! Tous mes tiroirs se sont ouverts, et se sont vidés de leur contenu, et, affreux spectacle ! sur le parquet, mes livres, mes cahiers, mes brochures et mon papier à machine glissent et reglissent, et dansent la farandole en compagnie de mes sandales, ma chaise, mon kodak, ma caméra et mes bobines de pellicules et de films !

Sur le pont, j'entends des bottes qui martèlent le plancher. Ce sont les hommes de quart qui veillent... Et le sommeil, le bienheureux sommeil jeta le voile de l'inconscience sur mon cerveau fatigué !

Le lendemain, au réveil, tout l'équipage est debout. Les figures sont encore tirées par les fatigues de la veille, mais les estomacs sont amarins, sauf ...celui du Docteur, qui resta en émeute pendant 19 jours malgré... « les pilules souveraines et infailibles contre le mal de mer » !

Il était un petit navire...

Mais ce navire était grand par sa mission de charité !

O FLOTS, QUE VOUS SAVEZ DE LUGUBRES HISTOIRES !

(V. Hugo, Océano Nox.)

Il est sept heures du matin. Le vent du Nord glace l'aube livide. L'humidité poisse tout. Sur le navire silencieux pèse la tristesse désolée des aurores nordiques.

Une brume opaque, qui ressemble à des gazes superposées, semble décrire autour du navire un cercle qui se déplace avec lui.

La mer est déserte. La vie ne se manifeste que par la bondissante escorte d'une cinquantaine de marsouins qui, de leurs queues s'amuse avec l'étrave du bateau, et le vol rapide et gracieux d'une flottille de godes, estafettes des Bancs pour nous annoncer leur voisinage.

Depuis quatre heures, le capitaine, mains aux poches, un bout de mégot pendant à la lèvre inférieure, arpente, dans un perpétuel prodige d'équilibre, le pont dont le plancher gronde sous sa démarche éternelle ; les regards inquisiteurs qu'il jette autour de lui, toute son attitude expriment la pensée qui le travaille : « On doit y être ».

Soudain il tonna d'une voix de tonnerre : « Loyer ! Au loch ! » Comme il lui sembla que le vent lui avait renforcé son commandement dans la gorge, il répéta machinalement : « Au loch ! Entends-tu, Loyer ! »

D'une démarche balancée, le grand Loyer disparut derrière le roof de commandement où tournait le léger volant silencieux. D'un geste rapide, comme un pêcheur qui hâle sa ligne, Loyer happa le loch, le regarda attentivement, cria un chiffre, et, rapidement refila le compteur de vitesse.

Le capitaine se pinça le nez en faisant entendre un petit sifflement de valve pneumatique qui fuit, signe infaillible de sa nervosité dans le doute. Il actionna le chadburn et cria dans le cornet acoustique : « Stop ! »

Le navire s'arrêta lentement. Apaisé, il se berce gracieusement sur les houles dans un balancement silencieux et assoupissant.

La voix du capitaine tonna encore : « Cosquer ! A la sonde ! »

On entendit à l'arrière un petit treuil de fer dérouler son fil à plomb. C'est le sondeur des « pauvres » ; le prix élevé de la sonde ultra sonore en fait un appareil de luxe dont l'exclusivité appartient encore aux « riches ».

Cosquer, la bouche tordue par une chique énorme qui donnait à sa figure une asymétrie hideuse, regarde la profondeur indiquée par la sonde, et, avec un long fuseau de salive juteuse, il éjecta d'une voix éraillée :

« Quatre-vingt treize ! »

« Ça y est ! Nous y sommes ! soupira le capitaine, avec la satisfaction d'un homme qui, jouant depuis trois jours au jeu de Colin-Maillard, est heureux de mettre enfin la main sur un autre joueur.

Enfin, demain nous arriverons sur les lieux de pêche ; demain nous allons apercevoir quelques navires qui nous ôteront cette pénible sensation d'être perdus au milieu de l'Océan ; demain nous allons commencer notre ministère auprès des Terreneuvas ; nous serons la charité qui rayonnera un peu de bonheur dans le cœur des « bagnards de la mer ».

Accodé sur le bordage, la tête appuyée sur les mains, le suroît abaissé sur les sourcils, dans un énorme silence troublé à peine par le bruissement de l'eau coulant le long de la coque, un de ces silences où chacun suit le déroulement d'une idée, à moins qu'il ne suive rien du tout, car c'est le charme de la mer d'infuser à l'esprit une insensibilité de morphine, en exaltant l'imagination, je laissai mon imagination vagabonder dans le passé lugubre de ces régions tragiques.

Que se passe-t-il là-dessous ? dans ces profondeurs sinistres de l'eau noire, à quelques 60 mètres de la quille de ce navire dont le sillage vient troubler la solitude sauvage ? Et qu'aurions-nous sous les yeux si nous pouvions explorer les abîmes et les espaces mystérieux qui s'étendent au-dessous de nous ?

Que de spectres et de fantômes ! Epaves perdues sous les

flots, navires éventrés par l'abordage dans le brouillard glacé d'une nuit sans lune, avec des mâts où pendent des cordages couverts d'algues flottantes comme de longues chevelures ! Que de carcasses de goëlettes pourrissent dans ces fonds, tombes à jamais perdues des pauvres marins noyés dans l'horreur du naufrage ! Que de doris, perdus dans la brume, ballottés par la tempête, disloqués par les vagues, sont enfouis dans ce gouffre avec les malheureux dont ils étaient « l'inferral gagne-pain » ! Que de Terreneuvas ont été avalés par cette ogresse et dont les squelettes vernis gisent dans ses entrailles, décharnés par les pieuvres à l'œil glauque !

Que de spectacles lugubres voilés par l'opacité de cette surface noire où nous glissons dans une lumière blafarde, filtrée par un tamis de brume « purée de pois » !

Donc, nous sommes au but. Nous sommes sur les Bancs de Terre-Neuve.

Quelles heures émouvantes je revis dans mon imagination ! Je vois encore, et je reverrai toujours, surgir dans la brume opaque le fantôme blafard d'un grand navire noir qui, en nous apercevant à quelques dizaines de mètres, appuie subitement sur tribord en poussant un hurlement de sirène, et se replonge rapidement dans la brume comme un être honteux d'avoir failli, par sa criminelle imprudence, précipiter dans l'abîme trente existences humaines. Mais je revois surtout la lueur verdâtre, la sinistre clarté des glaces flottantes, des icebergs, apparaissant soudain dans le brouillard obscur de la mer écumante et passant auprès de nous, pâles comme des spectres.

Quand on a vécu ces minutes terrifiantes, on comprend bien les souvenirs tragiques qui hantent l'esprit des Terreneuvas ; on comprend comment ces imaginations simples peuplent la brume impénétrable d'ombres et de fantômes ! Ombres des pauvres morts perdus dans la tempête ! Ombres des camarades, des pères, des enfants disparus sous les flots ! Ombres éplorées des dorissiers partis en dérive et errant sur les eaux ténébreuses !

*Oh ! Combien de marins, combien de capitaines  
Qui sont partis joyeux pour des courses lointaines,  
Dans ce morne horizon se sont évanouis !  
Combien ont disparu, dure et triste fortune !  
Dans une mer sans fond, par une nuit sans lune,  
Sous l'aveugle Océan à jamais enfouis !*

.....

*Où sont-ils les marins sombrés dans la nuit noire ?  
O flots, que vous savez de sombres histoires !  
Flots profonds redoutés des mères à genoux !  
Vous vous les racontez en montant les marées,  
Et c'est ce qui vous fait ces voix désespérées  
Que vous avez le soir quand vous venez vers nous !*  
(V. Hugo, Oceano Nox).

O flots, que vous savez de lugubres histoires !

Où, mais il n'est certainement aucune région du monde entier qui connaisse des histoires aussi lugubres et aussi macabres que la région des « Bancs » de Terre-Neuve :

Histoire lugubre, l'histoire du naufrage du « Vaillant », monté par 72 hommes, dont huit seulement sont arrivés à St-Pierre, et dans un état des plus lamentables. De ces huit, un est mort à l'hôpital, trois ont eu les jambes coupées, et les autres ont souffert un véritable martyre.

« Nous avons eu mauvais temps presque toute la traversée, dit un rescapé, et, le 1<sup>er</sup> Avril, nous avons essuyé une très forte tempête qui menaçait de nous engloutir.

» Cependant tout allait bien à bord, jusqu'au 13 Avril, vers 11 h. 1/2 du soir. En ce moment, notre bateau frappe une glace qui ne sortait pas beaucoup de l'eau et que l'homme du bossoir n'avait pas vue. D'ailleurs, la nuit était sombre. Le navire s'est entr'ouvert, et il était impossible de penser à aveugler la voie d'eau. Nous avions à notre disposition deux chaloupes et onze doris, et, en très peu de temps, mais au milieu du plus grand désarroi, toutes les embarcations furent à l'eau.

» Il faisait nuit, mais j'ai pu voir une des chaloupes et trois doris chavirer. Heureusement, il n'y avait personne dans ces embarcations. Je me suis sauvé sur une barque où il y avait déjà six autres hommes. Les passagers ont pu presque tous s'embarquer aussi, je pense, mais je n'ai pu savoir au juste ce qu'il en était... Cependant, au milieu de l'affolement général, plusieurs hommes enjambèrent le bastingage et se précipitèrent dans les flots. Nous n'avons pu nous procurer ni rames ni vivres, et, par suite, nous étions absolument abandonnés au gré des flots, au froid, à la faim, sans savoir ce que nous allions devenir. Nous nous sommes recommandés au Bon Dieu et à la Bonne Vierge, et nous avons fait vœu d'aller en pèlerinage à Notre-Dame du

Verger si nous étions sauvés. Ah ! comme on prie en ces moments-là !

» Le deuxième jour après le naufrage, un de nos compagnons vint à mourir, Gicquel d'Iffiniac, dix-neuf ans. Nous l'avons jeté à la mer, après avoir fait une prière pour lui.

» Le lendemain, vers 9 heures, nous avons rencontré notre pauvre capitaine, Mr Pierre, avec le mousse, le saleur et deux autres hommes dans un doris. Ils n'avaient pas de vivres non plus, mais ils avaient des avirons. Après nous avoir parlé pendant une vingtaine de minutes, ils se sont éloignés en disant : « Nous ne vous disons pas adieu, mais au revoir ! Courage et confiance ! Nous nous dirigeons vers l'Est, où nous pensons pouvoir rencontrer plus facilement des navires. Si nous avons la chance d'être sauvés, nous dirons que vous n'êtes pas loin et on viendra aussi vous sauver ». Ce furent des cris d'angoisse en ce moment, mais comme nous n'avions pas d'avirons, force nous a été de nous séparer et de nous adresser encore à la Providence, notre unique espoir. »

Le jeudi 16, Carré, de Pleudihen, mourait à son tour.

Le 18, jour de Pâques, au matin, ils perdaient leur troisième compagnon, Duteuil Auguste, de Cancale.

Le même jour, vers 3 heures de l'après-midi, les naufragés apercevaient un navire.

Ils trouvèrent assez de forces pour détacher la serre de leur doris, pour s'en servir de gaule, à laquelle ils attachèrent un lambeau de vêtement en guise de pavillon. Au bout d'un certain temps, leurs signaux d'alarme furent aperçus par le « Victor-Eugène ». Le navire vint droit sur eux, et à 4 h. 1/2 ils étaient sauvés.

Le 1<sup>er</sup> Mai, la goëlette « Amédée », patron Fortin, de Cancale, ramenait à St-Pierre-et-Miquelon quatre autres naufragés du « Vaillant ».

Au moment du naufrage, eux non plus n'avaient ni vivres ni avirons. Avec un bout de planche en guise de rame, ils ont pu s'éloigner du « Vaillant » assez à temps pour n'être pas engloutis avec lui, car, en sombrant, un navire comme celui-là produit un tel déplacement d'eau qu'il met en danger toutes les embarcations qui s'en trouvent trop près.

Dès le lendemain de la catastrophe, le nombre des hommes de la chaloupe commença vite à diminuer. Il en mourait plusieurs par jour, de faim, de soif et de froid. Le dernier jour il en est mort sept.

Le second jour après le naufrage, ceux qui montaient la chaloupe se décident à tuer le chien du bord et à s'en partager les lambeaux. Le 17 Avril, ils firent l'heureuse rencontre d'un iceberg, vers lequel ils se dirigent, toujours à l'aide de leur bout de planche en guise de rame. Pour se faire un gouvernail, ils attachent une botte au bout d'une lanière de cuir faite sur place de tiges de bottes coupées et nouées ensemble. De cette manière, ils sont arrivés auprès de la glace. La mer était un peu houleuse, et il fallait mille précautions pour ne pas laisser se briser l'embarcation. Au moyen de leurs couteaux, ils ont détaché des glaçons qui leur ont permis de se désaltérer. C'était une véritable fortune ; mais hélas ! il est bien probable que plusieurs en avaient trop pris, et c'est ce qui explique les nombreux décès des deux jours suivants.

Pendant la nuit du 19 au 20, vers minuit, les quatre survivants ont fait l'heureuse rencontre de l'« Amédée ». Les quatre hommes étaient couchés au fond de la chaloupe. Providentiellement, un d'entre eux, Dagorne, se lève et aperçoit le bateau sauveur à quelques centaines de mètres seulement. Il en avertit ses compagnons et tous se mettent à crier, de toute la voix qui leur restait : « Sauvez-nous ! Sauvez-nous ! » Le navire s'approche, met à l'eau une embarcation, et, peu de minutes après, ils étaient sauvés !

Ces huit hommes sont les seuls survivants des 70 hommes qui montaient le « Vaillant ».

Tissu d'histoires lugubres, l'année 1901 ! ! Un cyclone épouvantable, dont les premiers coups ont ravagé les côtes d'Amérique, est venu, aux environs du 13 Septembre, causer en mer les plus cruelles catastrophes. Le nombre des navires disparus a été considérable, et leur perte a entraîné celle de 115 hommes ; ceux qui ont résisté à la tempête ont subi des avaries importantes. Tous les bâtiments qui se trouvaient en rade de St-Pierre ou dans le « Barachois » ont chassé sur leurs ancres ; sept d'entre eux sont allés à la côte.

Si l'on ajoute au nombre des hommes perdus en mer au cours de la tempête, le chiffre des morts causées par la maladie (66) ou par les accidents courants de la navigation (83), on arrive au chiffre formidable de 264 pour cette petite armée de 10.000 hommes ; soit 27 pour 1.000 en 6 mois !

Tissu d'histoires lugubres, l'année 1902 ! Du commencement de la campagne jusqu'en Septembre, 13 navires ont fait naufrage. Pour 12 d'entre eux les équipages ont pu être sauvés et rapatriés ; un seul, « La Gabrielle », de St-Pierre, armé à 17 hommes, est considéré comme perdu corps et biens. Les pertes, accidents de mer ou doris en dérive, s'élèvent à 87 hommes ; enfin les décès pour cause de maladie à 101, ce qui donne un total de 205 décès. En rapportant ce chiffre à l'effectif général de la flottille, on obtient pour une période de près de 6 mois comme total de mortalité 26,8 pour mille !

Tissu d'histoires lugubres, l'année 1904 ! 25 navires sont perdus, tous avec équipages sauvés, hormis ceux du long-courrier « Assomption » parti de France pour St-Pierre, dès le début de la campagne, et dont on n'a plus entendu parler, et du « Boër », goëlette saint-pierraise, montée par 15 hommes, tous de Paimpol, qui s'est perdue corps et biens.

Histoire lugubre, l'histoire de ces deux naufragés d'un doris de la R..., un vieillard et un novice, atteints de scorbut. Ils ont été entraînés par un fort courant, et, la brume survenant, ils ont lutté pendant cinq jours et cinq nuits contre les éléments déchaînés, sans eau ni vivres. Le premier jour, leur marée de pêche leur a fourni quelques tranches de morue crue pour apaiser leur faim, mais cette provision même a été bientôt enlevée par un coup de mer ; il leur a fallu, pour calmer leur soif, boire de l'eau salée, dont l'effet purgatif augmenta encore la fièvre. A bout de forces, le novice découragé abandonne la lutte ; le vieux tient et veille toujours. Le cinquième jour, au matin, il aperçoit une blanche silhouette à l'horizon. C'est le navire-hôpital, c'est le salut !

Histoire lugubre, l'histoire de ce petit doris qui se trouvait sur ses lignes, au petit jour, lorsqu'il entend à peu de distance la sirène d'un chalutier. Il répond par sa petite corne de pêcheur, un coquillage percé, mais le vapeur ne l'entend pas. Par ces brumes accompagnées d'un vent violent, il n'y a rien que de très normal. Tout à coup, le chalutier X... surgit de la brume et paraît énorme aux deux hommes qui sont presque sous son étrave. Ils crient ! On les entend du gaillard et quelqu'un transmet à la passerelle l'indication : « Babord toute ! »

Hélas ! C'est « tribord toute ! » qu'il fallait faire. Le chalu-



tier a commencé son mouvement, abat sur babord et heurte le doris normalement à son axe et en plein dans le banc du milieu. Fracas de bois cassé... Deux cris !...

Le doris est sectionné en deux : Castel, l'avant-doris, file à tribord du chalutier, tandis que Salmagne, cramponné à l'autre moitié de l'embarcation est entraîné sous la coque, remorqué un instant par les lignes qui ont croché dans l'hélice, puis finalement se retrouve en surface sans trop savoir comment, tenant toujours sa moitié de doris, et aperçoit, à quelques mètres son camarade tranquillement assis dans l'autre épave : « Il n'était presque pas mouillé ! » raconte Salmagne flegmatiquement. Il voulait sans doute dire qu'il n'avait pas pris un bain complet, car il devait avoir un peu d'eau dans ses bottes... Salmagne est un peu congestionné... Mais Castel est... retourné à la pêche !

Histoire lugubre, l'histoire des 11 doris du C... qui se trouvaient à la mer au moment d'un cyclone. Dans la déchirure de la brume qui précéda la saute de vent, cinq doris qui n'avaient pu rallier le bord aperçurent le H..., en cape sèche, qui se dirigeait vers le sud. Trois d'entre eux atteignirent le navire, les deux premiers furent sauvés. Le troisième coula en arrivant le long du bord. On jeta des bouées, des cordages. L'un des hommes avait saisi une bouée et on le hissait déjà, lorsque ses forces le trahirent en arrivant au couronnement arrière. Il retomba à la mer et disparut. L'autre eut la présence d'esprit de retirer ses grosses bottes, et de passer une jambe dans une des boucles de la sabaye où l'on amarre les bosses des doris. On réussit à le hisser à bord.

Le lendemain, le navire-hôpital ramena ces hommes à leur navire, et le capitaine, en le remerciant, lui annonça, les larmes aux yeux, que son cinquième doris avait chaviré à trois cents mètres du bord sous les yeux de l'équipage impuissant, et que les hommes s'étaient noyés.

Histoire lugubre, le sauvetage d'un doris en plein cyclone par le navire-hôpital.

Pour celui qui a quelque expérience de la mer, la contemplation d'un baromètre enregistreur descendant verticalement de 765 à 730, en 5 heures, n'a rien de particulièrement réjouissant. C'est un cyclone en perspective.

En quelques minutes, comme par une convention, tous les

pavillons des navires sont mis en berne pour rappeler d'urgence les doris épars pour la pose des lignes.

Soudain, il semble que toute la mer prend feu ; il en sort des fumées avec un grésillement sinistre, comme d'une matière qui cuit et brûle.

Les doris, pauvres feuilles de bois au milieu des éléments déchainés, se débattent dans la tourmente. Hâlés par des muscles d'une puissance de géant multipliés par la rage et la brutalité de l'instinct de conservation, ils montent sur les crêtes des vagues et s'engouffrent dans leurs creux. Au bout d'une demi-heure de cette lutte titanique, il semble que tous ont rallié leurs bateaux.

Cependant, un cri éclate à bord du navire-hôpital : « Un doris par tribord ! » A un mille environ, le fragile esquif papillonne sur la crête des vagues. Les embruns se dressent en volutes, et chassés par le vent, cinglent violemment les « nageurs » et remplissent le doris. De temps en temps, on voit un marin le « soulager » à l'aide d'une écope, tandis que l'autre redouble d'efforts pour le maintenir bout à la lame.

Le capitaine du navire-hôpital, au coup d'œil de marin, juge le doris en perdition s'il n'intervient d'urgence. Il commande : « En avant toute » et se porte dans « le vent à eux », puis laissant dériver lentement son navire, il arrive sur le doris.

Rassemblant leurs forces, les naufragés se raidissent sur les avirons... Ils accostent le navire-sauveur... Les vagues les soulèvent comme des fétus... L'équipage du navire-hôpital leur lance rapidement des palans... D'un mouvement électrique, les deux hommes ont saisi les deux poulies... Alors, un immense cri sort de vingt poitrines : « A virer ! » En quelques secondes, le doris et ses deux occupants sont arrachés à la mer qui, dans sa rage, continue à mugir et à bondir comme une bête féroce essayant encore, dans un suprême effort, de rattraper la proie qui lui a échappé...

Histoire lugubre, l'histoire du « Saint-Simon », trois-mâts de Fécamp de 550 tonneaux, monté par 36 hommes, mouillé sur les Bancs à 3 ou 400 kilomètres de tout secours et ayant à bord une épidémie de typhoïde.

Le premier cas se déclara le 6 mai. Dix jours après, la contagion s'étendait, et, le 23, le « Saint-Simon » se voyait obligé d'appareiller pour Saint-Pierre pour y amener 8 typhiques, qu'il déposait à l'hôpital colonial. Le 1<sup>er</sup> Juin, le « Saint-Simon »

reprenait la mer, mais pour revenir de nouveau le 8, cette fois encore avec 3 typhiques. Sur ces 11 hommes, 2 moururent à l'hôpital, et la convalescence des autres fut interminable.

Pour faire comprendre à des terriens tout ce qu'il y a d'horrible et de cruel dans la souffrance condensée dans ces quelques lignes, il faudrait pouvoir dépeindre le tressaillement de joie d'un malheureux blessé, gisant dans une cabane de poste d'équipage, la main broyée par l'explosion d'un pierrier, le bras envahi par la gangrène, brisé par l'insomnie et la fièvre, lorsque l'homme de quart signale l'approche du navire-hôpital, ou la joie d'un pauvre homme torturé par un phlegmon à la main, phlegmon qui a déterminé dans tout le bras une enflure atroce et si affreusement douloureuse que le patient passe ses jours à fond de cale pour ne pas troubler le travail des hommes et ses nuits sur le pont pour ne pas troubler leur sommeil, lorsqu'il voit le « Saint-Yves » poindre à l'horizon ! Pour ces infortunés c'est le secours si ardemment désiré, c'est le salut ! « Ah ! mon Père, sans vous, me disait un de ces malheureux, sans vous je n'aurais jamais revu ni ma femme ni mes enfants ! sans vous, je serais mort ! »

Histoire lugubre, l'histoire des mousses d'autrefois, véritables martyrs et véritables souffre-douleurs du bord, et même l'histoire des mousses d'aujourd'hui, enfants de 13 à 16 ans, qu'on force à accomplir des travaux d'une dureté et d'une durée que la morale chrétienne, et même simplement humaine, condamne.

Histoire lugubre surtout, l'histoire de ce pauvre enfant que le navire-hôpital trouva couvert de plaies résultant de mauvais traitements, et qui mourut peu de temps après avoir été transporté à l'hôpital de Saint-Pierre !

Au moment où le médecin du navire-hôpital fut appelé à lui donner ses soins, le malheureux se trouvait dans l'état le plus lamentable et le plus affreux qu'il soit possible d'imaginer. Son corps n'était qu'une vaste plaie, et une horrible suppuration avait envahi toutes les articulations.

Dans cet état, il n'avait même pas une paillasse pour se reposer ; il était couché sur une planche. Ses camarades, trouvant que sa literie, souillée par la sanie, infectait leur poste, n'avaient trouvé d'autre amélioration à la situation de ce malheureux que de jeter à la mer son misérable couchage, sans s'occuper de le remplacer.

Quand le pauvre enfant, lavé et pansé, fut couché dans un lit bien blanc, il regarda ses bienfaiteurs avec des yeux pleins de larmes et leur dit d'une voix tremblante :

« Il me semble, Messieurs, que je suis au paradis. Je vais bien prier le Bon Dieu pour vous ! »

Que d'histoires lugubres suppose encore cette statistique de 25 ans d'assistance du navire-hôpital !

Naufragés recueillis .....	414
Malades hospitalisés .....	1.582
Journées d'hôpital .....	23.626
Consultations en mer .....	7.787
Dons de médicaments .....	4.333
Lettres reçues ou remises .....	620.218

Que d'histoires lugubres supprimées aussi par l'assistance du navire-hôpital !

Mr de Valence de Minardièrre a eu raison d'écrire :

« Là, sur cet Océan sans cesse bouleversé par les tempêtes, en face de misères qui n'ont pas d'égales en ce monde, le navire-hôpital est seul, absolument seul, pour y remédier.

» Sur terre, toute douleur trouve une âme pour la comprendre, toute plaie une main pour la soulager ; sur les Bancs de Terre-Neuve, on peut dire qu'il n'y a en face des marins que Dieu et le navire-hôpital ».

Et ce navire-hôpital a encore pour origine : Dieu, car c'est à un prêtre qu'il doit sa création. A qui faut-il en attribuer la paternité ? Il est difficile de le dire exactement. Les uns prétendent que son premier initiateur a été l'abbé Belin, vicaire à Saint-Servan-sur-Mer, d'autres prétendent que c'est le P. Grosjean, de la Compagnie de Jésus. Ce qui est certain, c'est que, désarmé par la Société des Œuvres de Mer, il a fallu un religieux de l'Ordre des Frères Mineurs Capucins pour la forcer à le réarmer.

La loi naturelle fait un devoir grave de conscience aux employeurs de faire travailler leurs ouvriers dans des conditions humaines. Il y a 600 ans que des armateurs arment pour Terre-Neuve et il a fallu arriver à 1894, pour qu'une Société privée, absolument étrangère à la pêche, arme un navire-hôpital.

tal pour enlever à ce métier ce qu'il avait de tragiquement inhumain : l'abandon le plus absolu de pauvres malheureux dans « des misères qui n'ont pas d'égaux en ce monde » !

« O flots, que vous savez de lugubres histoires » !  
Ils n'en savent pas de plus lugubre que celle-là !

OH ! LA BRUTE !... ON CROIT REVER !

*O flots ! que vous savez de lugubres histoires !*

En écrivant ce vers, Victor Hugo pensait aux drames des tempêtes, des cyclones et des naufrages. A ce point de vue les flots de Terre-Neuve savent les histoires les plus lugubres de tous les flots des océans. Mais ces flots de Terre-Neuve et du Groënland savent encore des histoires plus lugubres, les histoires des drames de la méchanceté, de la brutalité, de la sauvagerie et de l'inhumanité de certains capitaines.

Certes, ce serait une basse et ignoble injustice que de ne pas reconnaître que les capitaines d'aujourd'hui, dans leur très grande généralité, sont de vrais chefs, des chefs qui savent mener leurs hommes avec discipline et se faire aimer. Que cette discipline soit parfois un peu brutale, c'est fatal et c'est même nécessaire. On ne manie pas un équipage de terreneuvas qui travaillent dans « un labeur sauvage », séparés du reste de l'humanité pendant des mois et des mois, comme on manie une congrégation d'enfants de Marie. Mais il y a des exceptions.

J'ai toujours hésité à aborder ce sujet par raison de discrétion professionnelle. Il y a quelques années, je recevais la lettre suivante d'un Administrateur en Chef de la Marine :

*Enquête au sujet du naufrage du navire X*

Des accusations diverses ayant été portées par divers membres de l'équipage contre le capitaine X (ivrognerie, menaces de revolver) j'ai l'honneur de prier Monsieur l'Aumônier du « Saint-Yves » de bien vouloir me faire connaître à quelle date il a visité ce navire sur les Bancs ;

si, à cette occasion, il a entendu le capitaine se plaindre de son équipage ;

si des membres de l'équipage se sont plaints de lui.

Je lui serais reconnaissant de me faire connaître l'impression qu'il a pu remporter de sa visite à bord.

Considération la plus distinguée.

Signé X.

A cette lettre, j'ai répondu :

Monsieur l'Administrateur,

Par état, je suis le confident des hommes et des capitaines.

Ils savent qu'ils peuvent tout me dire, assurés de trouver la plus grande discrétion. Cette confiance qu'ils me témoignent me permet de leur donner des conseils pour le plus grand bien de tous. Je croisais donc forfaire à cette confiance en faisant la moindre allusion à leurs confidences. C'est pourquoi, je vous prie de m'excuser de ne pas répondre au questionnaire que vous m'avez fait l'honneur de me communiquer.

Veuillez agréer.....

Signé : P. YVON,  
Aumônier des terrenevas.

Mais aujourd'hui, je puis aborder la question, sans violer le secret professionnel. On m'a communiqué le journal de bord d'un officier de chalutier, relatant la conduite d'un capitaine à l'égard de son équipage pendant une campagne. Malgré tout, j'ai encore hésité à traiter ce sujet de peur d'éclabousser les autres capitaines qui, dans la très grande généralité, sont irréprochables à cet égard. Il le faut cependant, pour crier à l'Etat : « Alerte ! Il est nécessaire d'établir un contrôle de la conduite des capitaines à l'égard de leurs équipages. Vous n'avez pas le droit de livrer, pendant des mois et des mois, à la méchanceté et à la sauvagerie capricieuse d'une brute, si bon pêcheur soit-elle, la vie de 50 hommes sans défense et sans possibilités de s'esquiver ».

Voici donc quelques extraits du journal personnel de cet officier : (1)

#### 14 Mars.

Temps superbe, j'en ai profité pour installer les lampes de filière, chien et autres. Parmi l'équipage se trouve un jeune novice d'une quinzaine d'années, très grand et timide, que ses camarades ont fait chanter dans le poste. Le capitaine, l'ayant appris, l'a fait monter sur la passerelle pendant que nous mangions et l'a fait recommencer. Il s'y est mis de bon cœur. A peine une chanson terminée, l'autre suivit, chansons d'écoliers, plus ou moins écorchées ; mais nous apprenons qu'il n'a jamais été à l'école, et qu'il est l'aîné de 9 enfants, que sa mère est paralysée depuis plusieurs années. Après cet effort, il a bu une bonne dose de vin et un grog.

(1) Par discrétion, j'ai remplacé les noms propres par des lettres alphabétiques.

Pendant que nous lui causions, il s'est mis à tousser. « Es-tu enrhumé ? » lui demande le capitaine, et sur sa réponse affirmative il le fait se dévêtir pour le badigeonner à la teinture d'iode. Quelle maigreur ! cela fait peine de le voir. « Tu seras soigné ici lui dit le capitaine, et si tu n'as pas assez à manger, prévien-moi. Tiens un autre grog ! et va te coucher bien vite. Demain, tu ne travailleras pas ».

Les bruits qui courent sur ce capitaine sont-ils vrais ? Attendons, le temps nous l'apprendra.

#### 15 Mars.

Quelle belle journée ! Un vrai temps de mois d'Août, chaud et beau. Nous marchons à neuf nœuds et si le temps nous favorise, nous serons sur les « Bancs » mardi matin 17. Que de travail à faire pendant ces deux jours du côté machine ! Le travail terminé à 17 heures, nous avons passé la soirée agréablement. Voici les faits :

Le capitaine a créé une loterie, comprenant 120 billets à un franc pièce dont voici quelques lots :

- 1 bouteille de champagne,
- 1 bouteille de fine,
- 1 boîte de cigares,
- 5 paquets de tabac,
- 5 cigares,
- 1 tablette de chocolat, etc.. etc..

Lots n'ayant pour toute valeur que 0. Par exemple : le bâton de sucre d'orge n'était autre qu'un bout de bois roulé dans un papier d'étain, le chocolat un maillon de chaîne, etc... etc... cependant que le capitaine empochait 120 francs.

Enfin, moment de délasserment car avant le tirage : Représentation. Roulement de tambour (Ce bruit exécuté sur un vieux fût d'huile, avec chants et plusieurs des hommes déguisés. Fallait voir leur accoutrement !) Ensuite jeu de la poêle.

#### 31 Mars.

Beau temps aujourd'hui, mais pêche nulle. Installation atelier terminé, réparé fer à souder.

Aujourd'hui, le capitaine nous fait voir un peu de sa malice. il a appelé sur la passerelle un énocteur appelé X, le plus petit et le plus jeune du bord. Une fois là-haut, le capitaine prit son paquet de tabac et lui donna une grosse chique, en lui disant : « Mâche-la, et puis crache ». Pendant ce temps, il remplit un

grand verre à moutarde d'eau-de-vie, revient, fait à ce gamin retirer sa chique puis boire : « Rechique, recrache, rebois ». Le verre est vide. « Tu boiras bien un deuxième », et sans attendre une réponse, de lui servir un autre, ingurgité aussitôt.

Quelle est la mentalité de cet homme ? qui inculque aux jeunes le vice de boire ? Est-ce son naturel qui reprendrait le dessus et me le ferait connaître tel qu'on me l'a décrit ?

#### 5 Avril.

J'ai assisté aujourd'hui à une scène bien pénible, révoltante même. Un novice du nom de X a eu son pied très abîmé par sa botte ; le pied enflé, il n'a pu se chauffer et est resté couché. Son absence aperçue par le capitaine, il l'a fait demander à sa passerelle pour le soigner, ensuite il a appelé le garçon pour qu'il aille chercher les bottes du malade. Contraint de se chauffer, après bien des efforts avant d'y parvenir, le gosse pleurait tant il souffrait ; il a dû, pour diminuer le volume, enlever chaussettes et pansement, mêmes essais infructueux. Le capitaine, déchaîné, lui administre plusieurs calottes, le traitant de fainéant. Ne s'arrêtant pas là, il appelle Z, qui a des bottes de 45, pour les céder à son camarade afin qu'il se mette au travail. Il y a un mois que nous avons quitté la France, la sauvagerie commence : Qu'il est impitoyable pour autrui, ce capitaine !

#### 7 Avril.

Mer toujours grosse, même pêche.

Le jeune homme blessé par sa botte est venu faire voir son pied aujourd'hui, pied pourpre et enflé. Il a fallu l'ouvrir au bistouri, pus en abondance. Résultat : un trou sur le coup de pied, où l'on mettrait le pouce, les nerfs sont à nu.

Est-il satisfait le capitaine ?

Aujourd'hui, autre scène révoltante. Le jeune X avait un chat qui rendait grand service, le bord étant infesté de rats. Le capitaine le fit chercher et enfermer sur la passerelle avec son chien. Ce dernier, à coups de dents, a broyé le chat qui ne pouvait se sauver. Il était heureux, lui, et remarquant ma pitié à l'égard de cette bête, il dit : « Tout ce qui est à bord est à moi. Je suis le maître, je fais ce que je veux. » Pour ne pas répondre, je suis parti.

#### 28 Avril

Beau temps, sommes loin des Açores ; serons dimanche à P.

Ce soir, représentation par le capitaine. Bataille des mains amarrées, puis galoche. (Jeu dégoûtant : une galoche est disposée sur le pont avec quelques pièces de monnaie, un fil y est attaché que l'on doit suivre, les yeux bandés, et enlever la galoche avec la bouche. Les premières fois, c'est bien de l'argent, ensuite c'est de l'excrément).

Quelle mentalité a-t-il, ce capitaine ?

#### 29 Avril.

Route ; temps superbe ; faisons un peu de propreté.

Le capitaine qui, jusqu'ici, a été charmant à mon égard, déraisonne à longueur de jour. Je me tiens pour ne pas lui répondre comme il le mérite.

#### 30 Avril.

Toujours en route.

Un nommé X, ayant manqué le départ du navire à St-Pierre, nous a été amené par le M. A son arrivée à bord, appelé sur la passerelle il fut frappé par le capitaine avec sauvagerie, avec une matraque en caoutchouc qu'il nomme sa « chocotte », le chien le roulant à terre, le capitaine avait son revolver en main, chargé, le cran de sûreté enlevé, et criait : « Je te tue ! Je te tue ! »

#### 3 Mai.

En rentrant à P., le Capitaine a débarqué un matelot, avec un rapport mensonger qui coûtera prison à ce matelot et rapatriement à ses frais, en plus les frais de prison ici. Il fait le mal par plaisir, riant comme un fou quand il réussit.

X dont la blessure à la tête n'est pas encore guérie, ainsi que les dents cassées par le capitaine, est allé passer la visite. Au docteur, il dit que ces blessures étaient accidentelles. Ce dernier a répondu que non, cela provient de coups. Craignait-il des représailles en mer ?

#### 18 Mai.

Quittons L..., sel terminé.

A peine faisons-nous route vers le Nord que le capitaine a une crise. Il ne parle que chocotte, matraque en caoutchouc, revolver ou autres raisonnements baroques. Je fais la sourde oreille et j'aurais grande envie de répondre, car, indirectement, il s'en prend à moi. Quelle patience !

Ce soir, nouvelle crise à mon arrivée sur la passerelle. En face de moi, un fou prétextant que je lui donnais deux jours de retard à la pêche. « De l'argent perdu pour moi, dit-il, j'aime mieux la morue que ma femme, et la donnerais pour deux palanquées ; je veux de l'argent ! »

*19 Mai.*

Forte brise. Continue à réparer « gogos » et cercles des « diabolos ».

Ce soir, le capitaine ayant trouvé ses mets trop salés, dispute avec le cuisinier, menaces de coups, prison et suppression de vin pendant huit jours. Tout fut donné au chien pour que personne n'en mange.

*25 Mai.*

Mauvais temps, grêle et neige, très froid.

Représentation menée par le capitaine. Luttés à mains plates ; puis le capitaine fait battre son chien avec les 5 moutons que nous avons à bord. Ces pauvres bêtes ont été cruellement mordues.

*1<sup>er</sup> Juin.*

Froid, neige et glace.

Aujourd'hui, crise de folie encore plus forte que précédemment. Le capitaine, couché depuis trois jours, malade d'avoir trop bu, car il s'enivre chaque jour, se lève ce matin et, à son arrivée sur la passerelle, se met à insulter son équipage, lui reprochant d'avoir jeté le poisson à la mer pendant son absence. Dans sa méchanceté il traite les hommes de « bande de crève-de-faim », fainéants et autres beaux noms. Ne sachant que faire, il les a contraints de faire le service en deux quarts et les oblige à rester sur le pont jusqu'à la dernière minute, les insultant sans arrêt, leur proposant chocotte, trique et revolver. Pauvres gens qui par un froid rigoureux assurent 18 heures de travail ! Et quand l'heure de manger sonne, il regarde sa montre et leur donne trois quarts d'heure pour se restaurer ! Cependant le travail marche ; il faudrait entendre ces gens chanter pendant le travail, et cela pour chasser le sommeil.

*8 Juin.*

Aujourd'hui le capitaine s'est emparé d'une caisse de vin que le « Second » avait eu à P., sous prétexte que ce dernier

s'était enivré là-bas, mais dans quel état il était ce soir ! ! !

*9 Juin.*

Toujours froid.

Réactions des libations d'hier, le capitaine déraisonne tout le monde. « Il est le roi », dit-il, et il veut être servi à pieds baisés, selon son expression. Il est plus heureux ici que chez lui ; personne n'a droit à la parole que lui. « Avec moi, un bateau partirait en mauvais état, sans embarcation, mes relations avec X et Z me le permettent ». Et voilà sa conversation.

*10 Juin.*

Il s'est produit un petit accident à bord. Le nommé X, lieutenant, a eu l'index écrasé, l'ongle arraché, l'os à nu. J'ai demandé au capitaine comment allait le doigt de cet homme, il me répond :

« Quel que soit son cas, je n'irai pas à terre ni déposer un malade, ni un blessé ; j'attendrai qu'un autre bateau y aille. Ici un malade ! On prépare un grand sac, deux ancres de doris, et mouille !... Ce serait ma femme, ce serait pareil. J'ai jeté 6 hommes à la mer sur les voiliers ; ici, je suis prêt à faire de même ».

Et le voilà qui revient sur chocotte, trique et revolver : « J'en tuerai un ou deux avant la fin de ma navigation. J'irai au bain ! »

Et pendant mon repas, toujours les mêmes conversations.

*Jusqu'au 25.*

Nouvelles crises sans détails.

*14 Juillet.*

Nous sommes restés à H... et le capitaine est d'une humeur massacrante envers tout l'équipage.

Il est 19 h. 30 et nous repartons avec un capitaine ivre qui vient d'insulter le pilote et même de le remercier, prétextant que ce dernier était également ivre. Ce qui est faux.

Dès que je me suis mis à table, c'est mon tour. Le capitaine me dit :

« Vos hommes ne foutent rien. C'est malheureux de donner à manger à des hommes qui crèvent de faim chez eux. »

Je lui ai fait remarquer que, depuis ce matin, les hommes sont à refaire des joints sur les soutes à pétrole derrière les

chaudières, et que ces mêmes hommes sortent d'une température de 65° sur le pont où ils montent l'huile en fûts, et cela à une température de — 10°. Enfin, comme c'est fête nationale, il a saoulé un jeune homme, le nommé X ; il l'a fait chanter, et pour le remercier il a pris son seau hygiénique et lui a vidé le contenu sur la tête.

15 Juillet.

Toujours en crise.

16 Juillet.

Le capitaine est toujours en crise, encore ivre.

17 Juillet

Toujours dans le même état. Sa folie persiste.

18 Juillet.

Monté déjeuner. Ai assisté, comme chaque jour, à une crise de plus en plus forte.

19 Juillet.

Aujourd'hui, sans raison, il a supprimé le quart de vin blanc aux hommes.

20 Juillet.

Voilà trois jours que je ne mange pas le soir pour éviter d'entendre des paroles blessantes, car je suis à bout. Pas de vin blanc aux mécaniciens.

21 Juillet.

Le capitaine, n'étant pas ivre, est de meilleure humeur.

22 Juillet.

Stationnaire.

23-25 Juillet.

Le nommé X s'est blessé. On ne le soigne pas ; c'est pourtant assez grave.

28 Juillet.

Le capitaine est plus calme depuis que nous faisons route vers la France.

29 Juillet.

Monsieur est en crise. Couché hier toute la journée, il s'est levé pour manger, ce midi, avec les blasphèmes et les menaces aux lèvres.

30 Juillet.

Injuriant boulanger et cuisinier, leur promettant de les étrangler quand il se lèvera, tout cela parce que le riz était trop chaud pour sa gorge. Il prétend qu'il souffre de la gorge et se gargarise toutes les heures avec de l'eau de Javel.

1<sup>er</sup> Août.

Notre capitaine, toujours couché, a l'air de bonne humeur. Ce soir, il a appelé le cuisinier pour lui payer un verre de vin blanc, mais au préalable, il y avait mis une pilule de « crisonaline ou crisostéline ». Je crois que c'est un de ces mots qu'il vient de me dire. L'effet de cette pilule est instantané. L'homme est ivre aussitôt.

2 Août.

Ce soir, c'est le tour du T.S.F. qui, dans le même état, a cependant pu prendre un radio nous venant de S....

3 Août.

Aujourd'hui, le capitaine a discuté religion et clergé et les tours de force faits sur les navires qu'il a commandés ; son coup de poing mortel à des gens plus forts que moi ; les misères faites à son personnel et à celui des machines, que sais-je ! Quel être nuisible !

28 jours à terre.

8 Septembre.

A peine huit jours que nous sommes partis. Le capitaine recommence de plus belle. Inchangé, toujours ivre, et je dois me rendre dans sa passerelle pour manger. Mes oreilles entendent de toutes les couleurs. Ne répondant pas, il est furieux, me disant : « J'ai du ventre, moi, et vous avez beau être gros et plus grand que moi, j'en ai vu d'autres, je vous ferai garder la chambre, je commande depuis 22 ans ; je suis un chef, moi ! » Je ne me reconnais plus ! Quelle patience ai-je !

9 Septembre..

Même comédie.

11 Septembre.

Toujours le T.S.F. Invité à boire le vin blanc, il a absorbé une purge, à son insu. Lorsqu'il s'est couché, le capitaine l'a enfermé à clef de façon à ce qu'il soit dans l'obligation de faire ses besoins dans sa chambre. Passant devant sa chambre et le voyant enfermé, j'ai voulu lui ouvrir, mais le capitaine est venu me dire ce qui précède et m'a fait l'y laisser trois heures de plus.

13 Septembre.

Journellement ivre. J'ai voulu aller déjeuner ce matin ; lorsque le garçon et moi avons ouvert la porte sur la salle, nous avons dû fuir par l'odeur infecte.

17 Septembre.

Nous sommes au Groënland.

19 Septembre.

Le capitaine d'une humeur massacrate, la pêche ne donnant pas.

25 Septembre.

Je ne suis monté à la passerelle qu'à midi ; je dis bonjour au capitaine, et lui, aussitôt de me dire : « Je suis bien encoléré. J'ai du mal à me retenir. Si quelqu'un dit quelque chose, je lui plante mon couteau entre les deux épaules. Donner à manger à des fainéants qui n'ont fait que dormir ! »

26 Septembre.

Cyclone. Sale pays où les coups de temps sont aussi soudains qu'imprévus.

30 Septembre.

Très mauvais temps. Tous les bateaux sont en cape, excepté le nôtre ; la boisson rend le capitaine fou, nous marchons tout ce que la machine peut donner : 90 tours. Quelle bêtise ! Je crains que la drosse se casse. Il vient de donner une pilule à X, lequel ne pouvait plus faire un pas ; il a ordonné au garçon de lui verser une bouteille d'encre sur la figure.

2 Octobre.

Les phoques ont fait leur apparition.

Ce soir, à 9 heures, en arrivant à table, le capitaine m'apprend son emploi de temps : il a enfermé le nommé X deux heures dans la chambre à Z où il l'a dressé à coups de matraque ; puis ce fut le tour du nommé Y qui est resté de 3 à 9 heures dans cette même chambre. Comme ce dernier passait la tête par le hublot, il lui a jeté un seau d'eau à la figure, puis le contenu de son seau hygiénique !

Quel être dégoûtant ! Je comptais faire un bon repas ce soir, un canard ayant été préparé, mais Monsieur, dans son ivresse, l'a refusé en disant : « Chez moi, on ne mange pas de ça. Si ma femme m'en servait un pareil : plat, assiette, femme, tout aurait été dehors ». Il faut le voir dans ses crises !

3 Octobre.

Il est plus ivre que jamais et devient de plus en plus mauvais. Monté dîner à 9 heures, il me raconte ce qui suit : « Je les ai délogés du carré, en bas, X et le gros Z. J'ai attrapé ce dernier et lui ai donné deux coups de poing dans la gueule. Je ne crains personne, j'ai trois revolvers et un fusil, des munitions en masse. Tout gros qu'ils sont, je n'ai pas peur : deux coups de couteau dans les reins, un autre dans le nombril, à la gorge ; et vous, vous êtes gros et grand, et je ne vous crains pas ! » Et tout en racontant ces bêtises, il tapait la soupière sur la table, le bouillon se répandait partout ; puis, en me disant les dernières paroles, son couteau me tapait le bras... Résisterai-je jusqu'à la fin de la campagne ?

4 Octobre.

Monsieur est au Vichy, mais ça ne l'empêche pas de faire des saletés. N'a-t-il pas rempli les mitaines de X d'excréments ?

7 Octobre.

La vie devient impossible. De sa passerelle, il a mis en joue le père X, un père de 9 enfants. Le capitaine est encore fier de ses exploits en disant qu'il a une balle pour chacun.

8 Octobre.

La pêche excellente ce matin, mais par suite de l'ivresse du capitaine, du second et du chef-ramendeur, nous n'avons rien fait ce midi. Non content de se trouver dans cet état par ses



pillules, il a fait subir le même sort au boulanger et au cuisinier qui, sous l'effet des pilules, ont dû se coucher. Tout souffre à bord de la vie de cet être.

19 Octobre.

Le boulanger se plaint ce matin de douleurs dans les reins et les cuisses, il a passé la visite à 8 heures. Par le capitaine il a reçu des soins. Le capitaine m'a prié de lui remettre un pistolet d'air. Cet outil sert à prendre la pression d'air aux cendriers. Cet appareil possède un bec dans lequel le capitaine encastre un bouchon muni d'une aiguille, il fait déshabiller le cuisinier et lui fait plusieurs piqûres, lui faisant croire qu'il le soigne au thermo-cautère. Où s'arrêtera-t-il ?

24 Novembre.

Aujourd'hui, le capitaine a coupé une pomme en deux, creusé l'intérieur et rempli ensuite d'excréments, refermé cette pomme par deux bouts d'allumettes et posée sur la table du carré. Elle était destinée à X qui a été pris.

Fin novembre et début décembre, le capitaine très aimable, dans le but sans doute de nous faire oublier le passé afin de retourner en 193 . Mais Adieu.

Signé : X,  
Chef mécanicien à bord du X.

Ces extraits sont un peu longs. Mais il était nécessaire de les citer. Quand on parle, d'une manière vague et générale, de la méchanceté, de la sauvagerie, de la barbarie et des crimes dont les « Bancs » de Terre-Neuve ont été le théâtre, j'ai toujours l'arrière-pensée et l'impression qu'on est taxé d'une certaine exagération. Cette méchanceté, cette sauvagerie, cette barbarie et ces crimes ne sont que trop réels et on n'a pas besoin de remonter au déluge pour les trouver.

La grande généralité des capitaines sont irréprochables à ce sujet, je le répète, mais !!!

Alerte à l'Etat ! Il faut faire la chasse à ces brutes !

#### LES ARMATEURS SE CLOUENT AU PILORI

En Mars 1936, le comité central des Armateurs adressait à l'Amiral Lacaze, Président de la Société des Œuvres de Mer, une lettre de protestation contre certaines appréciations que j'aurais portées contre l'armement à la Grande Pêche, lors de mes conférences. D'après cette lettre, « le conférencier aurait déclaré que les navires de Grande Pêche français étaient mal tenus, ne jouissent d'aucun confort, que la vie des marins à bord était particulièrement pénible, en raison du travail excessif, de la mauvaise nourriture et du manque total d'attention des armateurs sur la situation des marins-pêcheurs...

« Ces appréciations généralisées sont de nature à jeter sur l'armement à la Grande Pêche un discrédit injustifié, et certains faits qui ont été rapportés pourraient être de nature à provoquer une intervention du Ministère du Travail...

« Les armateurs des voiliers se sont associés à ces protestations et ont également constaté que la peinture de la vie à bord était représentée comme tellement pénible, et tellement dure, que le mot de « bagnard » ne manque pas d'être attribué à la vie de marin...

« Nous ne pensons pas que ce genre de propagande puisse être continué sans danger pour les marins et pour les armateurs... »

Quelques jours après cette lettre, j'eus l'honneur d'être reçu par le Comité Central des armateurs. La discussion fut courtoise, mais chaude. Le plus agressif de tous fut, sans conteste, M. J. Duhamel, Président de la Section des Grandes Pêches au Comité Central des armateurs de France, qui préfaça le livre de Pierre Demartres « Les Terre-neuvas ».

Or, dans cette préface, je lis :

« Reportage sensationnel, certainement ; mais de plus, le livre de Pierre Demartres est une œuvre utile : le grand public connaît peu ou connaît mal les marins à la grande pêche ; les romanciers, les chansonniers ont déformé leur mentalité ; ils en ont fait ou des héros de légende ou de tristes alcooliques, ils n'ont jamais décrit leur labeur, leur vie même, parce qu'ils les ignoraient. Pierre Demartres enfin nous les montre tels qu'ils sont, parce qu'il les a vus, parce qu'il a vécu avec eux. Les gens qui aiment la fiction le regretteront sans doute, mais ceux qui désirent connaître la réalité des faits seront satisfaits »...

Donc, d'après Mr. J. Duhamel, Président de la Section des Grandes Pêches au Comité central des armateurs de France, le livre de Mr. Pierre Demartres dépeint, « sans fiction », « la réalité des faits », « le vrai labeur », « la vie même des Terre-neuvas ».

Or voici quelques passages de ce livre :

« La vie à bord des chalutiers est réglée par le temps qu'il fait. Le chalut besogne sans relâche aussi longtemps que la mer s'y prête : l'équipage travaille au poisson sur le pont, vingt, trente, quarante heures de suite, sans énervement ni murmure. La récréation sonne quand la mer se fâche et qu'il n'y a plus moyen de lui confier le filet sans être à peu près sûr qu'elle va le garder en emportant trois ou quatre hommes avec. » (Page 35).

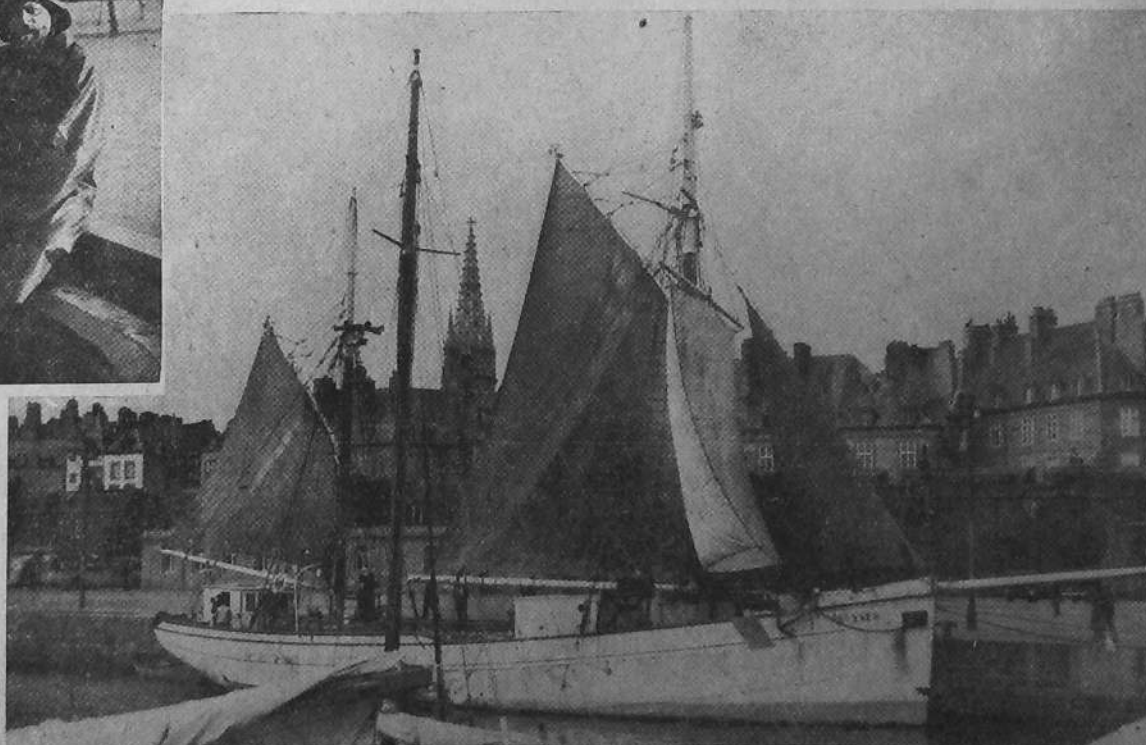
« ...l'équipage est au point, et fait du mieux possible, au travail quinze heures d'affilée... » (Page 43).

« ...Coucher à 4 heures, réveil à 7 heures. » (Page 44).

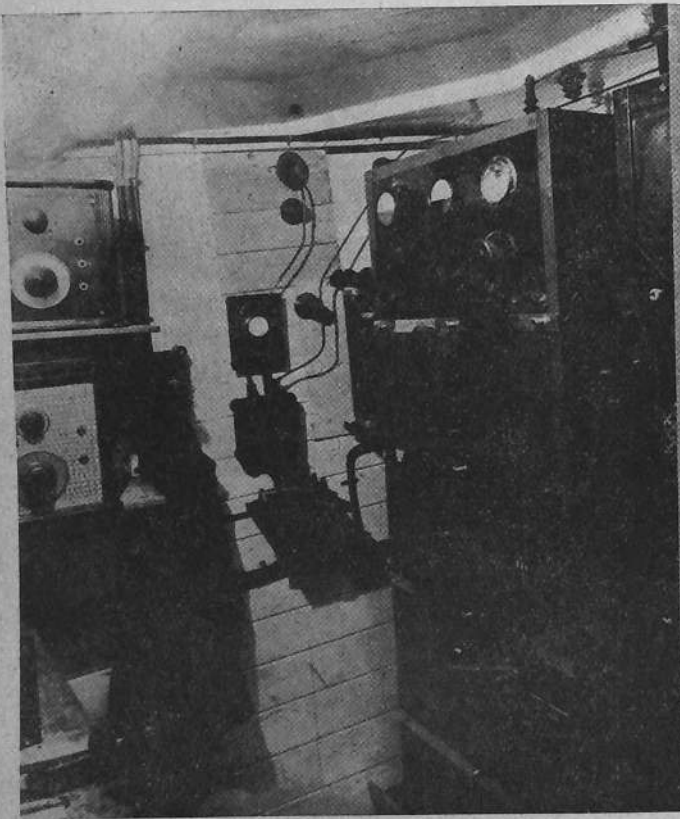
« ...une lame a passé par-dessus le pont de bord à bord et la suivante, attaquant à contre-roulis, a jeté les uns sur les autres les vingt parés à la manœuvre... » (Page 46).

« ...Coup de bélier à l'épaule, le bateau trébuche, retombe plus à droite, très bas, à moitié englouti par une lame énorme qui écrase le pont : les hommes, submergés un instant, repaissent, cramponnés au bordage, aux rouleaux de manœuvre, obliques et raides. » (Page 48).

« ...Chaque bord alternativement, plonge et ramène une masse d'eau qui s'arrondit sur la lisse et s'affale : le pont ne désemplit pas et le bateau semble coupé en deux. Les hommes ont de l'eau jusqu'à la ceinture et ne bronchent pas : ceux qui se trouvent dans la coursive sont noyés toutes les trente secondes par une lame qui embarque à un mètre par-dessus bord et s'as-



- 1) Le Père Yvon en tenue de marin.
- 2) Le navire-hôpital le « Saint-Yves » arrivant à Saint-Malo.



Radio-Morue



Un coin de l'hôpital

somme au plancher avec un bruit de départ d'artillerie lourde. » (Page 49).

« ...Cinq hommes sont renversés et j'en vois quatre à plat-ventre ou plat-dos qui traversent le pont d'une glissade, cognant la tête dans le socle du treuil, assommés et suffoqués, relevés d'un bond... » (Page 49).

« ...« Les pieds dans le filet ! » mugit le porte-voix, et les hommes s'arc-boutent, soulevés au tragique balcon par chaque sursaut plus violent que les autres : c'est effrayant à voir, et plus de dix fois j'ai retenu un cri... » (Page 50).

« ...Jusqu'à une heure et demie du matin, les hommes sont restés au travail du poisson, battus par un vent de chien, douchés par les lames, criblés par une pluie furibonde : ils n'ont lâché prise que sur l'ordre du capitaine : le temps devenait impossible... » (Page 51).

« ...« Quelle nuit ! Je l'ai passée à contempler, en grelottant sous trois chandails et une veste en peau de mouton, la défense acharnée de ce bateau robuste, déséquilibré par la charge qu'il portait à droite et que l'océan voulait lui arracher... C'est beau cet enfer blême, dans les ténèbres : c'est beau et c'est curieux... Comme sous l'action de la chaleur, un carreau de la passerelle éclate et laisse entrer un ouragan de pluie froide : « Les gens qui mangent de la morue ne se doutent pas de la peine qu'on a pour la pêcher, dit une voix placide, il ne sera pas mauvais qu'on leur raconte ça un peu. » (Page 52).

« La mer ce matin est lasse et renfrognée ; il fait six degrés sous zéro, le gaillard d'avant est couvert de glace, le filet gelé, la morue, roide comme du bois, colle au pont. L'équipage pourtant, ganté de flanelle, travaille à son poisson : après les cinq heures de bain d'hier soir, et trois heures de sommeil pour se réchauffer, ils ont repris leur besogne : les mousses ont le nez dans leur baille et les piqueurs dégourdissent leurs mains en les trempant dans le courant d'eau où se bousculent les foies de morue : l'eau est à un degré au-dessus de zéro et paraît tiède à côté de l'air glacial. Pour tout potage, au médianoche, on a bu un quart de vin : le roulis avait mis de l'eau dans le mazout de la cuisinière.... » (Page 52).

« ...un vent irrité a, du matin au soir, consigné le filet à bord : pour la première fois, depuis sept jours, l'équipage s'est reposé... » (Page 53).

« Braves petits mousses ! Le plus vieux a seize ans et en paraît treize ; on dit que sa mère ne l'aime pas ; il est arrivé à

bord avec un sac tout petit qui contenait deux galoches, quelques paires de chaussettes et un ciré d'occasion. Tous font la même journée que les hommes et si, bien entendu, on leur épargne la terrible manœuvre du filet qui demande des mains et des pattes adultes, c'est eux qui vont chercher la soupe. Cela n'est pas toujours drôle : il faut, quand la mer est mauvaise, traverser le pont dans toute sa longueur, à grand galop de grosses bottes, carambolés par le roulis, fauchés par les paquets de mer ; il faut grimper en deux bonds le haut de l'échelle de fer qui monte à la passerelle. Il faut surtout repartir avec sa marmite pleine et le bidon de vin sans rien renverser ; c'est une acrobatie héroïque ; j'ai vu, hier, la gamelle, vidée d'un coup de vent, jeter au loin des embruns de pain et de carottes, le vide comblé par une volée d'eau de mer ; et le gamin, chancelant sous le coup, dans l'eau jusqu'à mi-jambes, élevant plus haut que sa tête le brouet ainsi assaisonné... » (Page 54).

« Il y a ce matin, comme dit le capitaine, « cinéma dans la coursive » ...Si les mousses n'ont pas part au halage du filet qui veut d'autres carrures, ils ne sont pas pour cela dispensés du bal et c'est justement dans la coursive que cet âge fait tapisserie : c'est eux qui entre le chien à un bout et le treuil à l'autre, bout, au pas de course, manœuvrent la vérine, cette corde d'acier terminée par un crochet qui agrafe les deux funes et les apporte au chien en une seule bouchée : par bon vent et houle creuse la farandole est engloutie à peu près continuellement : entre deux vagues qui déferlent, elle reparait, et l'on voudrait compter de l'œil combien la dernière nous a laissés de mousses ; on n'a pas le temps, la suivante a submergé l'addition ; quand la coursive d'un coup de hanche héroïque réussit à se vider, on recommence le calcul, machinalement et aussi vite qu'on peut : trois couchés, un assis ; un autre là-bas lancé contre l'échelle verticale et qui reste accroché au dernier barreau... Nouveau déluge, cette fois, par exemple !... un sur le dos, un à plat ventre... six, sept : ouf ! il ne manque personne... » (Page 58).

« La journée a été mauvaise : il neigeait ce matin et les flocons fouettés par le vent du Nord entraient dans la peau comme des pointes de feu ; le chalut ayant ramené à bord deux galets de 400 kilogs, tout gras de limon verdâtre, l'équipage couché à une heure et levé à cinq heures avait jusqu'à onze heures repris les brèches, sans mot dire, tant le froid mordait, sans lever la tête, les cheveux trop longs, poissés de sel, mouillant au bord des bonnets.

« Une accalmie passagère avait permis d'offrir sa revanche au filet réparé, et ce trait hasardeux ayant arraché à la mer treize palanquées de vive force, on s'était immédiatement remis au travail : « Un quart de café fort et une goutte, et à nous ! » jubilait le capitaine, trempé, en suçant sa pipe.

« Et la fressure de voltiger sous le torrent de lumière additionné de torrents d'eau : les piqueurs aux mains pourprées, ayant du poisson jusqu'au ventre, ne tombent pas quand le roulis les bouscule trop fort ; ils restent assis, enracinés et n'oscillent que pour obéir au va-et-vient de cette marée compacte ; ils tiennent debout comme la cuiller dans une soupe épaisse. Mais une lame énorme déferle par-dessus bord, rompt l'enclos de planches et répand tout le monde, hommes et poissons, dans la coursive... » (Page 62).

« Oh ! fait le capitaine Jean Lemaitre, qui a 36 ans de Grande Pêche, (aujourd'hui les mousses) sont plus heureux que nous ne l'étions... (Autrefois) la moindre réprimande, c'était un coup de pied dans les reins qui vous les envoyait dinguer... quand on ne les amarrait pas en croix dans les haubans. Et le père qui était à bord n'osait rien dire : aussi bien, lui-même avait été foriné comme ça... » (Page 79).

« Je pense que cette vie de galérien qui m'amuse et m'intéresse tant parce que, moi, je ne la mènerai pas toujours, ce labeur sauvage dans le plus sale canton du monde, c'est le voyage de noces de cinq à six mille des nôtres, à qui la T.S.F. apprendra d'année en année, de tempêtes à « coups de chien », la naissance d'une petite fille et d'un petit garçon : le premier, le deuxième, le sixième... » (Page 83).

« La nappe ?... Oui, il y a une nappe ; et je préférerais qu'il n'y en eût pas ; mais avec le roulis rien ne tiendrait sur le plateau gras et lisse de cette belle table, simple et lourde, on le couvre d'une toile à voile magnifique, inusable, dont l'épaisseur est au moins doublée par la crasse, on peut s'accouder là-dessus, on n'oserait pas y poser la main à plat, le plus boueux des paillasons ne vous donne qu'une faible idée... » (Page 140).

« Le poste avant m'a invité à boire un quart de cidre autour d'un tonnelet débordé en mon honneur et qui se vidait à la ronde par un tube de caoutchouc ; nous causons.

« Il fait sale ici, hein ? Si vous voyiez les goëlettes canadiennes ! Leur poste est ciré.

« Il paraît ; mais on m'a dit que vos bateaux appareillaient repeints de neuf et très propres ; et que sur les canadiens,

l'homme qui se risquerait dans le poste sans avoir ôté ses bottes se ferait vider à l'instant même : oui, par le cook, un hercule généralement et chargé de la police à bord... » (Page 176).

« ...La boîte à sucre oubliée sur la table « fichit » le camp, comme dirait Glatre, et s'en alla joncher à grand fracas le coin le plus boueux de notre caverne. Or ce sucre bien blanc, frais émoulu de la cambuse, était le dernier aliment dont la vue seule ne décourageât pas mon appétit : j'en fourrais jusqu'à six morceaux, furtivement, dans mon bol de café. Et le voilà répandu sur un mètre carré, buvant cette fange, saucé par un roulis infernal. Horreur ! La boîte en contient pour trois jours et je savais bien ce qui allait se passer quand le mousse verrait ça ! Je me précipitai sur ce trésor en perdition et, pour rendre le dégât irréparable, je me mis à fouler ce qui émergeait encore, moi aussi j'ai de grosses bottes et je pensais avoir anéanti tout espoir de récupération. Hélas, mon satané mousse entra, il ramassa la boîte et, sifflotant avec désinvolture, il rejeta dedans tout ce qui n'était pas à l'état de sirop... Quatre fois il me fallut boire le café sans sucre et, pendant une bonne demi-heure, la perte de cette dernière ressource alimentaire me plongea dans un découragement qui frisait le désespoir : « Sainte Jeanne d'Arc (Le navire-hôpital), cinglez vers nous, il est temps... » (Page 177).

« L'inferral gagne-pain ! A bout de nerfs, je me mis à sangloter... Ah ! non, « Ils ne savent pas » ceux qui mangent la morue..., ni ceux qui l'achètent peut-être, ni ceux surtout qui la vendent et la revendent ! » (Page 163).

Voilà quelques passages du reportage de Mr. Pierre Demartres.

Ce reportage, d'après Mr J. Duhamel, Président de la Section des Grandes Pêches au comité central des armateurs de France, est « une fidèle description », « sans fiction », de « la réalité des faits », du « labeur », de « la vie même », de « toute la vie de la Grande Pêche... dans ses moindres détails ». Mr J. Duhamel, au nom des armateurs et des marins français, remercie Mr Pierre Demartres d'avoir écrit ce livre.

Les marins m'ont souvent remercié, et chaudement, de ce que j'ai fait pour eux par mes actes, par mes écrits et par mes conférences. Par contre, le Comité des armateurs auquel se sont associés les armateurs des voiliers, ont protesté parce que dans mes conférences : « J'aurais déclaré que les navires de Grande

Pêche français étaient mal tenus, ne jouissent d'aucun confort, que la vie du marin à bord était particulièrement pénible, en raison du travail excessif, de la mauvaise nourriture, etc...

« Les armateurs des voiliers ont également constaté que la peinture de la vie à bord était représentée comme tellement pénible et tellement dure, que le mot de « bagnard » ne manque pas d'être attribué à la vie du marin... »

Pourquoi ces jugements diamétralement opposés : félicitations à l'un et blâme à l'autre ?

Mr Demartres dit :

« Au travail 15 heures d'affilée ».

« Coucher à 4 h., réveil à 7 h. »

« Une lame a jeté les uns sur les autres les vingt hommes parés à la manœuvre ».

« Les hommes, submergés un instant, repaissent, cramponnés au bordage, aux rouleaux de manœuvre, obliques et raides ».

« Cinq hommes sont renversés, et j'en vois quatre à plat ventre ou plat dos qui traversent le pont d'une glissade, cognant la tête dans le socle du treuil, assommés et suffoqués, relevés d'un bond ».

« Il fait six degrés sous zéro, le gaillard d'avant est couvert de neige, le filet est gelé, la morue roide comme du bois colle au pont. L'équipage pourtant, ganté de flanelle, travaille au poisson. Après les cinq heures de bain d'hier soir et trois heures de sommeil pour se réchauffer, ils ont repris leur besogne ».

« L'équipage travaille au poisson sur le pont, vingt, trente, quarante heures de suite ».

« Pour la première fois depuis sept jours, l'équipage s'est reposé ».

« Une lame énorme déferle par-dessus bord, rompt l'enclos de planches et répand tout le monde, hommes et poissons, jusque dans la coursive ».

Et la nappe ? « dont l'épaisseur est doublée par la crasse ! »

Et le poste ? dont « la lampe qui va et vient... éclaire le sol, où bouge une fange gluante ! »

Et la nourriture ? « dont le sucre blanc était le dernier aliment dont la vue seule ne décourageât pas l'appétit du reporter favori ! »

Et la description de la vie des mousses ? qui font « cinéma dans la coursive » et qui travaillent aussi longtemps que les hommes de cet « enfer blême » !

« Vie de galérien »,  
 « Labeur sauvage »,  
 « Gagne-pain infernal »,  
 « Enfer blême » :

Voilà les quatre coups de plume les plus marqués et les plus expressifs de cette « fidèle description » que Mr Pierre Demartres nous donne de « la réalité des faits », du « labeur », de « la vie même » et de « toute la vie de la Grande Pêche... dans ses moindres détails », et c'est sous cette description que Mr J. Duhamel a déposé, avec tant d'empressement, l'estampille officielle de la Section des Grandes Pêches au Comité central des armateurs de France, à titre de Président.

Et pourtant, je sais, de l'aveu même d'un membre du Comité que ce livre de Mr Demartres a été filtré par la censure des armateurs !

Et pourtant ce reportage de « vie de galérien », de « labeur sauvage », de « gagne-pain infernal » et d'« enfer blême » relate, dans sa majeure partie, ce qui se passe sur le navire du capitaine qui est considéré, à juste titre, comme étant un des meilleurs capitaines et des plus humains, celui qu'on appelle le « gentleman » et « l'empereur des Bancs de Terre-Neuve et du Groënland !

Alors ! le lecteur n'est-il pas en droit de se demander ce que pouvait contenir le reportage de Mr Demartres « in extenso », non expurgé par la censure des armateurs ? et ce qui doit se passer sur les navires dont les capitaines ne sont ni les « gentlemen » ni les « empereurs » des « Bancs » ?

Jamais dans mes conférences je n'ai usé d'un vocabulaire aussi cinglant et aussi mordant que celui de Mr Demartres, et, cependant, les armateurs ont protesté parce que je dépeignais la vie du Terre-neuve comme étant trop « pénible » et trop « dure » en raison du travail excessif, de la mauvaise nourriture, de la malpropreté du bord et du manque total d'attention des armateurs sur la situation des pêcheurs !... Pourquoi ?

Parce que, à l'appui de mes paroles, je présentais un film qui, lui, dépeint la « réalité des faits », « sans fiction », et d'une manière autrement frappante et poignante que le livre de Mr Demartres, d'une manière qui dépasse toute imagination, même l'imagination affolée par la peinture de la « vie de galérien »,

de « labeur sauvage », de « gagne-pain infernal » et d'« enfer blême » du livre de Mr Demartres, parce que mes conférences et mon film ont ému l'opinion publique,

parce que mes conférences et mon film ont fait chanter les journaux de toutes les opinions en France et à l'étranger,

parce que mes conférences et mon film, présentés devant les grands auditoires des plus grandes villes de France et de l'étranger, et souvent devant les plus hautes autorités, ont éveillé l'attention des autorités officielles,

parce que les armateurs ont eu peur que mon action ne déterminât l'envoi sur les « Bancs » de Terre-Neuve et du Groënland d'un Inspecteur du Travail,

parce que j'ai accusé formellement les armateurs de violer la loi humaine et la loi divine :

1) La loi humaine qui défend de faire travailler la nuit les mousses et les novices, la loi humaine qui, à l'article 10 de la charte-partie, stipule que « Sur les lieux de pêche le service est organisé suivant les nécessités de la pêche, à condition toutefois, qu'un repos minimum ininterrompu de huit heures soit assuré journellement au personnel.

« La durée journalière de ce repos ininterrompu peut être réduite à six heures, repas non compris, pendant cinq jours consécutifs ».

2) La loi divine qui stipule que :

a) « Ce que peut réaliser un homme valide et dans la force de l'âge, il ne serait pas équitable de le demander à une femme ou à un enfant. L'enfance, en particulier — et ceci demande à être observé strictement — ne doit entrer à l'usine qu'après que l'âge aura suffisamment développé ses forces physiques et morales ; sinon, comme une herbe encore tendre, elle sera flétrie par un travail trop précoce ».

(Léon XIII, Rerum Novarum).

b) « Que les patrons ne doivent pas imposer aux ouvriers des travaux disproportionnés avec leurs forces ».

(Léon XIII, Rerum Novarum (E. III p. 32) — Pie X, Motu Proprio sur l'A.P.C.)



Ne pouvant attaquer l'objectif de ma caméra, les armateurs ont attaqué mes conférences, mais, au fond, c'est à ma caméra qu'ils en voulaient !

A un armateur qui me demandait : « Est-ce que vous avez dit que vous vouliez provoquer une intervention du Ministère du Travail ? »

J'ai répondu : « Oui ». « Et pourquoi ? »

Parce que la fin naturelle de la Société civile est de faciliter aux individus l'obtention de la félicité naturelle ; en outre l'Etat doit se préoccuper d'une manière spéciale des faibles et des indigents, car le Pape Léon XIII a dit :

« La classe riche se fait comme un rempart de ses richesses et a moins besoin de la tutelle publique. La classe indigente, au contraire, sans richesses pour la mettre à couvert, compte surtout sur la protection de l'Etat. Que l'Etat entoure donc de soins et d'une sollicitude particulière les travailleurs qui appartiennent à la classe des pauvres ».

(Léon XIII, Rerum Novarum).

A un armateur qui me demandait :

« Est-ce vrai que vous avez dit que :

« Si le Christ venait au Pardon des Terre-neuvas à St-Malo ou à Fécamp, il viendrait avec un goupillon dans une main pour bénir les marins et les navires, et un fouet dans l'autre pour flageller les armateurs ? »

J'ai répondu : « C'est exact ». Je l'ai dit pour deux raisons :

1) Si le Christ flagellait les marchands du Temple parce qu'ils exploitaient indignement la Maison de Dieu pour leurs affaires, à plus forte raison flagellerait-il les marchands de morues qui exploitent si indignement les morutiers, et surtout les petits mousses auxquels le Christ devait certainement penser quand il a dit : « Ce que vous ferez au moindre de ces petits, c'est à moi-même que vous le ferez ».

2) Parlant des Patrons et Industriels, chrétiens à l'église et païens dans leurs affaires, le Pape Pie XII a dit :

« Il est malheureusement trop vrai que les pratiques admises en certains milieux catholiques ont contribué à ébranler la confiance des travailleurs dans la religion de Jésus-Christ ».

(Divini Redemptoris).

Beaucoup d'armateurs sont de ce nombre. Ils sont pour leurs marins un sujet de scandale. Or le Christ a dit : « Malheur à celui par qui le scandale arrivera ! »

Mr Desmartres !

« Cette vie de galérien »,

« Ce labeur sauvage »,

« Ce gagne-pain infernal »,

« vous intéressent et vous amusent ! »

Vous trouvez que « cet enfer blême est beau et curieux ! » alors que vous le contemplez de la passerelle extérieure « grelottant sous trois chandails et une veste en peau de mouton » ou de la passerelle intérieure dont « un carreau éclate sous l'action de la chaleur ? »

Pour moi !

« Cette vie de galérien »,

« Ce labeur sauvage »,

« Ce gagne-pain infernal »,

« Cet enfer blême »,

m'ont révolutionné l'âme jusqu'en son tréfonds et essoré le cœur, ils ont plongé ma plume dans l'acide et gonflé ma poitrine à l'explosion pour dire à l'Etat :

« C'est votre devoir et un devoir urgent de faire cesser cette exploitation inhumaine du travailleur, de supprimer le dernier vestige de l'esclavage païen réfugié sur les ergastules flottants des Bancs de Terre-Neuve et du Groënland ».

Mr J. Duhamel !

Ex ore tuo te judico.

Vous vous êtes jugé vous-même. Bien plus, en contresignant le livre de M. Pierre Demartres, à titre de Président de la Section des Grandes Pêches au Comité central des armateurs de France, vous avez signé votre propre condamnation et la condamnation des armateurs, vous vous êtes cloué au pilori et vous y avez cloué les armateurs !

ALLO ! ALLO ! ICI « RADIO-MORUE »

Vie de galérien,  
Labeur sauvage,  
Gagne-pain infernal,  
Enfer blême !

Ces expressions dantesques, dont Monsieur Pierre Demartres se sert pour dépeindre la dureté sauvage de la vie des Terreneuvus, sont de nature à fouetter l'imagination et à la lancer dans les rêves les plus tragiques et les plus horribles. Mais il y a un aspect de la vie des Terreneuvus que Monsieur Pierre Demartres a négligé, comme d'ailleurs tous les écrivains qui, touristes des « Bances », ne s'intéressent qu'à ce qui frappe l'œil et favorise la littérature qui rapporte. Ce point de vue, vulgaire et banal pour un hôte passager d'un navire morutier, est le plus terrible ennemi du terreneuvus : c'est le cruel démon de l'ennui, que les marins appellent le « cafard ».

C'est pour tuer le « cafard », l'ennemi mortel du moral du terreneuvus, que j'ai fait installer à bord du navire-hôpital le « Saint-Yves » le poste de radiodiffusion « Radio-Morue ».

Dans un article du journal « Le Jour » du 6 février 1937, Claude Dervenn a su mettre en valeur, d'une manière saisissante, ce côté pénible de la vie des « Bances » et l'influence morale de « Radio-Morue ».

Tous les soirs « Radio-Morue » vient les distraire

*C'est souvent dix-huit heures d'affilée que travaillent,  
sur les bancs, les pêcheurs qui dans quelques jours vont repartir*  
par Claude DERVENN

— Celui-là ? Ça fait quarante-huit ans qu'il n'a pas vu de feuilles vertes aux arbres. Il part en mars, il rentre en octobre. C'est la vie de tous les morutiers : ils ne savent plus la couleur du printemps...

Dans la voix rude du Père Yvon j'écoute sonner l'accent du Finistère qui a l'air de rouler des galets. La barbe grise, l'œil vif, une vraie tête de *Capitaine*, et, sur son froc de capucin, toute une brochette de rubans — « souvenirs de guerre » — auxquels la Ligue maritime et coloniale vient d'ajouter sa médaille d'or. Voilà l'aumônier des Terre-neuvas.

#### *La plus grande paroisse du monde*

— Regardez la carte, dit-il : les bancs de Terre-Neuve, c'est aussi grand que la France. Jusqu'au Groënland, comptez 4.000 km. dans un sens et 1.600 dans l'autre. Voilà ma paroisse : la plus grande du monde...

Une paroisse ?... Ailleurs, ce sont des maisons à toits bleus, des chemins fleuris d'aubépine, un ciel tendre où se balancent des cloches. Cette paroisse-ci c'est, à l'infini, la houle inlassable, la brume presque quotidienne où beugle une sirène étouffée, la tempête convulsant la mer, la soulevant, baveuse et hurlante. Et là, perdus dans le grand vide de l'horizon, durant six ou huit mois, errant sans toucher terre, il y a les bateaux.

Les uns surgissent du brouillard comme de hauts fantômes de toile, derniers voiliers malouins, beaux d'une beauté fabuleuse et comme irréaliste, gonflés de vent, lustrés d'écume. Les autres, chalutiers noirs mangés de rouille, rampent au creux des lames — dures bêtes de labeur dont l'obscur victoire tue de jour en jour les goëlettes de jadis.

Et puis, il y a les hommes.

Ceux des voiliers, passant des heures à « boëtter » des kilomètres de lignes et des milliers d'hameçons, des heures à souquer sur les avirons d'un doris que les lames se renvoient comme

un bouchon, pour aller les poser, ces lignes, à deux ou trois milles du bord ; des heures à dériver dans de l'ouate opaque sans retrouver le navire.

Ceux des chalutiers, dont les mains crevassées de froid et de saumure, sans arrêt, doivent larguer le chalut, le haler à bord, vider son croûlant amoncellement de poisson dans lequel on titube à mi-cuisse — et recommencer, des heures, des heures ! Des heures à « travailler » la morue, besogne de boucher, ces pauvres mains gourdes et douloureuses plongées dans le sang et les entrailles, dans l'eau glacée et le sel corrosif...

Semaine de 40 heures ? La belle histoire ! Sur les bancs, une seule loi commande : le poisson donne, il faut le saisir. « Maximum de rendement pendant le maximum de temps. » A Terre-Neuve, on travaille 18 heures d'affilée, au Groënland, sous le soleil de minuit, 22 heures parfois.

Dur, effroyable métier, pour un maigre gain. Trente-cinq ou quarante hommes bloqués sur un pont gluant et mouvant, l'inquiétude du retour, la fatigue, l'éloignement de la famille — en faut-il plus pour que la moindre querelle, la maladie, le cafard, engendrent les rongantes « idées noires » ?

C'est pour lutter contre elles, contre la peine des âmes autant que celle des corps que la Société des œuvres de mer arme le « Saint-Yves ». Petit navire, grande charité. Le « paquebot » du P. Yvon a 27 m. 33 de la proue à la poupe, des voiles, un petit moteur — et le don d'ubiquité. Sur cette immense zone marine, il lui faut naviguer par tous les temps, être à la fois infirmerie, salle d'opération, facteur et télégraphe, épicerie et bureau de tabac, librairie et atelier de mécanique, distributeur d'eau douce, de farine, de pommes de terre, de vêtements et de belle humeur, église et poste de T.S.F.

#### *« Radio-Morue »*

Ça, c'est la plus belle invention du P. Yvon, celle qui aura le plus fait pour sauver et soutenir les équipages. Les gros chalutiers avaient déjà un poste récepteur, mais la météo ce n'est guère un remède pour le cafard... Maintenant, l'aumônier a réussi à faire fabriquer pour les voiliers sans électricité de petits postes sur piles. Tous les soirs, la voix de « Radio-Morue » s'en va sur les ondes au-dessus du « Saint-Yves », et relie les isolés au monde solide des vivants.

Une voix sonore qui vous salue par votre nom, c'est quelque

chose par 69° latitude nord — une voix qui, après les avis officiels, prévisions météorologiques, dépêches d'armateurs, transmet les nouvelles de France et du monde, les messages destinés à François ou Jean-Louis, lit le journal, annonce le courrier de Saint-Pierre, les lettres, les colis...

« Un petit air de musique ». Et le refrain d'un disque, danse ou chanson, vient faire sourire dans son coin celui qui ruminait des « choses ». Le dimanche, c'est la messe, les vieux cantiques, les prières connues, là-bas au pays, ce que disent les petits gars que le père va trouver grandis.

Ah ! le beau programme ! D'un bord à l'autre, les appels se croisent. On a retrouvé les doris que le « Jean-Dunois » avait perdus depuis cinq jours, les hommes exténués mais vivants.

Le « Saint-Yves » ira prendre un malade ici, repartira soigner un blessé là-bas, distribuer des lettres à travers les banes ; des lettres et ces touchants envois, ces gros paquets naïfs que reçoivent les mousses depuis que l'aumônier a demandé un jour, par radio, à la France, des marraines « de mer » pour ses gosses.

17 opérations, 600 consultations médicales, c'est le bilan de l'été dernier ; cette année on fera encore mieux : plus de trois tonnes de médicaments viennent d'être offertes au « Saint-Yves » par les grandes firmes pharmaceutiques, répondant à l'appel du docteur Larcher avec une générosité émouvante.

L'autre jour, Saint-Granier ayant lu à Radio-Cité une brève demande de jeux et de vêtements, une avalanche d'envois et de lettres a suivi : il y aura des disques pour tous les goûts, des chaussettes de rechange et un nain jaune pour les amateurs !

La nécessité de cette œuvre d'assistance, elle éclate à chaque page dans l'extraordinaire « Journal de bord » du P. Yvon, que préfaça Charcot. Sa nécessité et sa grandeur. Tout ce à quoi nous aspirons, certains jours, écorchés du spectacle de la bassesse, le voici, dans ces humbles exemples d'énergie, de courage, de volonté, de foi que, sans le bien savoir, de tels hommes nous offrent, tout ce qui, pour nous, serait exceptionnel et qui pour eux est quotidien.

Il faut les aider.

Claude DERVENN.

Dans un article de « La Croix », du 7 février 1937, Pierre l'Ermite dépeint encore mieux et d'une plume plus cinématographique, ce côté psychologique de la vie des terreneuvas :

### RADIO - MORUE...

... Les bateaux, voiliers, chalutiers, sont arrivés sur l'immense banc de Terre-Neuve, grand comme la France.

Et déjà, c'est la brume, la sale brume... Pas de la plume... pas du coton... pas même de la purée de pois. C'est la brume des mers glaciales, épaisse, grasse, lourde, gluante... celle qui vous fait dresser les deux mains devant les yeux comme pour écarter un matelas.

\*\*

Or, cette nuit, le temps étant « maniable », les voiliers ont mis leurs doris à la mer pour aller tirer les lignes.

Terrible travail !...

Debout dans une coquille de noix croisée par les lames et bousculée par les vents, le marin doit tirer, pied par pied, d'une profondeur de 70 à 100 mètres, des kilomètres de lignes, où des hameçons, plus ou moins infectés, guettent ses doigts engourdis.

Puis, les lignes remontées, chargées, il devra, à travers la houle, ramener son doris, comble jusqu'au plat-bord d'un magma de morues.

Il lui faudra, toujours dans la brume, éviter la collision avec les autres doris, et surtout retrouver son bateau à lui, qui est quelque part au grand large.

\*\*

A peine dessus, le Terreneuvas devra hisser ses morues, les « ébréguer », les décoller, les trancher, les « énocter », laver empiler, saler...

Et, sans perdre un instant, pendant sept ou huit heures, il se battra contre des fagots inextricables de lignes embrouillées, hérissées d'hameçons... travail qui se fait plié en deux, sous la bruine, le vent, la neige, avec des doigts fatalement crevassés, rongés de sel.

Va-t-il enfin pouvoir se reposer ?

Mais non...

Le poisson passe !... passe !...

Les lignes sont à peine « boîtées » que, vivement, il faut les poser, les larguer à deux ou trois milles, à la nuit tombante, c'est-à-dire à l'heure où le reste des humains retrouve son bon

« chez soi »... sa femme, ses enfants, ses meubles amis et... ses pantoufles.

\*  
\*\*

Il n'y a pas d'heure pour les repas.

Pas d'heure pour le sommeil.

Aucune considération ne tient devant ce fait : *Le poisson passe... Il faut le saisir...*

Sur les bancs, l'ordinaire du travail est de dix-huit heures.

Au Groënland, le soleil, luisant pendant vingt-deux heures, condamne le marin à travailler davantage encore, jusqu'à la limite extrême de ses forces, et à n'avoir plus que sept heures de repos pour trois jours !... Sept pauvres heures secouées, balottées au grand chahut de l'Océan.

Et le tonnage des bateaux actuels étant suffisant pour garder la pêche, la campagne de Terre-Neuve dure huit mois sans toucher terre.

\*  
\*\*

Alors, c'est le cafard... le noir, le gluant cafard...

Pas seulement le soir... mais la nuit, dans le hamac... mais le jour... le long jour, où l'on ne cesse de tuer, de saigner, de couper, de saler, pour que, là-bas, en Bretagne, les petits aient, chaque jour, leur miche de pain.

Le marin n'est pas différent des autres hommes. Il reste relié aux siens par de fortes amarres sentimentales.

Pendant huit mois, le ciel et l'eau...

Pendant huit mois, les mêmes planches du même bateau...

Pendant huit mois, les mêmes têtes de l'équipage... la même odeur fade de morue... la même nourriture, lassante.

Et si l'on est malade !

Si l'on est comme ce petit mousse qu'un phlegmon faisait tant souffrir qu'il descendait, le jour, à fond de cale, et montait, la nuit, dans le hunier, pour pouvoir hurler sa douleur sans gêner les autres...

Cafard !... cafard !... cafard !...

Ah ! la mée !... Ah ! la mée !... Ah ! la gueuse des gueuses !...

En fais-tu des malheureux et des malheureuses...

A croire que tant plus on est à l'adorer,

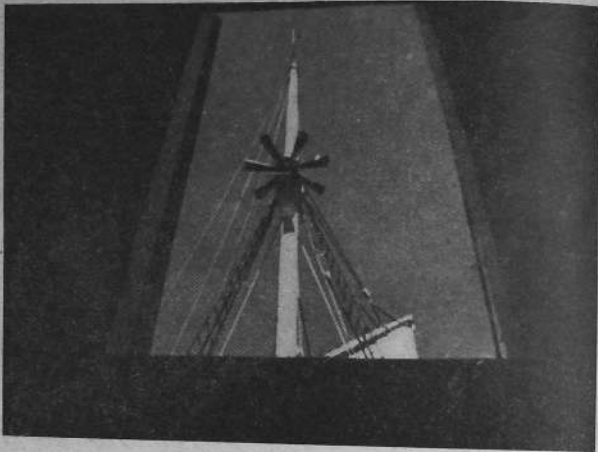
Tant plus, elle se plaît à nous faire pleurer...



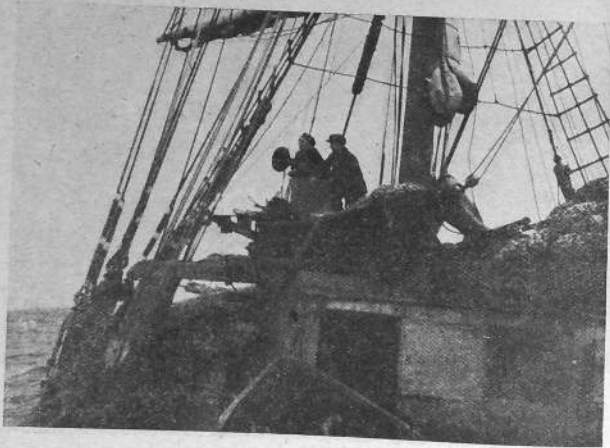
L'Aumônier accoste un voilier.



La montée à bord



La sirène électrique du « Saint-Yves ».



La "corne à brume" d'un voilier.

\*\*

Mais quoi ?...

Sur le voilier... sur le chalutier, toutes les têtes se sont dressées...

Les sabots des mousses claquent précipitamment sur les échelles...

Dans cette détresse flottante... au milieu de la solitude immense et livide, a retenti... a vibré une voix...

Cette voix, les Terre-Neuvas la connaissent bien... c'est celle de leur aumônier...

Le P. Yvon est quelque part par là...

— *Alerte à tous les postes !... C'est Radio-Morue qui vous parle...*

*Radio-Morue !... La joie... l'espérance... la famille... la France !...*

*Hip... Hip... Hip... Hurrah !... pour la vieille morue !...*

\*\*

Alors, ceux qui arrachent les entrailles des morues...

Ceux qui leur coupent la tête...

Ceux qui leur enlèvent la colonne vertébrale...

Ceux qui vident les poches de sang...

Ceux qui tripatouillent les tripailles pour en extraire les foies...

Ceux qui sont jusqu'à la ceinture dans la « pontée » de 20 tonnes de morues gluantes, bourlinguées de bâbord à tribord par le roulis...

Tous écoutent... écoutent...

\*\*

— *Attention !... Voici, d'abord, le « top »...*

Le « top », c'est l'heure exacte, si nécessaire pour faire le point.

Puis, c'est la « météo » qui annonce le temps et met en garde contre les coups de Trafalgar.

Puis, leurs dépêches personnelles, à eux, marins, qui jadis ne leur parvenaient pas, la position des bateaux étant inconnue.

Puis, le « Bulletin paroissial » de chez eux.

De sa voix chaude et cordiale, le P. Yvon lit, au micro, les naissances de leur village... Ils apprennent ainsi, parfois tout

d'un coup, qu'ils sont papas de deux jumeaux !... les fêtes, les séances... Mais pas les décès...

Puis, les nouvelles de France...

Puis, le « Saint-Yves » indique son itinéraire pour qu'on lui apporte les malades.

Puis, un mot de l'aumônier pour le réconfort spirituel des âmes. Le P. Yvon annonce une messe pour les « péris en mer ». Il y en a une moyenne de un par semaine.

Grâce à un solide « pick-up » elle sera chantée, à Terre-Neuve, par les moines de Solesmes. Excusez un peu !...

Pourtant, assez souvent, les marins réclament. Ils veulent « envoyer ça » eux-mêmes pour les camarades.

Ce n'est pas si musical. Mais saint Pierre — un de la marine — doit là-haut trouver cela très bien !

\*\*

Et je pourrais continuer... continuer...

Associez dimanche prochain votre prière à celle des Terre-Neuvas et de leurs familles.

Ils sont les géants de l'énergie humaine.

Il n'y a pas de métier plus dur que leur métier. Et ils rient quand même quand on leur parle des quarante heures...

\*\*

Aussi, je reste confondu quand, parfois, de ces lointaines immensités, où l'on doit, en apparence, se désintéresser de tant de choses de la terre, je reçois une pauvre enveloppe jaunie, écrite au crayon, et dans laquelle, sentant la morue, on a glissé un billet gras pour Sainte-Odile...

Et on comprend le Christ, choisissant ses premiers apôtres parmi les marins...  
Pierre L'ERMITE.

Nul ne contestera qu'il est difficile de dépeindre, d'une manière plus saisissante, la vie des Terreneuvas et le rôle de « Radio-Morue », et qu'il est impossible de faire en faveur de ces malheureux un appel plus émouvant, plus pratique et plus généreusement désintéressé !

Mais pour comprendre, dans sa réalité totale, l'importance de « Radio-Morue », il est nécessaire de se faire une idée exacte de la géographie des « Bancs » de Terre-Neuve.

En général, les terriens s'imaginent que la flottille morutière est répartie sur les lieux de pêche, un peu comme les navires sardiniens sur la baie de Douarnenez ou de Cancale, et que le navire-hôpital trône au milieu d'eux prêt à aller au secours de ceux qui ont besoin de ses services ou naviguant de l'un à l'autre, prodiguant ses services moraux, religieux, médicaux et matériels.

Cette conception du service du navire-hôpital est profondément erronée.

L'ensemble des « Bancs » de Terre-Neuve comprend : le Banc de Saint-Pierre, le Banquereau, le Platier, le Grand Banc, le Banc de Sable, le Banc de Misaine, le Banc Vert et le Bonnet Flamand.

Or tous ces platiers sont séparés les uns des autres par des distances parfois considérables.

Pour se rendre compte de ce que représente pour le navire-hôpital la découverte des navires sur les lieux de pêche, il faut faire glisser la carte de France sur la carte des « Bancs », en conservant la latitude de tous les points. Devant cette carte, on s'aperçoit que si l'on place Saint-Pierre à Niort, Saint-Jean-de-Terre-Neuve correspondra à Orléans, le Banquereau se trouvera au-dessus du golfe de Gascogne près de la côte d'Espagne, le Banc de Saint-Pierre couvrira l'Aunis et la Saintonge, et le Grand Banc tout le Massif Central, une bonne partie de la Bourgogne, du Dauphiné et de la Provence, et le Platier correspondra à peu près au Comtat Venaissien. Le Bonnet Flamand se trouvera en dehors de la carte, bien au large de la Franche-Comté.

C'est sur cette immense surface, grande comme les trois quarts de la France, que le « Saint-Yves » joue le rôle d'église, d'hôpital et de bureau de poste, à la vitesse maximum de 15 kilomètres à l'heure.

Or, il nous arrive qu'à la sortie d'Orléans, nous recevons un radio d'un armateur nous priant d'aller à Besançon alors que nous avons déjà fait 50 kilomètres vers Rochefort. En même temps, un radio d'un chalutier nous demande de nous rendre, d'urgence, à Marseille auprès d'un malade en danger de mort.

S'il ne s'agissait encore que de nous rendre dans telle ville et à telle adresse, la tâche serait relativement facile ; mais il s'agit de découvrir sur une surface, grande comme un département français, une maison isolée, cachée quelque part dans la campagne, enveloppée d'une brume qui bouche la vue pendant

une moyenne de 10 heures sur 24. Ajoutez à cela que la dite maison est une maison, non seulement flottante, mais navigante, et, qu'au moment précis où le curé, le docteur ou le facteur arrive à Marseille, ils apprennent qu'il leur faut retourner du côté de Lyon, car, la pêche prime tout et en général aucune considération n'a de valeur devant son intérêt, même la vie physique et spirituelle d'un homme. C'est le cas de dire que sur les « Bancs » de Terre-Neuve « la vie d'un homme ne vaut pas une morue ».

Pour se faire une idée des difficultés que rencontre le navire-hôpital dans son ministère, il est indispensable de se pénétrer de ces données. Est-ce possible pour un terrien ? Je ne le pense pas, car les armateurs, eux-mêmes, qui sont souvent d'anciens capitaines, et même les capitaines en activité et leurs équipages ne s'en font pas une idée. Pour les satisfaire, il faudrait un navire-hôpital doué du don d'ubiquité.

Depuis quelques années, les progrès de la science, par la découverte de la T.S.F., ont permis de doter moralement le navire-hôpital de ce privilège d'ubiquité qui jusqu'alors était le privilège du miracle. Le Gouvernement et les armateurs ont-ils fait quelque chose pour utiliser cette découverte en faveur de l'assistance des hommes les plus déshérités de ce monde ?

#### *L'incurie des armateurs.*

Le 27 octobre 1923, le Commandant Beaugé, commandant du navire-hôpital la « Sainte-Jeanne d'Arc », écrivait dans son rapport à la Société des Œuvres de Mer :

« Un matin, par le plus grand des hasards, nous tombons sur le Z..., qui se disposait à appareiller. Le capitaine arrive à bord et annonce au médecin que, se sentant malade, il partait pour Saint-Pierre. Fort heureusement, son cas n'était pas grave et le Docteur put le rassurer et lui conseiller de vaquer à ses occupations en suivant un traitement convenable. Si nous n'avions pas été là, si nous n'avions pas trouvé ce navire, il est facile d'envisager les conséquences de l'absence du bâtiment loin des lieux de pêche pendant un mois au minimum. C'était une perte sèche considérable. Il y a deux conclusions à tirer de là : d'abord l'utilité du navire-hôpital, mais elle n'est plus contestée ; et ensuite, la nécessité de l'installation d'un petit poste de radiophonie sur les voiliers, afin qu'une rencontre aussi fortuite puisse devenir la règle et non plus l'exception.

» Et peut-être alors n'aurions-nous plus à évoquer l'amertume de ce capitaine qui, l'an dernier, au moment où nous le rencontrions, nous disait :

» Il y a un mois, j'avais à bord un homme très malade. Vous êtes passé près de nous dans la brume, j'ai entendu votre sirène, j'ai tiré du pierrier et vous n'êtes pas venu... Le malade est mort, il y a huit jours !

» Ceci se passe de commentaires. Le moindre poste de téléphonie, et cette existence eût pu être sauvée !

» Et si nous estimons que le corps de cet homme valait bien tant d'efforts et la mise en œuvre de toutes les découvertes scientifiques, quel cas ferons-nous donc de son âme ? »

(Bulletin des Œuvres de Mer 1923, page 27).

Le Commandant Beaugé écrit encore dans son rapport du mois d'octobre 1924 :

« Au cours de la croisière nous eûmes à utiliser un renseignement communiqué par un chalutier, qui nous ramena dans le Sud à la recherche de l'E..., que j'avais manqué deux jours auparavant et qui avait un blessé grave. Grâce à cette communication, le malade fut embarqué. Il s'agissait d'un homme entraîné par le moteur du guindeau, et qui avait fait trois tours avec l'appareil, d'où fracture du poignet et contusions internes. Encore un que la T.S.F. et le navire-hôpital ont sauvé.

» Nous retrouvons alors le P... que nous devons à la fin de la semaine remorquer à Saint-Pierre. J'envoie à bord notre opérateur de T.S.F., M. Monrouzeau, qui installe en deux heures un petit poste de fortune sur ce voilier. Nous faisons les essais, le soir même. Ils sont satisfaisants. Nous continuons le lendemain tandis que nous nous éloignons du navire. A 60 milles, les signaux sont très nets à l'amplificateur. Le surlendemain, nous sommes à 80 milles et les signaux sont toujours perceptibles. Quant au P..., il nous entend sur simple galène.

» Le 19 juin, pendant le remorquage, je fais embarquer sur le voilier le deuxième lieutenant de la « Sainte-Jeanne d'Arc » qui est breveté T.S.F. Pendant ce voyage, qui fut contrarié par une brume persistante et par une brise de l'Ouest assez gênante les 20 et 21, les communications entre les deux navires eurent lieu d'une manière continue par T.S.F., ce qui facilita considérablement les opérations.

» Le problème que nous avons tant cherché à résoudre de la communication avec les voiliers est donc résolu de la ma-



nière la plus satisfaisante. L'appareil est fort simple. La réception se fait sur galène et la transmission est assurée par une bobine qui nous assure 100 watts avec une batterie d'accus de 12 volts. Nous avons laissé le poste à bord du navire pendant les mois de juillet et d'août et nous l'avons repris en septembre. Les accus donnaient toujours très suffisamment.

» Puisque nous en sommes à cette question, nous ajouterons que le poste type pour voiliers devra comporter en outre un récepteur d'ondes entretenues pour communiquer avec le poste de téléphonie sans fil de la « Sainte-Jeanne ». La galène servira pour faire la veille et écouter les signaux préparatoires d'appel à la « Sainte-Jeanne d'Arc ».

» Nous espérons bien que MM. les armateurs se laisseront convaincre et qu'en 1925 nous entrerons dans l'ère des réalisations pour ce chapitre si important qui est appelé à transformer complètement le service d'assistance sur les lieux de pêche, sinon à modifier les conditions mêmes de la pêche. »

(Bulletin des Œuvres de Mer, 1924, pag. 21-22)

La réalisation espérée, le Commandant Beaugé ne l'a jamais obtenue.

#### *Après l'incurie, l'inertie ou l'opposition.*

J'ignorais totalement les initiatives du Commandant Beaugé au sujet de l'installation de la radiophonie sur les navires de la Grande Pêche, mais quelques années d'expérience de l'assistance m'amènèrent à la même conclusion que lui : La nécessité absolue de la radiophonie sur les navires pour le bien matériel, moral, médical et religieux des marins.

Après avoir étudié la réalisation pratique de la question, j'écrivais la lettre suivante à Mr le Président du syndicat des armateurs de voiliers :

Dinard, le 9 janvier 1935.

Monsieur le Président,

L'idée de l'installation d'un poste d'écoute à bord des voiliers a eu auprès des hommes et des capitaines une répercussion plus grande que je ne le pensais. Tous les armateurs auxquels j'en ai parlé l'ont accueilli très favorablement. Il est certain que ces postes captant les émissions du poste émetteur que les Œuvres de Mer consentent à installer sur le nouveau navire-hôpital rendraient les plus grands services et répondent à un besoin réel.

A) Services qu'ils pourraient rendre au point de vue de la pêche :

- 1) Le navire-hôpital transmettrait tous les jours, matin, midi et soir, la « météo » du Cap Race.
- 2) Il pourrait transmettre les radios des armateurs qui, parfois, moisissent à bord pendant des semaines et, parfois même, n'atteignent jamais les intéressés.
- 3) Il pourrait transmettre en code les conseils que les capitaines de la même compagnie pourraient avoir à se communiquer au sujet de la pêche.
- 4) Il pourrait signaler à tous les navires les hommes en dérive et ainsi faciliter leur recherche. S'ils sont retrouvés, il pourrait les signaler à leurs navires et ainsi supprimer l'anxiété des capitaines et faciliter leur transfert.

B) Services qu'ils peuvent rendre aux équipages :

- 1) Le navire-hôpital pourrait transmettre aux équipages les dépêches particulières, qui souvent ne peuvent les atteindre que tardivement ou point du tout, à moins évidemment que ces dépêches ne soient de nature secrète.
- 2) Il pourrait leur transmettre les nouvelles générales de France et les nouvelles particulières de leurs communes qui nous parviennent régulièrement tous les mois, leur lire les journaux après escale à Saint-Pierre.
- 3) Les jours de marée de cabane, c'est-à-dire les jours où le temps ne permet pas aux doris de sortir, il pourrait chasser l'ennui de l'oisiveté par l'émission de disques récréatifs.
- 4) Il pourrait signaler sa route, les jours de brume et la nuit, et ainsi éveiller l'attention des navires. N'arrive-t-il pas qu'il passe parfois à quelques milles des navires sans les voir ni les entendre ?
- 5) Ces installations seraient un puissant soutien pour le moral des équipages, principale source de l'ardeur au travail et du bon esprit.

En un mot, ces installations supprimeraient une des grandes épreuves de la vie des terrenevas : l'isolement.

Sur les « Bancs », les émissions pourraient avoir lieu à 8 heures, 14 et 19 heures, qui sont les heures d'écoute sur tous les navires.

Les capitaines les plus sérieux et les plus travailleurs trouvent cette initiative très heureuse et n'y voient que des avantages. Les armateurs auxquels j'en ai parlé sont du même avis.

Le secrétaire général du Comité des armateurs, Boulevard Hausmann, est tout disposé à intervenir, si c'est nécessaire, pour l'obtention de l'autorisation des émissions de « Radio-Morue ».

Il est entendu que le choix des émissions serait très sévère et éliminerait impitoyablement tout ce qui serait de nature à nuire au bon moral des équipages, comme, par exemple, les nouvelles des enterrements qui pourraient parfois intéresser de trop près certains hommes, toutes les nouvelles de la pêche des navires, leurs situations, à moins que ce ne soit sur la demande expresse des capitaines et, dans ce cas, on aurait soin d'en exiger un écrit.

Il est entendu que ces émissions seraient gratuites, que les postes seront livrés aux navires aux prix de gros. La maison m'a établi son commissionnaire, mais je ne fais pas de commerce.

Je vous envoie donc, Monsieur le Président, les renseignements que je possède au sujet de ces postes et je vous serais reconnaissant de bien vouloir les examiner afin d'en parler aux armateurs, soit individuellement, soit dans une de vos réunions générales. Au cas où ces postes seraient acceptés, nous pourrions les faire venir à Saint-Pierre ou plutôt à Sydney. Nous les prendrions après contrôle du T.S.F. du bord et les déposerions sur les navires au fur et à mesure de leur rencontre.

Je crois que cette initiative, que j'ai puisée chez les Canadiens, serait un pas énorme vers le soulagement de nos marins en même temps qu'elle pourrait rendre d'énormes services au point de vue professionnel. Je vous serais donc reconnaissant de l'examiner attentivement, persuadé que je suis que, présentée par vous sous un jour favorable, elle a les plus grandes chances d'être acceptée de tous.

Veuillez agréer.....

R. P. YVON,  
Aumônier des terreneuvus.

Cette lettre resta sans réponse. Devant cette force d'inertie, je résolus de passer aux actes, sans le concours des armateurs.

Je fis faire les démarches nécessaires, auprès du Ministère des P.T.T., pour l'obtention de l'autorisation d'installer à bord du « Saint-Yves » un poste radiotéléphonique.

L'autorisation fut accordée par Georges Mandel par lettre N° 50 RM du 17 février 1936.

Je pris tous les frais à ma charge pour l'installation du

poste émetteur sur le « Saint-Yves » et des postes récepteurs sur les navires, car la Société des Œuvres de Mer, qui s'indignait de l'incurie et de l'inertie des armateurs, devint elle-même rétive devant les cordons de sa bourse ! La question l'intéressait, mais jusqu'à la question des dépenses exclusivement.

L'installation fut faite par la maison Gay, Radio-Armement, Dinard. Le poste a une puissance de 500 watts alimentation et une portée de 3.000 kilomètres sur 36 mètres.

Prévoyant l'opposition possible de certains armateurs à l'installation des postes à leur bord, il fut décidé avec les capitaines que les postes seraient placés dans leurs cabines au titre de mobilier personnel. La précaution n'était pas inutile. En effet un jour, à bord du « Saint-Yves », mon installateur fut pris à partie par un des principaux armateurs :

« De quel droit, lui dit-il, avez-vous installé un poste récepteur à mon bord, sans mon autorisation ? »

« Pardon, Monsieur, lui répondis-je, vous vous trompez d'adresse ! Cet homme n'est qu'un ouvrier dans la circonstance, et il n'a fait qu'exécuter mes ordres. Le poste en question est personnel au capitaine, et tout capitaine a le droit d'embarquer le mobilier qu'il lui plaît sans avoir à en référer à l'armateur. Le poste est dans la cabine privée du capitaine et y restera. »

L'incident fut clos par une invitation à déjeuner, et ne fut renouvelé par aucun autre armateur.

Si on veut trouver la véritable raison de cette opposition ridicule et tristement égoïste, il faut la chercher dans l'humiliation infligée aux armateurs par la pose gratuite à leurs bords d'un appareil dont ils étaient moralement tenus de faire les frais, s'ils avaient pris, tant soit peu, l'intérêt de leurs équipages.

L'âpreté au gain est parfois sordide ! Tout ce qui n'intéresse pas directement la morue ne compte pas. De tous les armateurs, un seul paya son poste : Mr Huet, armateur à Saint-Servan-sur-Mer.

#### *Le sectarisme à la rescousse !*

Le 23 mars 1936, je recevais la lettre suivante du Commandant Maquet, Administrateur-délégué de la Société des Œuvres de Mer :

Mon Révérend Père,

Il nous arrive une tuile sous forme d'une lettre des P.T.T., signée de Mr Mandel et relative à Radio-Morue...

Cette lettre est certainement la conséquence directe d'une démarche de Mr le député Geistdoorfer, attirant l'attention du Ministre des P.T.T. sur la nécessité de réglementer le service de Radio-Morue et à la suite de laquelle j'avais déjà été amené à fournir des explications à la Marine Marchande, alertée elle-même par les P.T.T.

La lettre de Mr Mandel ne me paraît nullement menacer l'existence de notre poste. Mais du fait de son intervention, les conditions d'emploi du poste pourraient se trouver singulièrement réduites.

Il faudra que je me présente aux P.T.T. sans trop tarder... Ne pourriez-vous pas alerter quelques amis... Mr X et Mr Z, par exemple ? Une intervention de leur part, avant ma visite au cabinet du Ministre, serait utile ! »  
Signé : Ct MAQUET.

C'était un grain de sectarisme. L'influence certaine de Radio-Morue faisait peur à ces Messieurs de la Gauche. Il s'agissait surtout d'interdire la radiodiffusion de la messe, le dimanche.

Devant un grain, on prend des ris. Officiellement je fis toutes les concessions possibles, mais, en sourdine, je déclarais que j'agissais selon l'intérêt des marins, que la neutralité était respectée puisque l'écoute de Radio-Morue était facultative, et qu'on violait la neutralité, au contraire, en privant de l'écoute de la messe dominicale ceux qui voulaient l'entendre. J'ajoutais, au grand scandale des esprits formalistes, que, les terreneuvas ne votant jamais, les lois sur la radiophonie ne portaient pas leur estampille et que, par conséquent, ces lois ne les concernaient pas.

S'appuyant sur mes promesses officielles, le Commandant Maquet fit au Ministre des P.T.T. une visite filandreuse, et l'Amiral Lacaze écrivit au Ministre de la Marine Marchande une lettre en zigzags diplomatiques. (Lettre C.G. N° 224, du 13 mars 1936).

Il fut décidé officiellement que la messe pourrait être radiodiffusée à l'occasion des services pour les morts.

La consigne était facile à respecter. La décision ministérielle ne spécifiant nullement qu'il s'agissait des morts de la campagne en cours, en attendant le premier décès de terreneuvas je disais une messe pour tous les marins morts sur les « Bancs » de Terre-Neuve, une autre pour les morts de la dernière campagne, une autre pour la belle-mère de Jean-François, le frère de lait de Mathurin et l'arrière-cousine de Julot !

### *Les liturgistes s'en mêlent !*

Pour quiconque connaît la vie des terreneuvas, les conditions de la pêche et les circonstances de l'assistance, l'organisation d'une messe chantée par les marins eux-mêmes est impossible, surtout quand cette messe est radiodiffusée. J'ai dû, en conséquence, recourir aux disques religieux, contrairement aux lois de la liturgie. Soutenus par les moines de Solesmes, mes « vieux loups de mer » emboîtaient le pas et s'en tiraient de leur mieux. Certes, ce n'était pas toujours très harmonieux et, sans aucun doute, Dom Gajard en aurait bondi et cassé sa baguette (en supposant qu'il en ait une), mais j'estime que les marins du lac de Genezareth ne devaient pas avoir une voix plus harmonieuse et... le Christ les a pourtant choisis pour le service divin de préférence aux artistes qui devaient chanter dans le temple de Jérusalem !

Evidemment, cette manière de faire devait déplaire aux « puristes » de la liturgie et aux « ronds de cuir apostoliques » ! C'est ce qui m'a valu un article dans le « Bulletin paroissial liturgique » de l'Abbaye de Saint-André-Lez-Bruges, Belgique, dans son numéro du 1<sup>er</sup> janvier au 15 février 1939, page 28.

### *Disques grégoriens et liturgie nautique*

« Ce qui est clair aussi, c'est qu'il importe peu où les services religieux aient lieu, dans une église ou sur un bateau. Le R.P. Yvon, « le capucin des houles », qui se vantait dans ses conférences d'avoir fait sur son bateau-hôpital, auprès des pêcheurs de morues, des « messes chantées » de ce genre, avait certainement tort ; mais il avait peut-être encore cette excuse de n'avoir pas de chantes parmi ses terreneuvas ! Mauvaise excuse d'ailleurs, car parmi ces bretons les chantres se trouvent ou se forment ; et, après tout, quand on n'a pas de quoi monter une grand'messe, on se contente d'une messe lue, à voix haute dans les parties qui peuvent l'être, et avec la possibilité de faire répondre par le plus grand nombre possible d'assistants. »

Mon Révérend Père,

J'ai eu l'honneur d'être reçu dans votre magnifique abbaye de Saint-André et de projeter mon film sur les terreneuvas devant les moines de cette abbaye et leurs distingués élèves de la haute aristocratie belge, et j'ai conservé de mon passage chez

vous le meilleur souvenir. J'ai eu l'honneur sans doute de vous avoir parmi mes auditeurs, mais j'ai le regret de vous dire que vous n'avez pas saisi les circonstances qui ont nécessité l'usage des « disques grégoriens » pour « Radio-Morue » et qui, à mon avis, en ont légitimé l'emploi.

Le « Saint-Yves », mon Révérend Père, n'est pas une abbaye de Bénédictins. A Saint-André, il vous suffit de tinter la cloche pour que, immédiatement, tous les moines, sans même prendre le temps de boucler les O ou de finir un point-virgule, se rendent pieusement au chœur, les mains dans les manches, pour une répétition de chants. Le « Saint-Yves » est bien aussi l'église d'un immense monastère flottant, mais ses cloîtres mouvants sont répandus sur une immense surface liquide, grande comme les trois quarts de la France et qui se déplacent constamment et sans avertissement, calfeutrés dans une brume opaque.

Concevez-vous, mon Révérend Père, que le « Saint-Yves », se trouvant le samedi soir à Orléans, puisse, en sonnant la cloche de « Radio-Morue », réunir pour une répétition de la messe du dimanche, tous ses moines ou ses chantres « trouvés » ou « à former » cloîtrés sur leurs navires, les uns à Toulon, Bordeaux ou Toulouse, d'autres à Lyon, Montpellier ou Dijon, d'autres à Amiens, Lille ou Calais, d'autres à Nantes, Rennes ou Quimper ?

Le « Saint-Yves », mon Révérend Père, n'est pas l'abbaye de Saint-André !

Faites chanter la messe par vos marins du « Saint-Yves », me direz-vous ?

Le « Saint-Yves », mon Révérend Père, n'est pas un paquebot comportant 1.500 hommes d'équipage comme la Normandie. Le « Saint-Yves » est un pauvre petit bateau qui vit de charité pour faire la charité à de pauvres marins qui triment pour les magnats de la finance. Il a juste le personnel nécessaire pour la manœuvre du navire, et ce personnel est toujours ou sur le pont pour le service, ou à dormir dans les cabanes en attendant son tour de quart, car le « Saint-Yves » navigue nuit et jour, et par tous les temps, à la recherche d'une misère à soulager, et l'aumônier est heureux de voir son équipage assister à la messe, le dimanche, malgré les raisons qui l'en dispensent théologiquement, exception faite de ceux que leurs devoirs d'état maintiennent obligatoirement sur le pont.

Supposons l'impossible, supposons que la formation d'une schola soit possible. Venez donc la diriger, mon Révérend Père ! et vous verrez ce qui se passera :

ou un coup de roulis de 30 à 35 degrés emportera tous vos chantres et les entassera les uns sur les autres dans un coin de la chapelle et vous-même par-dessus. Le plancher du « Saint-Yves », mon Révérend Père, n'est pas le plancher immobile d'une église de Bénédictins ! C'est un plancher déséquilibré, mouvant, bondissant, fuyant, sur lequel on ne tient debout qu'à force de gymnastique acrobatique. Pour dire la messe, il faut s'agripper à une barre fixée à l'autel ; le calice lui-même est fixé par une griffe, sinon, comme le disait un marin, dans son style populaire et imagé, « le Bon Dieu, lui-même, f... le camp au diable ! »

ou votre schola s'éclipserait, en un clin d'œil, à l'appel de l'homme de quart :

« Un doris à tribord ! Tout le monde sur le pont ! »

« La drisse de misaine s'est cassée ! Tout le monde à la manœuvre ! »

Le « Saint-Yves », mon Révérend Père, n'est pas l'abbaye de Saint-André !

« Après tout, dites-vous, quand on n'a pas de quoi monter une grand-messe, on se contente d'une messe lue, à voix haute dans les parties qui peuvent l'être ».

Pour obtenir à la radio une modulation suffisante, il faut donner devant le micro un certain volume de voix, or ce minimum de voix serait certainement antiliturgique de l'offertoire à la communion ! Ce qui serait une autre faute contre la liturgie. Et puis, croyez-vous, mon Révérend Père, que les marins resteraient à l'écoute, pendant ce laps de temps, pour ne rien entendre ?

Les marins de Terre-Neuve, mon Révérend Père, ne sont pas les moines de l'abbaye de Saint-André !

Dans ces conditions, me direz-vous, sans doute, il ne faut pas radiodiffuser la messe !

Et là notre désaccord s'accroît encore davantage. Le précepte de la messe oblige sub gravi à moins de raisons suffisantes. Ici les théologiens pourront discuter encore et me dire qu'une assistance à la messe entendue par T.S.F. n'est pas obligatoire théologiquement. Pour moi, j'estime qu'il vaut mieux entendre une messe par T.S.F. que de ne point en entendre du tout, surtout lorsque c'est le seul moyen de faire prier ces braves marins et d'entretenir dans leur âme un peu d'esprit religieux, et que la loi liturgique qui interdit les disques religieux pendant

les offices et qui n'oblige pas sub gravi doit céder devant la loi de l'assistance à la messe, surtout quand cette messe radio-diffusée ne peut se faire sans l'emploi de ces disques.

Je lis dans l'Évangile de Saint Mathieu, chapitre XIII, versets 1 à 5 :

« En ce temps-là, Jésus traversait des champs de blé un jour de sabbat, et ses disciples, ayant faim, se mirent à cueillir des épis et à les manger. Les pharisiens voyant cela, lui dirent : « Vos disciples font une chose qu'il n'est pas permis de faire pendant le sabbat ». Mais il leur répondit : « N'avez-vous pas lu ce que fit David, lorsqu'il eut faim, lui et ceux qui étaient avec lui : comment il entra dans la maison de Dieu et mangea les pains de proposition, qu'il ne lui était pas permis de manger, non plus qu'à ceux qui étaient avec lui, mais aux prêtres seuls ? »

Qu'est-ce à dire, mon Révérend Père ? sinon qu'il y a une hiérarchie dans les lois, et qu'une loi secondaire passe après une loi principale ?

Par ailleurs, un principe de morale dit : « Lex propter hominem, et non homo propter legem », « La loi est faite pour l'homme et non l'homme pour la loi ».

La loi liturgique concernant les disques religieux étant préjudiciable, et gravement, à l'intérêt spirituel des terre-neuvas, doit-elle prévaloir sur cet intérêt ?

L'Écriture nous dit que tandis que Josué se battait dans la plaine, Moïse priait sur la montagne. Quand Moïse tenait les bras levés vers le ciel, Josué avait le dessus ; mais quand Moïse laissait tomber ses bras, Josué avait le dessous. L'Écriture ne dit pas que Moïse critiquait la stratégie de Josué.

Imitez Moïse, mon Révérend Père ! Vous appartenez à un Ordre d'intellectuels-contemplatifs, restez sur la montagne, priez pour les pauvres Josué qui se battent dans la plaine... sans les critiquer. Comme dit le cantique :

« Adore et tais-toi !! ».

« Radio-Morue » en action.

Malgré l'incurie et l'inertie des armateurs, malgré l'opposition des sectaires et les critiques liturgistes, le poste de « Radio-Morue » a été installé à bord du « Saint-Yves » et est entré en action :

il a semé la doctrine de charité sur les « Bancs » de Terre-

Neuve qui furent si souvent le théâtre de sauvageries si énormes et si horribles qu'elles sont inimaginables ;

il a semé l'espérance d'une vie meilleure en ce monde dans le cœur des bagnards des ergastules flottants des « Bancs » de Terre-Neuve, en leur faisant connaître la doctrine sociale de l'Église qui flagelle, d'une manière plus cinglante que les Proudhon et les Karl Marx, les exploités de la pauvreté et de la misère ;

il a semé l'espérance surtout en faisant planer au-dessus de cette « vie de galérien », de ce « labeur sauvage », de ce « gagne-pain infernal », de cet « enfer blême », l'espérance d'une vie meilleure en l'autre monde ;

il a fait bénir le Bon Dieu sur ces « Bancs » de Terre-Neuve où l'imprudence, la méchanceté et la sauvagerie de certains capitaines, et l'égoïsme sordide et l'injustice criante de certains armateurs l'ont si souvent fait maudire ;

il a semé la prière, tous les soirs, la prière qui console et reconforte ;

il a semé la prière, tous les dimanches lorsque la petite clochette de l'enfant de chœur du « Saint-Yves » annonçait à ces martyrs d'un « labeur sauvage », d'une « vie de galérien », d'un « gagne-pain infernal », d'un « enfer blême », que les mains du prêtre élevaient vers le ciel le « Grand Martyr » de l'humanité, espoir et consolateur de tous les martyrs ;

il a semé la joie dans le cœur de ces prisonniers de la mer, si souvent et si cruellement ulcérés par l'inquiétude du sort de leurs maisonnettes dont ils sont sans nouvelles pendant de longs mois ;

il a semé la joie aussi par les émissions récréatives que le Docteur Lemarchand savait organiser avec tant d'humour et de variété.

*Un spécimen d'émission récréative.*

Nous avons recueilli à bord du « Saint-Yves » deux hommes du voilier X, en dérive depuis trois jours. A l'émission du soir, le Docteur leur dit :

« Dites-donc, les gâs, vous allez parler devant le micro et annoncer à vos camarades que vous avez été recueillis par le « Saint-Yves » ! »

Les deux marins se trouvaient à côté du Docteur dans la

cabine du poste, et, à leur insu, le Docteur avait mis le poste en marche.

« Jamais de la vie, répliquèrent les deux braves marins, on n'sait point « dégoiser » devant ce machin-là ! »

« Si, si, répliqua le Docteur, ce n'est pas difficile. On va faire une répétition. Je vais dire comme ça :

« Allo ! Allo ! ici « Radio-Morue » ! Ce soir, mes amis, vous allez entendre la voix de deux nouveaux speakers, Francis et Julot, du voilier X, partis en dérive, il y a trois jours, et qui ont été recueillis par le « Saint-Yves ».

Puis vous allez vous asseoir là dans les fauteuils, et vous allez faire votre boniment ».

« Mais quoi qu'on va leur raconter ? »

« Assoyez-vous ! Et je vais vous souffler ».

Francis et Julot s'asseyaient confortablement sur leurs fauteuils tournants, et commencent par se rincer la gorge par des « Hom ! Hom ! » retentissants.

« Eh ! Père Yvon ! s'écrie le Docteur, faites-donc apporter un verre d'eau sucrée ! »

« De quoé ? De quoé ? s'écrie Julot, de l'eau sucrée ? »

« Mais oui, pour vous rincer la gorge ! Ça se fait toujours pour les conférenciers ! »

« Pour moé, s'écria Francis, j'aimerais ben mieux un bon verre de rhum ! Ça rince ben mieux ! »

« Et moé, dit Julot, un bon verre de Pernod ! Ça décortique core ben mieux ! »

« C'est entendu », dit le Docteur.

Francis et Julot dégustèrent leur verre de rhum et de Pernod. Et Francis de dire à Julot :

« Dites-donc, Julot, ren que pour ça, on parlerait ben tous les soères devant ce machin-là ! C'est-y pas vrai Julot ? »

« Pour moé, Francis, je parlerais ben matin, midi et soère, et même entre-temps, car moé ça me donne du bagout ! » Puis, se ravisant, il dit au Docteur :

« Dites voère, Docteur, mais peut-être ben que quand vous allez ouvrir votre machin-là, peut-être ben que, eux autres là-bas, i vont sentir le rhum et le Pernod ? »

« Non, non, il n'y a pas de danger, Julot, c'est filtré, l'odeur ne passe pas. »

« C'est ben dommage, tout comme ! C'est ben dommage ! Sans quoé, les copains en auraient bavé comme des baleines ! »

« Allons ! les gâs ! Attention ! dit le Docteur, on commence la répétition ! » :

« Bonsoir, capitaine ! ...Répète Francis ! »

« Bonsoir, capitaine ! » ...Et Julot d'ajouter :

« Et ne sois plus aussi vache ! »

« Bonsoir, Second ! ...Répète Francis ! »

« Bonsoir, Second ! » ...Et Julot d'ajouter :

« Et ne mets plus de flotte dans le pinard ! Salaud ! »

« Bonsoir, Mousse ! ...Répète Francis ! »

« Bonsoir, Mousse ! » ...Et Julot d'ajouter :

« Bonsoère, maudit bigorneau ! Et une autre foé, tourne plus vite ton moulin ou je te mettrai un moteur quèque part ! Et c'est de ta faute que nous sommes partis en dérive ! Maudit bigorneau ! Entends-tu ? »

« Nous avons été recueillis par le « Saint-Yves » ! Et nous sommes en bonne santé ! ...Répète Francis ! »

« Nous avons été recueillis par le « Saint-Yves » ! Et nous sommes en bonne santé ! » ...Et Julot d'ajouter :

« Nous avons eu ben des misères, tout comme ! Mais nous sommes ben ici, à c't-heure, ben mieux qu'à bord de vot' barquasse à se crever pour ren, sinon pour faire du lard à l'armateur ! Oui, on est ben ici ! Core que, ce soère, le Père Yvon i m'a payé un Pernod et un bon coup de rhum à Francis, pour nous donner du bagout pour vous dégoiser ! Tenez ! Sentez les gâs ! » Et Francis d'allonger son museau vers le micro, en soufflant dedans un « Hu-u-u » prolongé.

« Ça va comme ça, leur dit le Docteur qui s'apercevait que le Pernod devenait trop bavard, ça va très bien ! »

« Alors ! c'coup-là, on y va pour de bon, Docteur ? dit Francis. Attention ! hein ! Julot ! C'est pus le moment de faire le malin ! Sans quoé le capitaine... le Second... Hein ! t'as compris ? Faut veiller au grain ! »

Et le Docteur de leur dire :

« La séance est terminée, mes amis, la séance est terminée ! Vous avez parlé, et vous avez très bien parlé ! »

« Comment, Docteur, le machin était ouvert ? »

« Mais oui ! »

« Et ils ont tout entendu ? »

« Mais oui ! »

« Même les bêtises de Julot ? »

« Mais oui, surtout celles-là ! »

« Eh ben, mon colon ! »

Et Julot de s'écrier, avec des yeux de crocodile effaré :

« Ah ! m... ! Si je n'étais pas assis, j'en tomberais sur le c... ! Pour un tour de c....., c'est un tour de c..... ! et ben réussi, tout comme ! Mais ça, Père Yvon, ça vaut ben core un p'tit coup, pour vous avoère fait rigoler de même ! »

Et Julot, le verre en main, de se retourner vers le micro :

« A la vôtre, Capitaine ! A la vôtre, Second ! A la tienne, bigorneau ! C'est ben dommage que j'ai pas le bras aussi long que le « sans-fil », sans quoé je vous aurais passé mon verre ! A la vôtre ! les gâs ! et Bonsoère ! »

Pour tout esprit qui n'est pas encrassé et obnubilé par un parti-pris sectaire, il est facile de comprendre l'influence de pareilles histoires sur le moral des équipages. Et pourtant !...

Dans son numéro du 7 mars 1936, « Le Pilon », journal malouin dit « satirique », publiait l'article suivant :

*Où le R. P. Yvon exagère...*

Nous avons suffisamment dit dans ces colonnes, tout le bien que nous pensions de l'initiative — excellente en elle-même — du R. P. Yvon, aumônier des Terreneuvas, pour nous permettre de dire aujourd'hui au Révérend Père, qu'il va un peu fort.

Certes, en se dévouant l'an dernier pour armer le « Saint-Yves » et pallier ainsi à la disparition de la « Sainte-Jehanne », le distingué capucin de La Vicomté a fait œuvre utile et nul ne saurait l'en blâmer. Mais il ne faudrait pas, dès la deuxième campagne du petit navire sombrer dans les mêmes erreurs bien connues de l'ancien bâtiment des Œuvres de Mer, avec, en plus, un cabotinage dont le moins que l'on puisse dire est qu'il est singulièrement déplacé.

\*  
\*\*

Suivant le sillage des envoyés spéciaux de la presse parisienne au dernier Pardon, le R. P. Yvon est allé faire un tour à la Capitale.

« Le Journal » nous a appris la trouvaille de Radio-Morue.

Pour qui connaît un tant soit peu la vie des pêcheurs sur les bancs, on peut se demander si ceux-ci auront l'idée à écouter des airs de « Faust » ou des fantaisies sur « Carmen » quand ils regagneront leur couchette après de longues heures passées en doris ou au dur travail de pont des chalutiers !

Une seule réponse, la réponse des faits. L'année qui a suivi la création de « Radio-Morue », un grand nombre de navires portugais étaient armés de postes émetteurs et récepteurs, mais de postes... bien plus perfectionnés que « Radio-Morue », et installés aux frais ...des armateurs ! Les émissions de « Radio-Morue » intéressaient donc non seulement les marins portugais, dont beaucoup savent le français, mais encore leurs armateurs ! Elles intéressaient encore davantage les marins français, sinon... les armateurs !

Terriens ! qui vous contentez si facilement du sort des terreneuvas parce qu'il ne manque rien à votre propre sort, occupez-vous de vos affaires ! Le « plancher des vaches » aux terriens, aux marins la mer !

*La léthargie française.*

Dans son livre « Au Groënland avec le Docteur Charcot » le Dr Jean-Louis Faure, membre de l'Académie des Sciences, qui a fait à travers le monde de nombreux voyages d'études scientifiques et sociales, dit, en parlant d'un salon de coiffure d'un petit village d'Islande :

« Bien des villes de France, pour ne pas dire toutes les villes de France, à commencer par Paris, feraient bien de prendre modèle sur ce hameau d'Akreyri, perdu au fond d'un fjord d'Islande.

» Ah ! c'est que la France, la douce France, la France bénie du ciel, la France aimée des dieux, endormie depuis des siècles dans sa béatitude et la conviction de sa supériorité, a fini par se laisser dépasser en toutes choses par presque tous les pays du monde, sauf, sans aucun doute, pour la cuisine où elle a conservé sa royauté. Elle est devenue la citadelle inviolable de la routine invétérée, de la servitude bureaucratique, de la contemplation perpétuelle d'un nombril qui n'est plus le centre du monde. Et ce qui est vrai pour les petites choses l'est aussi pour les grandes. Les institutions scientifiques, les laboratoires, avec les savants qui y travaillent, vivent et vivent mal avec des crédits misérables, que leur abandonne l'Etat qui jette des milliards au gouffre des dépenses électorales. L'architecture paysanne n'a pas changé depuis le moyen-âge et la maison de Jeanne d'Arc, à Domremy, est un palais à côté des taudis dont se contentent aujourd'hui un grand nombre de nos paysans...

» La maison du coiffeur n'était qu'une baraque, mais il y

avait à l'intérieur deux de ces fauteuils magnifiques comme il est rare encore d'en trouver à Paris.

» Et cette histoire de coiffeur, quelque banale qu'elle soit, marque la différence entre ces populations jeunes, que n'embarrasse ni une hérédité séculaire, ni des traditions très anciennes, et les Français de la vieille France, asservis à des habitudes qui datent souvent du moyen-âge — et dont certaines remontent à l'empire romain !

» O France ! endormie de nouveau après le terrible réveil de la Grande Guerre, quand sortiras-tu de ta léthargie ? »

Quand ? Je n'en sais rien. L'armement à la Grande Pêche en est une preuve. Les derniers voiliers qui restent sont de véritables porcheries à côté des navires portugais qui sont de véritables salons ! Et les chalutiers qui ont tué les voiliers, s'ils sont un progrès technique en faveur des coffres-forts des armateurs, sont un immense recul social nuisible à l'embarquement des marins, à leur bien-être et à leurs familles.

Devant la flottille morutière portugaise, composée de 170 magnifiques voiliers avec moteurs auxiliaires, T.S.F. ou radiophonie, on n'est pas tenté de dire que la France marche à la tête de la civilisation !

L'histoire de « Radio-Morue », quelque banale qu'elle soit, est une preuve évidente de la léthargie française sur le plan social.

## CHAPITRE DEUXIEME

### LES PETITS MOUSSES



## LES MARRAINES DES PETITS MOUSSES

Le métier du terreneuvas, par les dangers auxquels il expose, mais surtout par sa charpente et sa constitution, je veux dire par la nature même du travail et ses conditions, est un métier terriblement pénible.

Les mousses sont les apprentis-marins. Chaque voilier en embarque deux ou trois. Sur les chalutiers, ils sont plus nombreux. Légalement, ils ne peuvent embarquer avant l'âge de quinze ans, à moins qu'ils aient un parent à bord et, dans ce cas, ils peuvent embarquer à quatorze ans.

En principe, le rôle du mousse est de « faire le ménage » du bord, de veiller à la propreté des « postes », et de remplir la fonction de « marmiton ». Mais pratiquement — exception faite pour le mousse qui est au service du capitaine sur les chalutiers — les mousses, comme les hommes, sont toujours « à la morue ». La morue est la déesse du bord, elle prime et règle tout. Sur les navires portugais, canadiens et férovingiens, les mousses sont employés exclusivement à l'entretien des navires, d'où leur propreté reluisante, une propreté de salon ; sur les navires français, les mousses sont employés exclusivement « à la morue », d'où leur saleté repoussante, une saleté de porcherie.

La fonction du mousse consiste à « énocter » la morue, c'est-à-dire à lui vider ses deux poches de sang au moyen d'une cuiller à long manche, et à la laver dans une grande baille avant de la jeter dans la cale. Cette fonction exige que les mains soient continuellement plongées dans l'eau glaciale pendant la journée, et cette journée n'est pas de 8 heures, mais de 16 heures à 20 heures sur les voiliers, et de 18 à 23 heures sur les chalutiers. J'avoue que j'ai souvent eu les larmes aux

yeux en voyant ces pauvres enfants tout couverts d'éclaboussures de chair et de giclures de sang, lâcher un instant cuillère et brosse pour souffler dans leurs mains engourdies, gercées, crevassées, grignotées par la salure de l'eau ou pour les réchauffer en les frappant comme des battoirs contre leurs torsos.

Pour définir le sens du mot « souffre-douleur », le « Petit Dictionnaire Larousse » dit : « Qui est continuellement exposé aux tracasseries des autres ». Et il donne comme exemple le dicton : « Le mousse était jadis le souffre-douleur de l'équipage. »

Dans mon livre « Les grands cœurs de la houle », j'ai parlé longuement des sévices, des brutalités, des sauvageries dont les mousses étaient autrefois l'objet de la part de certains capitaines et de certains équipages. Aujourd'hui, à part certaines exceptions très rares, les petits mousses ne subissent plus ces traitements inhumains. De là, à dire qu'ils sont traités par les capitaines et les marins aussi paternellement que l'exigerait leur jeune âge, il y a loin. Pour activer les mouvements des mousses, les capitaines et les « vieux loups de mer » mettent parfois trop vite un « accélérateur » un peu brutal au bout de leurs bras et de leurs bottes. Ils se permettent encore trop souvent certaines brimades déplacées, certaines inconvenances de langage, certains manque d'égard et voire, à l'occasion, certaines brutalités que, non seulement le christianisme, mais l'humanité même n'est pas sans réprouver.

C'est aux capitaines qu'incombe le devoir de la protection paternelle de ces pauvres enfants que les nécessités de la vie ont privé de la protection de leurs familles. Le protecteur officiel doit être l'ennemi du bourreau et non son auxiliaire ! Certes, il y a des capitaines qui sont de véritables pères pour leurs mousses. Cette conduite devrait être générale. Hélas ! elle ne l'est pas.

Mais le plus terrible bourreau des petits mousses c'est la privation de sommeil.

Le calendrier des terrenevas n'est pas réglé par le soleil. L'aurore et le crépuscule, le jour et la nuit sont biffés de ce calendrier ; il ne comporte ni fête, ni dimanche, ni repos hebdomadaire. Tous ces mots donnent leur cadence à la vie normale, mais tous ces mots n'ont aucun sens pour les terrenevas, leur vie est une vie anormale. Le calendrier des « Bances » ne comporte qu'un seul mot : Morue-Morue-Morue ! La loi des « Bances » est unique : « La morue donne ! marche ou crève !! »

Aucune loi divine ni aucune loi humaine ne tient devant cette loi. La morue est le dictateur le plus volontaire, le plus absolu et le plus tyrannique que l'on puisse imaginer.

Les forces humaines ! elle n'en a cure. Sur les voiliers à Terre-Neuve, elle se butte à l'impossibilité de travailler la nuit, mais au Groënland, elle prend sa revanche. Le jour perpétuel, en juin, juillet, août et septembre, lui permet de donner libre cours à sa férocité et à sa sauvagerie, et je l'ai vue condamner les hommes aux travaux forcés de 20 heures par jour, pendant 62 jours consécutifs.

Sur les chalutiers, la science s'est faite la complice de la férocité sauvage de sa Majesté la Morue. Dans les desseins providentiels de Dieu, le progrès doit être le serviteur de l'homme, mais l'âpreté au gain des armateurs a fait du terrenevas l'esclave du progrès au service de la morue.

A la revue d'armement, les commis de l'Inscription maritime font signer aux équipages la charte-partie. Cette charte comporte la clause suivante :

« Sur les lieux de pêche, le service est organisé suivant les nécessités de la pêche, à condition toutefois qu'un repos minimum ininterrompu de huit heures soit assuré journellement au personnel.

» La durée journalière de ce repos peut être réduite à six heures, repas non compris, pendant cinq jours consécutifs. »

Faisant allusion à cette clause, un « vieux loup de mer » me disait, avec un sourire ironique, entre deux jus de chique :

« On vient de signer un mensonge perpétuel ! A la fin d'une campagne, combien de capitaines pourraient, sans mentir, attester qu'ils ont observé cette clause ? Un capitaine, manchot des deux mains, pourrait les compter sur ses dix doigts ! ! Si on les a quelquefois, ces six ou huit heures de sommeil consécutif, c'est pas eux qui nous les donnent, mais la morue qui boude ou la mer qui grogne trop et qui veut tout avaler, chaluts, bateaux, hommes et capitaines... »

Des raisons pour ne pas l'observer cette clause ! les capitaines en trouveront toujours. Sur les voiliers, on dit : « C'est la moisson ! il faut en mettre un coup ! » Sur les chalutiers, on peut travailler par presque tous les temps et toute l'année. « C'est encore la moisson ! » C'est la moisson toute l'année !

Il peut arriver, sans aucun doute, que certains jours, la morue ne donne pas, que la tempête contrarie la pêche. Mais n'y a-t-il pas des contrariétés dans tous les métiers ? Est-ce que

les récoltes sont toujours bonnes dans la culture ? Le mauvais temps ne condamne-t-il pas parfois au chômage le cultivateur, le couvreur, le maçon, le marin côtier ? Et à cause de ce chômage possible, sinon certain, les patrons suppriment-ils le sommeil de leurs employés et leur repos hebdomadaire ?

Il y a des formules hypocrites inventées pour servir de palliatif à une hypocrisie plus grave encore, l'hypocrisie des âmes. Les réformes sociales, sans doute, doivent être faites avec mesure et opportunité, mais, chez beaucoup de patrons n'y a-t-il pas une opposition de parti-pris à toute réforme sociale, parti-pris qui n'a d'autre raison que leur âpreté au gain ?

On a critiqué la « journée de huit heures », puis « la semaine des quarante heures ». Certaines critiques visaient la teneur même de ces lois, d'autres leur opportunité, mais quel est l'homme, dont le cerveau n'est pas obnubilé par un égoïsme sordide, qui pourra admettre qu'on puisse faire travailler des hommes, qui fournissent des efforts herculéens, 25, 30, 35, 40 heures et parfois davantage, d'affilée, sans repos ni sommeil ? Qui pourra admettre qu'on puisse faire travailler ces hommes 20 heures par jour pendant 62 jours consécutifs, sans repos hebdomadaire ? Il ne s'agit pas ici de la loi de huit heures, ni de la semaine de quarante heures ! Il s'agit de la semaine de 140 heures !

Le pape Léon XIII a dit :

« Exiger une somme de travail qui, en émoussant les facultés de l'âme, écrase le corps et en consume les forces jusqu'à l'épuisement, c'est une conduite que ne peuvent tolérer ni la justice ni l'humanité. »

C'est le cas, et, d'autant plus, que parmi ces travailleurs il y en a un grand nombre qui n'a pas 20 ans, et des petits mousses qui n'ont que 13, 14 ou 15 ans !

Oh ! Je sais que certains armateurs et certains capitaines trouvent encore, dans le tréfonds de leur égoïsme sans fond, de bonnes raisons pour légitimer cette inhumanité :

« Voyez donc, me disait un capitaine, comme ça leur fait les joues et les muscles ! »

Eh bien, Messieurs les capitaines et Messieurs les armateurs, engagez donc sur vos navires vos « p'tits cœur-cœurs à leurs p'tites mémères », et vous aurez la joie de voir ces « p'tits cœur-cœurs » anémiés par les gâteries de leurs « p'tites mémères » revenir avec des joues et des muscles bien faits !

Invitez aussi les « p'tites mémères » à venir contempler

leurs « p'tits cœur-cœurs » lorsque, après 20 à 25 heures de travail exténuant, ils s'en iront vers leurs couchettes, titubant de fatigue et de sommeil, le visage maculé, les mains poisseuses, leur ciré englué par les écailles et le sang de morue, et, sans même s'arracher de leurs bottes, happés par un sommeil goulu, ils s'abattent sur leur paillasse humide pour dormir dans un relent de saumure et une tiédeur fade d'haleines !

« Oh ! me disait une de ces « p'tites mémères », la comparaison n'est pas juste ! Les mousses ont une endurance que nos enfants n'ont pas ! »

« Evidemment, Madame, lui ai-je répondu, les mousses sont nés avec une hérédité d'esclavage que leurs ancêtres ont trainée depuis la création de l'humanité ! car Dieu a sans doute créé deux races humaines : une pour servir et l'autre pour être servie ! Votre langage, Madame, sent le langage de cette patricienne romaine qui, en voyant l'âme des esclaves monter sous l'influence envahissante de la pâte évangélique, pleurait devant l'effondrement imminent de l'humanité... »

Et cette patricienne moderne, qui prétendait détester les Allemands, a bondi, quand je lui ai dit qu'elle serait bien à sa place chez les païennes modernes, les nazistes d'outre-Rhin !

Le pape Léon XIII a dit :

« Exiger une somme de travail qui, en émoussant les facultés de l'âme, écrase le corps et en consume les forces jusqu'à l'épuisement, c'est une conduite que ne peuvent tolérer ni la justice ni l'humanité. »

Si faire travailler des hommes 16 heures et 18 heures, fût-ce conforme à la charte-partie !

Si faire travailler des hommes 25, 30, 35, 40 heures et davantage, d'affilée, sans repos ni sommeil !

Si faire travailler des hommes 20 heures, d'affilée, pendant 62 jours consécutifs, sans repos hebdomadaire !

Surtout, quand parmi ces hommes, il y a un grand nombre qui n'a pas 20 ans et des petits mousses qui n'ont que 13, 14 et 15 ans !

Si cela ne représente pas la somme de travail condamnée par le Souverain Pontife ! Je me demande à quelle sauvagerie et à quelle barbarie il faut en arriver pour dépasser la justice et l'humanité !

Alerte ! à l'Etat ! car il faut la hache légale pour abattre ces abus immoraux, plusieurs fois séculaires !

En attendant cette action de justice et d'humanité, j'ai voulu soulager ces malheureux travailleurs dans leurs misères en faisant réarmer un navire-hôpital par la Société des Œuvres de Mer qui, elle aussi, s'était désintéressée du sort de ces pauvres gens ; mais j'ai voulu m'intéresser d'une façon toute particulière aux petits mousses par la création de l'œuvre des « marraines des mousses ».

En janvier 1936, grâce à l'obligeance de la direction de « Radio-Cité, je pus lancer l'idée à travers la France entière. Monsieur Condroyer prit l'affaire en main, et fit à ce sujet un magnifique article dans « Le Journal ». L'idée était lancée. De très nombreux journaux de Paris, de province et même de l'étranger s'en emparèrent.

Voici un spécimen de ces articles paru dans « Le Salut » de Saint-Malo, le 31 Mars 1936 :

*Va, petit mousse...*

...Où le vent te pousse... Le vent de la campagne 36 s'annonce bon pour les mousses de terre-neuviers, du moins celui qui vient de la terre. Quant à l'autre, c'est affaire à Dieu. L'humanité n'y peut rien ; mais elle pouvait quelque chose à l'adoucissement du sort de ces enfants aux mains encore tendres qui lient connaissance avec les premiers durillons et les premières morsures du gel. C'est pourquoi le Père Yvon, aumônier des bancs, a lancé un appel à l'entr'aide internationale.

Les hommes de Dieu ont quelquefois des malices du diable : celui-là s'étant dit que bien des foyers vides, bien des espoirs trompés, et même des maternités heureuses, tressailleraient d'aise à la pensée d'une adoption qui rétablirait pour un temps les injustices du sort, il a lancé un S. O. S. aux quatre coins du monde : « On demande des marraines pour les petits mousses de la Grande Pêche ».

Le résultat est tel que jamais, même dans les plus beaux rêves éclos sous un capuchon de moine, le R. P. Yvon n'aurait pu l'escompter. Sa croisade par la parole, (il a fait une conférence ces jours-ci à la salle Pleyel), et ses appels dans les journaux ont produit une véritable génération spontanée de mères adoptives, et même de très jeunes pères adoptifs.

En noircissant ce papier, nous feuilletons le dossier le plus impressionnant que les Œuvres de Mer pourront sans doute jamais réunir : près de 250 réponses, pour un total de 200

mousses à protéger, attestent que la bonté n'est pas un mot à rayer des dictionnaires.

Toutes ne viennent pas de familles riches. Il en est qui laissent présumer que le dessert en passant dans la poche du moussaillon pourrait bien virer de bord. Certaines lettres proviennent de petites lycéennes désireuses d'ajouter à leur programme d'études pourtant chargé, cette leçon de choses : l'éducation par la souffrance des autres. Il en est qui témoignent que plusieurs grand'mères pensent à élargir le cœur de leur petit-fils en faisant passer par ses mains des colis pour les protégés du P. Yvon. Plus loin, c'est un fils de marin qui sait ce qu'est la rude vie des bancs, et le pouvoir d'une lettre ou d'un envoi, dans les exils de glace.

Certes, beaucoup de ces réponses arrivent des ports où l'on comprend mieux l'inhumain sacrifice de lancer sur l'eau des gamins privés pendant des mois du foyer, des caresses et des taloches maternelles, souvent confondues dans l'esprit de l'enfant. Mais il en est aussi des lettres réchauffantes, qui viennent de Paris et de sa banlieue. Voici donc réalisé Paris port de mer, havre de liesse. Il en est qui viennent de Dordogne, de Besançon, de St-Etienne, du fond des terres d'usines, autre enfer où l'enfant pauvre, si dur que soit son apprentissage, rentre chaque-soir chez lui et couche dans un lit, tandis que son frère le mousse bourlingue sur des lames de 15 m. de haut, la peau cuite par les gifles sanglantes de la tempête. Il en est qui sont collectives, et où les prénoms bien bretons d'Armelle, d'Annick et d'Yvonne annoncent déjà une indestructible parenté de race entre marraines et filleuls. Enfin d'autres lettres viennent de beaucoup plus loin, d'Espagne, de Belgique et de Suisse.

Tout au long de cette litanie émouvante : « Je veux être bonne, pensez à moi. Un enfant souffre, donnez-le moi, donnez-le moi », sur beaucoup de lettres et en tête, un deuxième nom est apposé, celui du destinataire choisi, avec son petit curriculum vitae. Les familles spirituelles se forment. Non pas au hasard. Nous remarquons que les marraines plus fortunées vont en général aux filleuls les plus pauvres.

Deuxième édition de marraines de guerre ? Oui, marraines de guerre offertes à des volontaires qui n'auraient pour la plupart d'âge d'engagement dans aucune armée de terre, et qui se battent pourtant, contre la houle « creuse et tourmentée », dans la valse « des brosses, des grattes et des balais », à Colin-Mail-

lard dans « le coton, la plume et la purée de pois », à cache-cache avec l'icberg assassin.

L'âge où l'on joue, et où déjà il leur faut lutter avec des forces qu'ils n'ont pas, ou qu'ils n'ont qu'à force de vouloir.

Selon le mot délicieux d'un bulletin des Œuvres de Mer, ces marraines ne feront pas la charité. (Pourrait-on donner le nom d'aumône à ce qui va réchauffer ces enfants courageux) ? Elles feront l'« assistance ». Et la campagne 36 sera une belle campagne, fût-elle mauvaise par le nombre de morues pêchées, par l'humeur massacrante du flot et la baisse entêtée du thermomètre sous-marin, parce que les mousses auront une providence tangible et lumineuse qui veillera sur eux.

Cette bienfaisante marée qui déferle nous remet en mémoire ces mots d'E. Estaunié : « Ainsi s'accomplit une fois de plus la grande loi qui veut que le don attire le don... Et tout cela, c'est de la religion en action... Et tout cela aboutit au bien des âmes, parce qu'on travaille pour les âmes, même en travaillant pour les corps. Nous oublions trop la parole de Saint Thomas : il y a un minimum de bien-être pour la pratique de la vertu. »

Et nous pensons encore à une petite histoire qui clôturera de façon adéquate cette incursion indiscrète dans une correspondance privée : un jour, sur le « Maréchal de Luxembourg », le Père Yvon alla saluer la basse-cour du navire. En vrai fils de Saint François il s'apitoya sur coqs et poules ruiselants d'eau :

— Pauvres petites bêtes, dit-il.

— Oui, répliqua pensivement le moussaillon du bord, ici nous sommes tous de pauvres petites bêtes.

A méditer pour les marraines de mousses.

L. FERRY DE PIGNY.

L'année suivante, Monsieur Emile Condroyer lançait un nouvel appel dans « Le Journal » pour gréer les nouveaux mousses d'une marraine. Voici son article, paru le 2 février 1937 :

#### *Des marraines pour les mousses terre-neuvas*

Dans ce calme couvent de capucins, niché au fond d'Auteuil, j'ai retrouvé le Révérend Père Yvon, l'aumônier des Terre-Neuvas.

Pourrais-je, en effet, laisser ce moine infatigable traverser Paris en égrenant ses conférences charitables sans lui demander quelques nouvelles de ses mousses ? Vous savez bien : ces bra-

ves petits mousses terre-neuvas, ces enfants pour lesquels la vie a si tôt tant d'âpreté et dont le Père Yvon a voulu adoucir l'infortune en demandant pour eux des marraines. « Le Journal » m'a permis, l'an passé, de lancer un appel à cet effet. Et cet appel a été couronné d'un succès dont le Père Yvon exulte encore :

— Ah, mais oui, s'écrie-t-il ; en moins de quinze jours deux cent soixante-douze marraines m'écrivaient pour adopter un petit mousse. Un courrier de ministre... Il en venait d'un peu partout, mais principalement de la région parisienne. Il en venait aussi de toutes les classes sociales, et, fillettes, jeunes filles, femmes mariées, mères qui ont perdu un enfant.

A l'évocation d'un tel empressement le brave capucin en avait le visage empourpré de joie. Et le voilà qui me décrivait l'autre panneau de ce diptyque : l'arrivée des colis, des lettres sur les Bancs, l'émoi de toute « la moussaille », comme il dit.

— Quand on est parti de Saint-Malo, on avait tant et tant reçu de paquets que dans mon « Saint-Yves » tout était bourré jusqu'aux écoutilles. Un père Noël des Bancs, quoi ! Je distribuais tout cela de goélette en goélette ; au cours de la campagne j'en trouvais encore qui m'attendaient à la poste de Saint-Pierre. Fallait voir, quand je débarquais sur le pont d'un morutier, la tête de ces braves gosses ouvrant ces colis bourrés de lainages, de conserves, de friandises. Avec cela, marins dans le cœur, ce qui veut dire que si ce courrier-là n'apportait pas un paquet pour chaque mousse, celui qui en recevait un le partageait spontanément avec les autres.

— Et les équipages, que disent-ils ?

— S'ils écrivent ! Comme des enfants à leur mère. Ils me montraient leurs lettres pour savoir s'il n'y avait pas trop de fautes, des lettres écrites dans toute la sincérité de leurs cœurs : « Ma marraine voudrait ma photo, Père Yvon, pouvez-vous me la tirer donc ? » qu'ils me demandaient.

— Et les mousses, écrivent-ils ?

— Les équipages ? rien ne pouvait les toucher plus. On aurait cru que cette sollicitude se tournait vers eux. Je vous en donne ma parole : j'ai vu des vieux marins, des durs, allez, pleurer d'attendrissement. Et pas un ou dix ou vingt, mais deux cents.

Ils pensaient à la misère de leur enfance, de leur jeunesse : « Ah ! qu'ils disaient, si on avait connu ça de notre temps ! » Et les drôles ajoutaient : « Ben Père Yvon, on pourrait pas en

avoir aussi nous des marraines ? » A quoi je répondais : « Des bougres comme vous, leur faudrait des marraines de 80 ans, pas au-dessous ! »

Je retrouvais mon aumônier des Bancs avec toute sa rude et saine gaîté. Il m'apprenait encore que toutes ces marraines ne s'étaient point contentées d'envoyer des colis et des lettres. Beaucoup avaient fait ouvrir un livret de caisse d'épargne à leur moussaillon, d'autres étaient allées jusque sur les rivages de la Rance pour les voir à leur retour des Bancs, d'autres avaient étendu leur affectueuse protection à des orphelins de terre-neuvas, d'autres avaient fait venir à Paris leur petit filleul pour le distraire.

Dans quelques semaines recommenceront les mélancoliques appareillages pour les Bancs : une trentaine de voiliers, une trentaine de chalutiers vont de nouveau, durant des mois et des mois, affronter les privations, les périls, le labeur terrible de la grande pêche. Les petits mousses, ce coup-ci, emporteront plus de pensées confiantes.

Mais parmi eux, une centaine environ d'entre eux seront devenus des novices : le nom change mais pas le dur travail. Pour les remplacer, une centaine de nouveaux mousses, tous frais émoulus des jupons maternels, embarqueront donc pour la première fois. Et ceux-là, vous l'avez deviné, n'ont pas encore de marraine. Alors ? Alors, comme l'an dernier, grâce au « Journal », je vous donne une adresse : R. P. Yvon, aumônier des terre-neuvas, 2, rue de la Paroisse, Saint-Malo.

Il faut cent nouvelles marraines à cette pépinière de marins. Et quels marins !

Emile CONDROYER.

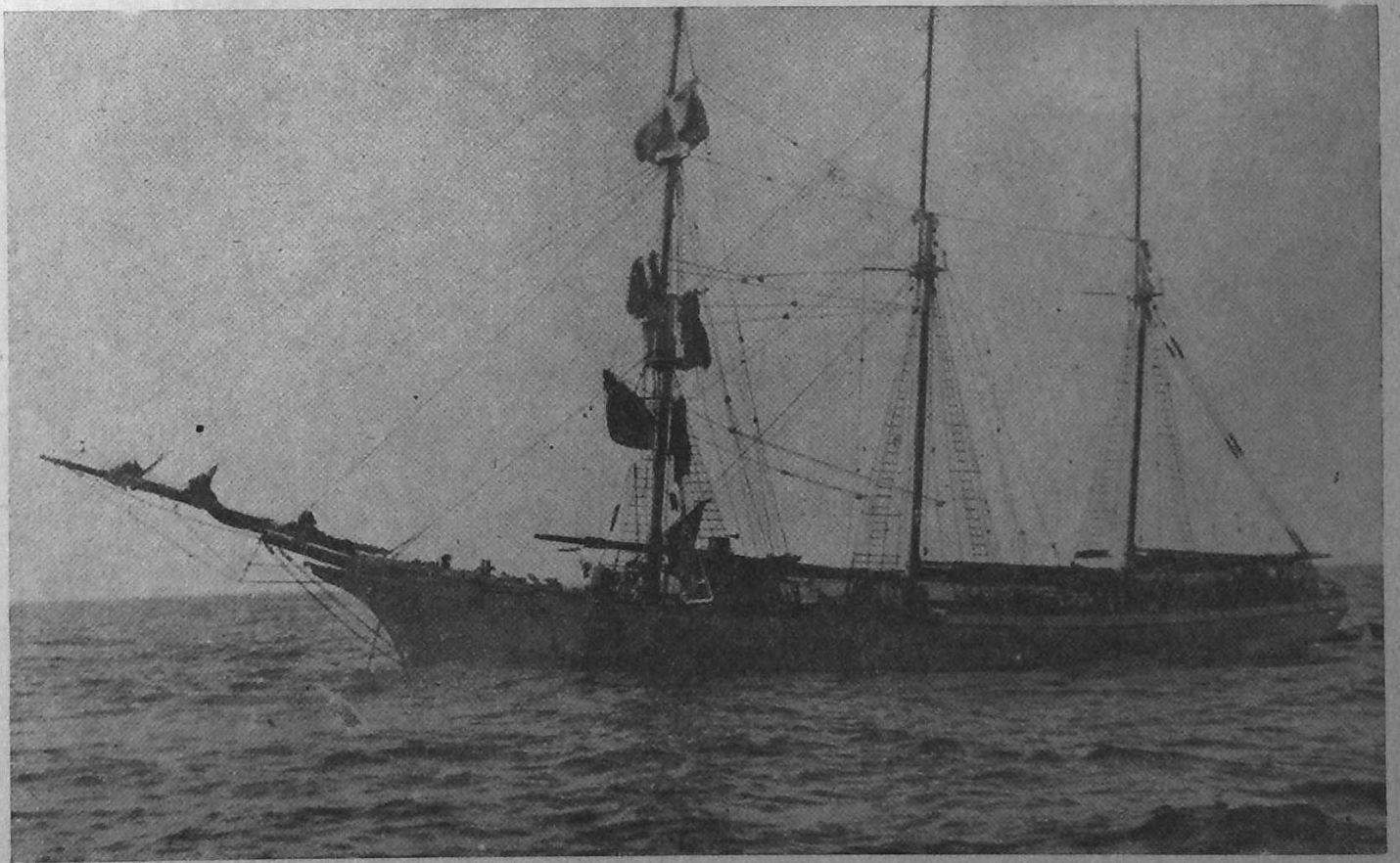
On pourrait faire un recueil délicieux, instructif et amusant des lettres dont parlent ces deux articles, lettres à l'aumônier pour demander un filleul, lettres de filleuls à leurs marraines, lettres de marraines à leurs filleuls, lettres des parents aux marraines. En voici quelques spécimens :

*Lettres à l'aumônier pour demander un filleul.*

Aubervilliers, 5 janvier 1937.

Monsieur le Révérend Père,

J'ai une fillette de 6 ans et je veux lui apprendre toute jeune à faire le bien. Je viens donc vous demander de bien vouloir lui désigner un filleul. Comme elle affectionne particu-



Un voilier ancré sur les Bancs de Terre-Neuve.



- 1) Le boîtage des lignes.
- 2) Les mousses à la "baille".
- 3) Les novices à "l'embrégage" de la morue.

lièrement le nom de Roger, je vous demande si, parmi vos protégés, vous pouvez trouver un petit portant ce nom. Sinon, un petit Jean, ou comme il vous plaira.

Ma fillette doit aller en classe à Pâques et les lettres qu'elle devra échanger avec son petit filleul lui seront d'une grande utilité pour ses études. J'entends qu'elle fera des efforts pour apprendre à lire afin de prendre connaissance elle-même des lettres. En attendant, je serai sa secrétaire. Je ferai tout pour apporter de l'affection à ce petit en ajoutant naturellement des douceurs.

Dans l'attente de vous lire, veuillez...

Signé : Madame X.

Paris le 5 février 1936.

Monsieur,

Mes 2 jeunes filles, 14 et 15 ans, seraient heureuses d'être marraines d'un de vos petits protégés, mais, si cela était possible, nous voudrions un petit Adrien, en souvenir d'un petit ange de chez nous qui est parti pour le ciel ! et aussi un petit de famille nombreuse.

Soyez assuré, Monsieur, que mes 6 petits seront heureux de se dépenser pour leur petit filleul, et qu'il trouvera chez nous des lettres pleines de réconfort et de gaieté chrétienne.

Veuillez croire, Monsieur....

Neuilly le 1<sup>er</sup> mars 1937.

Mon Père,

Je viens vous importuner. Mes parents m'ont dit que je pouvais être marraine d'un petit mousse, vu mon jeune âge et étant donné que je n'ai pas l'expérience de la vie, et vu ma situation, n'étant pas très riche, car je suis femme de chambre.

Je vous prie de m'excuser pour le dérangement que je vous ai occasionné, et vous adresse malgré tout mes remerciements anticipés.

Veuillez agréer....

Paris le 23 février 1936

Monsieur l'Aumônier,

Pouvez-vous me donner le nom et l'adresse d'un petit mousse dont je serais heureuse de devenir la marraine.

Je ne suis pas riche, je ne suis pas heureuse, mais je suis encore plus heureuse que vos petits malheureux. Je suis une pauvre vieille, sans enfant, et ce serait avec tout mon cœur que



je tâcherais de rendre la vie un peu moins dure pour mon petit filleul.

Veuillez agréer...

Orléans le 27 février 1936.

Monsieur le Révérend Père Yvon,

Monsieur Condroyer a écrit, il y a quelques jours, un article sur les petits gâs terreneuvus et a dit toutes leurs misères, faisant appel au bon cœur de tous pour leur venir en aide et les soulager dans leurs misères. Moi, malgré que je ne sois qu'une toute petite fille, je n'ai que 9 ans 1/2 seulement, j'ai demandé à ce Monsieur où il fallait s'adresser pour avoir un filleul malheureux et il m'a donné vos nom et adresse.

Vous êtes bon, Monsieur, et vous m'excuserez, car je suis encore bien petite pour savoir parler à des Messieurs savants comme vous l'êtes vous. J'avais demandé à ma grand'mère, chez qui je suis élevée, de vous écrire pour moi, mais elle a refusé disant que quand on veut quelque chose, il faut prendre ses responsabilités. Aussi je vous écris pour vous demander un filleul. Nous ne sommes pas riches bien sûr, mais moi j'ai deux gros billets dans ma tirelire, l'année dernière et cette année le père Noël a été très généreux, et ce que j'ai je le partagerai avec lui, et aussi mes chocolats, mes biscuits, mes oranges et aussi mes caramels, cet été je lui tricoterai des choses chaudes, je ferai tout pour qu'il soit moins malheureux, et je l'aimerai bien, moi je suis heureuse et choyée et ne manque de rien. Mais mémère dit qu'il ne faut pas penser qu'à soi et être égoïste, aussi je veux pas l'être. Je vous remercie bien à l'avance, Monsieur le Révérend Père, et vous demande votre bénédiction pour toute ma famille.

Signé : Josette.

P. S. — Mémère a bien voulu cette fois corriger les fautes d'orthographe, mais elle dit qu'elle ne fera pas pour mon filleul. Eh bien ! alors j'aurai honte !

Nice le 22 février 1936.

Mon Révérend Père,

J'ai 12 ans, je m'appelle Denise et mon petit frère Jean en a 10. Nous n'avons plus de papa et en souvenir de lui, qui était si bon, nous serions contents, mon petit Jean et moi Denise sa petite sœur, nous serions contents d'avoir pour filleul un petit mousse terreneuvus pour qui nous ferons tout ce que nous pourrions. Nous sommes pas riches du tout, mais maman nous a dit que quand il y a des malheureux, surtout des petits enfants, faut pas manger de friandises. Alors petit Jean et moi on lui a dit,

eh ben, qu'on les donnera au petit mousse. En conséquence, vous voudrez bien, mon Révérend Père, nous donner l'adresse de notre petit filleul.

Signé : Denise.

*Lettres de mousses à leurs marraines.*

Bande taireneuve 21 mai 1936.

Chère ma reine,

Le Paire Yvon m'a remis vote caulit et vote laite qui mon fé ben plaisir ; Rezevoir tou sa dan se sale péi, sa fé plisir plu que vou pensé, sur tou entende quèque bones paroles come dune manmant. Tené vou mavé fé pléré. Le capitène mavé flaqué sa men sur la gueul san réson, et vote lète ma consolé. Esse cusé si ma lète sans mové, isi tou pu. Sale péi, sale mère, sale moru, touté sale. Tené javé pu rien de séque, mé avèque vot caulit me vois la grée. Mersi, mersi et mersi, et en cor une foé merci. Sé pa vot fi yeule qui vous embrase mé vot enfan.

Signé Louis.

Groin lent 15 septembre 1936.

Chaire maraine,

Je vous dirai que jé ressu votre coli. Chaire maraine, je vous dirai que sa ma fé ben gran plésir, é le chocolas, é le paté, é les bocoup dautre chouses, mé sur tout le tricau, les chossètes é tous les abis. Je vous dirais, chaire maraine que vot laite ma encouragé. Au retour je vous enverré quèque morus péché par moi. Chaire maraine, je vous dirai que vous éte ben bonne. je vouldré ben vous embrassé, mé jai la figure plaine de sans de moru. Chaire maraine, je vous sers pas la main non plu, elle core plus sale. Chaire maraine, je vous dirai quisi tou tésale surtout le métié, et aussi la tempette qui est ausi movèse.

J'avé demandé au Paire Yvon décrire ma lette, i na poin vou lu, i ma dit tou come, fau écrire toi, sa sera pur jus qui ma di, alor jé fai. Pardon é escuse, chaire maraine, car je sui pas ben savan ; mé assé tou de meême pour vous dire que je vou sème ben, et mersi de méme.

Signé Roger.

*Lettres des marraines à leurs filleuls.*

Lyon-Montplaisir le 16 Décembre 1936.

Mon cher Roger,

Je t'ai envoyé un petit paquet, il y a quelques jours, et

aujourd'hui je t'écris pour t'envoyer mes souhaits de Noël. Dans ce pays si lointain où tu es en ce moment, tu entendas sûrement sonner les cloches de Noël et cela te parlera de ton pays, de ta mère et de tes frères allant à la messe de minuit.

J'espère que tu vas venir bientôt charbonner et que tu seras un bon moment à Terre-Neuve où tu auras moins de glace qu'au Groënland, et peut-être auras-tu la visite du Père Yvon.

J'espère que tu auras de bonnes nouvelles de ta famille. On doit être fier de toi qui es si courageux !!!

Adieu, mon petit, écris-moi quand tu pourras et crois à ma bien vive affection.  
Signé : Madame X.

Vienne le 12 mai.

Mon cher petit,

Aujourd'hui, ce n'est pas votre petite marraine qui vous écrit, elle avait tellement de devoirs qu'il ne lui reste point de temps pour sa correspondance, mais pour que vous ayez votre lettre quand même, je prends sa place.

Alors cette fois la campagne a commencé, et il ne doit pas falloir boudier devant le travail, mais on sait que vous êtes tous de bons petits mousses bien vaillants, bien courageux, et la pensée que votre gain aide cette maman qui reste au logis, cela doit vous aider à faire du bon travail. Savez-vous écrire ? En trouverez-vous le temps ? Si oui, il faudra nous envoyer un petit mot nous donnant des détails sur vous et les vôtres, c'est-à-dire, si vous êtes d'une famille nombreuse, votre âge et celui des petites sœurs et des petits frères s'il y en a.

Nous vous écrirons bien régulièrement, tous les mois, mais je ne crois pas que nous puissions envoyer d'autres paquets, maintenant que le Père Yvon est parti. C'est une chose à nous dire. Je n'ai qu'une peur, c'est que les paquets envoyés ne soient partis trop tard, mais enfin je ne pense pas qu'ils seraient perdus pour vous, et il n'y avait aucune denrée périssable. Les autres vous donneront un peu de leurs gâteries et quand vos paquets arriveront, à votre tour, vous ferez quelques distributions.

Je vous souhaite bonne santé, bon courage, mon cher petit, nous parlons souvent de vous, et si nous pouvons envoyer d'autres paquets, dites-le nous. Je vous embrasse bien maternellement, mon cher petit.  
Signé : Madame X.

Nantes le 4 mai 1936.

Mon cher petit Roger,

Vous savez que je n'ai que 8 ans, et même pas encore finis. Je suis donc bien petite, mais, maman me dit qu'une petite fille peut avoir le cœur bien grand. Pour vous, il est grand, grand comme le cœur d'une maman, quoique je sois pour vous une maman beaucoup plus petite que son enfant.

Je ne mange plus de friandises afin de pouvoir vous envoyer des colis, et même qu'il y a des petits enfants de mon âge et plus petits même qui m'apportent les sous de leurs tirelires pour vous acheter un tricot de laine bien chaud pour quand vous partirez au Groënland où le Père Yvon dit dans son livre qu'il fait si froid puisqu'il y a des montagnes de glace.

Je vous embrasse comme une petite maman sait embrasser.  
Votre petite maman Lucienne.

*Lettres des mamans à l'aumônier.*

..... 10 Avril.

Cher Père Yvon,

Comment vous remercier. Au reçu de votre lettre vous pouvez penser et croire quelle joie a été la nôtre, et si les vœux d'une maman, vœux que je forme pour que votre voyage s'effectue dans de bonnes conditions, tous les miens et ceux de ma famille vous sont acquis.

Je pense quelle sera la joie de mes enfants et de leur papa, lorsqu'ils sauront ce qu'ils doivent à votre bonté et à celles de leurs marraines.

J'eusse désiré assister à la messe de départ. Malheureusement, mes enfants sont trop petits pour que je les laisse, même à quelqu'un de sûr, mais nos prières se joindront aux vôtres, le lundi de Pâques.

Je vous envoie un colis à votre adresse, pour que vous le remettiez à bord du T... et leur disiez bien des choses pour moi.

Encore merci, Cher Père Yvon, et bien respectueusement.  
Signé : Madame X.

..... 15 octobre 1936.

Père Yvon,

Vous ne pouvez pas savoir tout le bien que sa marraine a fait à mon petit ni connaître sa joie et celle de son père et de moi-même. Aussi je fais mon devoir en vous remerciant et je

le fais de tout cœur. Si tous les petits mousses ont une marraine comme celle du mien, eh bien alors, vous pouvez dire que vous avez fait beaucoup de bien et empêché beaucoup de misères.

J'avais ça sur le cœur et je vous le dis bien sincèrement. C'est peut-être et même sûrement mal dit, mais c'est dit tout de même et c'est sorti du cœur mieux que de l'encrier.

Je vous salue profondément.

Signé : Madame X.

..... le 12 mars 1937.

Monsieur le Vénérand Père,

Je vous en voi un petit mot pour vous demandé si vous aver la bonté de bien vouloir venir à mon aide, si vous pouvez trouver une maraine à mon fils qui doé partir à bord du V... pour y pêcher de la morue. Il doé partir come novice, vous me randriez un ben grand servise en tachan de me trouver une maraine pour mon fils, car nous ne sommes pas riches à la maison et le père est toujours malade et ma fille qui va en classe. Donc, Chère Vénérand Père, si vous pouver faire vote possible pour trouver une maraine pour mon fils, vous feriez grand bien et grand plaisir à une pauvre mère.

Je vous remercie davance, chère Vénérand Père, car je saç que vous fait votre possible.

Signé : Madame X.

Appuyé sur ces données, le lecteur lira, avec un sentiment de douloureuse pitié, l'article que M. Ch. Beunet a publié dans son journal malouin « Le Pilori », journal dit « satirique », numéro du 7 mars 1936 :

*En marge des marraines de Peltas*

Pour en arriver à la fameuse histoire des marraines de mousses et de novices, annoncée par un interview du R. P. Yvon au « Journal » et reprise par les journaux régionaux, qui célèbrent en termes dithyrambiques cette initiative saugrenue,

Que les rédacteurs de ces papiers ne sont-ils allés demander l'avis des intéressés et de leurs familles ? Ils auraient pu alors en toute connaissance de cause renseigner exactement leurs lecteurs.

Nous avons eu, au « Pilori », l'idée de tenter l'expérience. Des bords de la Rance à Cancale, en passant par l'intérieur des terres, c'est une enquête significative à mener.

Nous nous bornerons à citer une réponse qui les résume toutes et qui émane d'une brave famille cancalaise dont les hommes vont aux Bancs de père en fils : « De qu'c'est, qu'c'est ces manigances. Y s'figur'ti donc qu'nos gars sont des bâtards, qui n'ont point de marraines ! »

« Vox Populi »...

Avant de lancer sa trouvaille des marraines, le Père Yvon aurait bien dû prendre le vent...

Evidemment, il sera sans doute du dernier chic, pour une douairière plus ou moins décrépie de lancer dans un salon haut huppé : mon filleul de Terre-Neuve...

S'il est pauvre et s'il peine durement, du moins le marin de chez nous a-t-il « sa fierté ».

Domage que le Père Yvon, qui passe cependant pour connaître l'âme du Peltas, ne l'ait pas compris... ou n'ait pas voulu le comprendre.

Nos pêcheurs de Terre-Neuve et du Groënland ne demandent pas l'aumône.

Encore moins entendent-ils, dans les palabres de salons, faire figure de pantins...  
Ch. B.

Le sectarisme dessèche le cœur et aliène la raison ! Le climat d'Europe est trop chaud pour ce cerveau ! Il n'y a qu'un seul remède pour guérir cet homme, le condamner, pendant une campagne, à laver la morue dans la baille aux mousses dans l'atmosphère rafraîchissante des régions glaciales de Terre-Neuve et du Groënland !!!

Malgré tout, la charité chrétienne des marraines des petits mousses a rayonné sur les Bancs de Terre-Neuve et du Groënland !

## LES MARRAINES DES ORPHELINS

*Ah la mée ! Ah la mée ! Ah la gueuse des gueuses !  
En fais-tu des malheureux et des malheureuses !  
A croire que tant plus on est à l'adorer,  
Tant plus elle aime à nous faire pleurer !*

(Th. BOTREL).

Oui la mer fait des malheureux et des malheureuses, surtout la mer de Terre-Neuve et du Groënland où la vie du marin est « une vie de galérien », de « labeur sauvage », d'« enfer blême » et de « gagne-pain infernal ». Si encore ce « gagne-pain infernal » donnait du pain avec abondance ! Hélas ! il le donne avec une parcimonie révoltante, et si le marin disparaît, il laisse la veuve et les orphelins dans la misère.

Après les huit à dix mois de cette infernale besogne, l'engagement des équipages expire.

Les navires dépouillés de leur peinture, rouillés, égratignés, écorchés, blessés, mutilés par les coups de mer qui les ont cognés et boxés avec rage et acharnement, les navires sont « attachés » au port et se reposent.

Heureux bagnards qui ne peinez qu'avec les bagnards ! Malheureux bagnards qui peinez encore hors du baigne !

Le marin est l'associé de l'armateur pour la campagne, mais l'association s'arrête à la production. La vente des produits de la campagne est le monopole de l'armateur.

La vertu n'est le monopole de personne et elle n'est exclue d'aucune corporation ; mais, en ce monde, personne n'est confirmé dans la vertu, personne n'est impeccable, pas même un

armateur. Le Président du syndicat est bien là pour le contrôle ; il a des yeux bien perspicaces, des yeux de sphinx, des yeux aux rayons X, mais n'y a-t-il pas parfois des roueries d'une opacité impénétrable ?

Une quinzaine de jours après le retour, les hommes sont convoqués à l'Inscription maritime. L'armateur a apporté ses feuilles de décompte et l'argent. L'Administrateur a mis son paraphe au bas.

Les hommes défilent avec encore un peu de roulis dans le corps. Le commis prend la parole : Le produit de la pêche est de tant. La part est de tant. Voilà, et pas de rouspétance.

Mais de cette somme, il faut soustraire les « avances ».

Beaucoup de ces hommes sont mariés ; ils ont des femmes, des enfants, des parents, des grands-parents. Pendant la campagne, tous les mois, l'armateur leur concédait une « avance » pour leur permettre de faire vivre la maisonnée en attendant le gain supputé de la pêche. Mais n'est-il pas arrivé que le montant de la part de pêche revenant à chaque homme était inférieur au total des « avances » ! Et alors, le marin, l'associé, non seulement n'avait pas un centime à toucher, mais il est arrivé qu'il était redevable à l'armateur de plusieurs centaines de francs !

Faut-il incriminer l'armateur ? Pas toujours. Parfois, il est lui-même victime des jeux de bourse, combinés pour faire descendre le cours de la morue et pour écraser des concurrents.

Dans le cas contraire, les « avances » sont déduites du gain. Mais à cette soustraction, il faut ajouter la soustraction de la part due à la Caisse des invalides, la prévoyance, la caisse de secours, les frais de cirés, de bottes et de lainages. C'est après toutes ces opérations qu'apparaît à nu l'abomination de cette « vie de galérien », de ce « labeur sauvage », de cet « enfer blême », de ce « gagne-pain infernal » qui, après huit à dix mois d'isolement, d'efforts surhumains, de journées et de nuits sans aucune règle de travail, de semaines sans repos hebdomadaire, laisse à ces malheureux un salaire ridicule, un salaire de famine.

La femme du marin est laborieuse. Pendant l'absence du mari, elle travaille un petit lopin de terre pour « allonger » les « avances » et faire vivre la maisonnée. Mais souvent l'activité des estomacs dépasse la générosité de l'armateur et du courttil. Il faut avoir recours au crédit, et... le jour de la paye, le boucher, le boucher et l'épicier sont devant la porte de l'Inscription maritime !

Ces gens, dit-on, se contentent de peu ! Vieille sornette pour perpétuer une injustice criante ! Est-ce une raison pour les frustrer de leur dû ? La loi de la justice est intangible, et elle proclame que l'ouvrier a droit à un salaire vital, familial et permettant à l'ouvrier, sobre et honnête, d'arriver par ses économies à la propriété privée.

Mais, me dira-t-on, en quoi les terreneuvas sont-ils plus à plaindre que le reste de la classe ouvrière ? A supposer qu'ils ne soient pas plus à plaindre, ce ne serait pas une raison pour ne pas les plaindre.

A cet argument sans valeur, je répondrai encore :

Combien y a-t-il d'ouvriers qui soient dans le cas des marins de Terre-Neuve ?

Combien y a-t-il d'ouvriers qui passent huit à dix mois par an entre ciel et eau ?

Combien y a-t-il d'ouvriers qui travaillent 19 à 20 heures par jour ? à moins que ce ne soit 24, 30, 35, 40 heures et davantage d'affilée et sans désespérer ?

Combien y a-t-il d'ouvriers qui, pendant 8 à 10 mois par an, n'entendent jamais parler de repos hebdomadaire ?

Combien y a-t-il d'ouvriers qui, 10 mois par an, et cela pendant 10, 20, 30, 40 ans et davantage, n'ont aucun divertissement dans leur labeur sauvage de bagnard ?

Combien y a-t-il d'ouvriers qui, pendant les trois quarts de leur existence n'ont jamais connu les douceurs du printemps et n'ont jamais vu les feuilles dans les arbres ?

Combien y a-t-il d'ouvriers qui, 10 mois par an, ne connaissent jamais la tendresse des caresses de leurs enfants ?

Combien y a-t-il d'ouvriers qui, pères de famille de 4, 6 et 8 enfants, et qui n'ont jamais pu assister ni au baptême ni à la première communion d'aucun de leurs petits ?

Combien y a-t-il d'ouvriers qui soient assujettis à fournir continuellement des efforts herculéens avec un régime alimentaire des plus primitifs et un sommeil si dispensé au compte-goutte qu'ils en arrivent à dormir debout malgré le fouet glacial des embruns et du vent des régions polaires ?

Les ouvriers terriens connaissent-ils cet horrible « cafard » provoqué par la séparation de la famille, 10 mois par an ? cet horrible « cafard » excité constamment par les frottements mutuels et les manies agaçantes d'une vie commune sans dérivatif ?

Les ouvriers terriens connaissent-ils, avec l'acuité du terre-

neuvas qui est en lutte continuelle avec le danger, l'appréhension de laisser une veuve et des orphelins, sans ressources ?

D'autres diront : « Et la guerre ? »

La guerre est une chose anormale, et toute guerre a un armistice.

La vie du terreneuvas est une chose normale, et c'est une guerre qui ne connaît jamais d'armistice, une guerre qui dure jusqu'à la vieillesse.

La guerre donne à ses veuves une certaine pension respectable, et classe les orphelins dans les « pupilles de la nation ».

Terre-Neuve donne à ses veuves une pension ridicule et classe ses orphelins dans la misère !

Et voilà pourquoi, des âmes généreuses, émues par tant de souffrances imméritées, se sont intéressées à ces victimes innocentes.

\*\*

Quelques jours après l'appel que j'avais lancé par « Radio-Cité » pour susciter des « marraines » aux petits mousses, je recevais la lettre suivante :

Mon Révérend Père,

Votre appel en faveur des mousses de Terre-Neuve m'a remué jusqu'au fond du cœur. Je suis sûre que la générosité de la femme française répondra à vos désirs. Pour moi, j'ai pensé à autre chose.

Je viens de perdre mon mari. Il ne m'a pas laissée sans ressources, loin de là ; mais, en regardant mes six petits orphelins, je me demande ce que je serais devenue avec ces petits, si la misère avait été dans mon foyer !

Alors, je me suis dit que mon devoir était, puisque je le puis, de chasser la misère d'un foyer de veuve et d'orphelins de terreneuvas. Les mousses ne seront pas oubliés, mais pensera-t-on aux orphelins, les futurs mousses ? Alors, Père Yvon, si vous le voulez bien, envoyez-moi l'adresse de la veuve de terreneuvas qui, à votre connaissance, a la plus nombreuse famille et qui est dans la misère la plus grande. Vous pouvez être assuré que cette famille ne connaîtra plus la misère, si Dieu me prête vie. En retour du bonheur que je veux mettre dans une maison, que le Bon Dieu garde le bonheur dans la mienne, malgré l'épreuve bien pénible de la séparation provisoire d'avec mon mari !

Veillez agréer.....

Une quinzaine de jours après cette lettre, je recevais la lettre suivante :

Monsieur le Vénérable Père des Terreneuvas,

J'ai reçu, il y a 5 jours, un gros paquet, dans lequel j'ai trouvé de quoi habiller tous mes enfants de neuf. Je ne comprenais pas d'où ça pouvait bien venir. Le plus fort de l'affaire c'est qu'il y avait juste un habit pour chacun de mes gâs et chacune de mes filles ! Plus fort encore, on aurait cru qu'on aurait pris les mesures pour chacun et pour chacune, excepté pour François que la culotte est un peu trop longue. Mais j'aime mieux trop long que trop court. J'arrangerai ça. J'avais beau chercher, je comprenais pas ! Ah ! j'oubliais, il y avait aussi toutes sortes de gâteries pour les enfants. Vous parlez qu'ils étaient contents, les pauvres ! Et de les voir heureux, j'en ai pleuré ! Mais je ne comprenais pas ! C'est Louis qui m'a dit : « Ça, maman, c'est un tour au P. Yvon qui est venu à la messe à papa ! » Il avait raison, mon petit Louis, car aujourd'hui core, j'ai reçu une lettre d'une dame qui m'a dit que c'est vous qui lui avez donné mon adresse, et elle m'a envoyé dans sa lettre un mandat de 1.000 francs.

Dans le malheur qui m'accable et me laisse, avec 6 orphelins, avec les ressources les plus précaires, je ne saurais vous dire combien votre geste me touche, en même temps qu'il soulage puissamment mon infortune. Mes enfants bénissent et béniront le nom du P. Yvon, et lui seront, j'espère, toujours reconnaissants de l'aide qu'il leur apporte comme à moi, dans le malheur.

A vous, tous mes remerciements les plus émus.

Veuve X.

Mon appel en faveur des petits mousses a soulevé un raz-de-marée sentimental ! Voici la lettre d'une dame dont le dévouement va jusqu'aux extrêmes limites de la générosité :

Père Yvon,

J'ai entendu votre appel en faveur des mousses et je viens de lire votre livre « Avec les pêcheurs de Terre-Neuve ».

Pourquoi je vous écris ?... Avec vous, il faut aller sans ruse, n'est-ce pas ?... Puis vous nagez si bien dans la morue, vous pataugerez bien dans ce que je vous écris, et vous en tirerez la conclusion.

Voilà, il vous faut des marraines ! Pendant la guerre, j'ai eu bien des filleuls bretons que je n'ai jamais vus ; j'ai eu aussi des filleuls par lettres seulement, des marins, j'en ai connus plusieurs, de Batz-Granville et Boulogne. Puis je me suis mariée en 191... avec un grand invalide, malheureusement je suis veuve, le Bon Dieu l'a récompensé de ses souffrances depuis 9 ans.

J'ai 4 enfants, pas à charge, j'ai de quoi vivre, modestement, mais ça va.

Alors... en plus des marraines, n'auriez-vous pas dans votre sac un besoin d'une seconde maman pour des orphelins de vos terreneuvas ? Je me sens prise d'une immense pitié pour ces pauvres enfants. J'aime, il est vrai, les enfants, je viens d'adopter moralement un petit orphelin, ni père ni mère, bossu, pas encore de première communion à 14 ans, il va la faire à Pâques, et je ne connais pas de joie plus grande que de l'entendre me dire « Maman », et les enfants l'aiment de tout leur cœur...

Alors, Père Yvon, j'ai pensé à Monsieur... si cruellement éprouvé, peut-être pourrais-je, après avoir soigné un invalide à 95 %, soigner un cœur meurtri et, pendant son absence, soigner en maman ses enfants, et lui écrire, le soutenir, le gêner de loin ? Qu'en dites-vous, Père Yvon ?... Depuis tout un temps, j'ajoutais à ma prière : « Mon Dieu, j'en ai assez de ma vie seule, donne-moi un cœur de chrétien, bien pratiquant, pour aller ensemble au port ! » Mais n'est-ce pas la réponse à ma prière ou l'invite du Bon Dieu ? « Aide-toi, et le ciel t'aidera ».

Père Yvon, je vous écris telle que je suis... Voici la liste de mes défauts : Tous, je crois, atténués seulement par une nature aimante et un grand besoin d'aimer et d'être aimée.

Mes qualités ?... Aucune... Dieu m'a oubliée à la distribution, mais, à la place, il m'a donné un peu de charme qui m'attire assez des amitiés, surtout des enfants et des vieux, mes préférés. Pieuse... Un de mes fils doit entrer au séminaire en octobre. J'ai chez moi une pièce où nous faisons, matin et soir, nos prières ensemble. Ma fille, 13 ans, veut devenir religieuse-infirmière.

Ma personne... bien piètre, petite, je suis parisienne, fille de professeur, père de 8 enfants. Je n'ai encore que 4 cheveux blancs, mais depuis la mort de mon mari, le Bon Dieu a mis les doigts dans mes oreilles, elles deviennent dures, mais je n'en souffre pas, cela a intensifié ma vie intérieure et morale.

Je suis bonne ménagère, bonne cuisinière, je couds bien et repasse de même. Je suis bonne infirmière, je l'ai été pendant la

guerre, et... 10 ans près de mon mari. J'ai élevé 4 enfants, sans jamais frapper aucun aucune fois — peu de reproches, peu de pénitences. J'ai beaucoup voyagé : France, Hollande, Belgique, Italie, Espagne, etc..., etc...

Père Yvon, je n'ose pas trop vous le dire, peut-être n'aimez-vous pas les femmes modernes... Je suis si bon chauffeur que je faisais 600 kilomètres sans quitter mon volant, non pour concours d'élégance ; mais, partant de Bruxelles, avec mes 4 enfants, le matin à 7 heures, je pouvais souper en famille près d'Orléans le même jour à 6 heures du soir, et faire ensemble, le dimanche, nos Pâques. Et cependant, je suis « popote », je fais de la bonne soupe, et tricote des Pull-overs et fabrique des pommes de terre au lard.

Père Yvon, allez-vous dire que je fais concurrence au « Père Eugène », non, non, je vous dis tout cela pour vous assurer que si un de vos terreneuvais a besoin d'une compagne, j'aime mieux faire son bonheur que celui d'un terrien plus ou moins égoïste, et qui ne comprend pas tout le bienfait d'un cœur aimant et dévoué.

Merci, Père Yvon, d'avoir écrit ce beau livre. Puissent tous ceux et surtout toutes celles qui le lisent sentir en eux un jet d'amour et de pitié pour ces pauvres gens si éloignés et si isolés, et, s'ils ne peuvent mieux faire pour les aider, qu'ils demandent au Bon Dieu, chaque jour, de les bénir, et « du clair et du calme » en eux et autour d'eux.

Père Yvon, que le Bon Dieu vous garde longtemps à eux et agréez mes hommages bien respectueux et admiratifs.

Signé : Madame X.

Une telle générosité m'a remué jusqu'au fonds et au tréfonds de mon âme, mais, ne tenant pas « une agence matrimoniale », je n'ai pas osé m'aventurer dans une affaire aussi délicate ! D'ailleurs, j'ai pensé qu'il était impossible de trouver dans le milieu des terreneuvais un homme répondant à tant de qualités et surtout... à tant d'humilité.

Beaucoup de dames et de demoiselles, sans excepter les hommes, se sont cantonnés dans la générosité des dons en nature, pour étayer un soutien moral très puissant et parfois très émouvant.

D'autres ont pensé à « l'arbre de Noël » des petits orphelins des terreneuvais que la préoccupation de l'indispensable quoti-

dien prive des joies si prodigieusement dispensées aux enfants des villes et des campagnes.

Voici en quels termes, le « Nouvelliste de Bretagne », dans un article du 5 janvier 1936, relate la distribution des lots de « l'arbre de Noël » des orphelins des terreneuvais ou plutôt des enfants des terreneuvais « péris en mer » :

#### LES ORPHELINS DES TERRENEUVAIS N'ONT PAS ÉTÉ OUBLIÉS

*Ambassadeur de la Charité, le R. P. Yvon les a visités*

Après six mois de dure campagne sur les Bancs de Terre-neuve et au Groënland pour l'accomplissement de l'œuvre d'assistance à laquelle il se dévoue inlassablement, le R. P. Yvon continue sa mission de charité en consacrant aux orphelins des marins de la Grande Pêche les loisirs dont il dispose entre les deux campagnes.

Au cours d'une conférence que l'Aumônier des Terreneuvais donna dernièrement à Paris, devant une assistance d'élite, le P. Yvon sut si bien dépeindre les misères insoupçonnées qu'endurent les marins de la Grande Pêche, les dangers qu'ils affrontent si héroïquement pour des salaires de famine et le sort souvent lamentable de leurs veuves et de leurs orphelins, quand la mer surnoise et brutale les engloutit, que plusieurs de ses auditeurs et auditrices, frappés par l'éloquence persuasive du dévoué capucin, pensèrent immédiatement à faire profiter les petits orphelins de la charité proverbiale des Parisiens envers ceux qu'atteignent les rigueurs de la vie.

Mlle Jeanne Gérard, affiliée au « Bluet de France », l'un des organismes de la Fidac Auxiliaire Féminine, intéressa son groupement à l'œuvre du vaillant Aumônier de la plus grande paroisse du monde et adressa au R. P. Yvon un important envoi de jouets et vêtements destinés à ses protégés.

A l'aide de la liste des orphelins de moins de 13 ans des campagnes 1934-1935, obligamment établie par M. l'Administrateur en chef de la marine, des colis furent préparés pour les enfants des péris en mer. Ces colis furent ensuite portés aux domiciles de leurs destinataires par le R. P. Yvon lui-même, accompagné du représentant du « Nouvelliste ».

*Chez les petits orphelins*

Les veuves de nos marins, pour la plupart sans fortune, reçoivent à la mort de leur mari une pension de 2.100 francs, plus un franc par jour et par enfant à leur charge. Ce n'est pas avec de si faibles ressources que ces pauvres veuves, habitant pour la plupart des villages perdus dans la campagne bretonne, peuvent offrir à leurs petits enfants les joies que la charité procure aux enfants les plus déshérités de nos villes.

Dans ces campagnes, on ignore les bienfaits des organismes privés ou officiels qui pullulent en ville et permettent les distributions qui engendrent les rires et la joie chez les bambins frappés par la misère. Aussi le passage du Père Yvon, chargé des paquets destinés aux orphelins fut-il accueilli avec une joie d'autant plus grande qu'elle était plus inattendue.

Comment dépeindre l'accueil fait par les six petits enfants de Mme veuve O... au village du Perron, en Créhen, au bon Père et aux jouets qu'il apportait de la part de l'Enfant Jésus ?

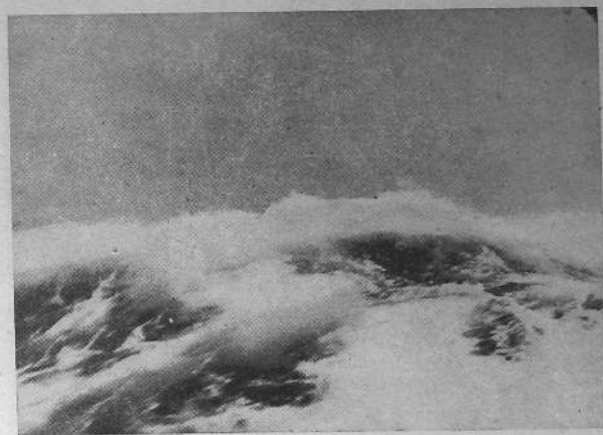
Pour atteindre ce village, situé à six cents mètres de la route, il faut prendre un mauvais chemin de terre détrempe par les pluies. A peine l'auto est-elle arrêtée sur la route, que nous apercevons au loin, vers la chaumière d'où sort un mince filet de fumée bleue, six petites frimousses peu rassurées qui annoncent à grands cris l'arrivée de visiteurs inconnus.

« Comment t'appelles-tu ? demande le Père au plus grand des six. — Victor O... », répond cet enfant de 12 ans, l'aîné de ce groupe qui nous conduit immédiatement vers sa maman. La pauvre femme se demande ce que peuvent bien lui vouloir ce Père capucin et son compagnon, mais les enfants n'ont d'yeux que pour le volumineux paquet que ce dernier a déposé sur la table, à côté des deux miches de douze livres qui représentent la nourriture de la semaine.

Tandis que le Père Yvon explique le but de sa mission, le paquet s'est ouvert et une explosion de cris s'élève autour de la table à la vue des jouets et des bonbons aussitôt répartis entre les mains avidement tendues vers le distributeur vraiment aussi heureux que ceux qui reçoivent. La maman, elle, touchée de la joie de ses petits, pleure doucement en évoquant le disparu. « Tenez, nous dit-elle en montrant la dernière née qu'elle porte sur ses bras, elle est venue au monde le jour même où j'ai appris la mort de son père ! » Celui-ci, marin à bord du « Saint-Coulomb », disparut en mer le 17 juillet 1934.



Un iceberg



La mer "en cyclone"



Pendant que se poursuivent ces confidences, les enfants joyeux dansent de joie, essayant les vêtements qui joignent leur utilité au plaisir apporté par les jouets et les friandises.

Nous demandons alors au petit gâs qui va avoir ses 13 ans ce qu'il compte faire. Sans aucune hésitation, il nous répond : « Je partirai mousse sur un trois mâts ». Il sait déjà cet enfant qu'il lui faudra supporter les misères dont souffrent les vieux loups de mer eux-mêmes, il sait que la vie lui sera quelquefois dure au milieu de ces rudes marins peu enclins à la douceur. Mais ce qu'il sait surtout, c'est que son maigre gain viendra aider sa mère à élever ses cinq frères ou sœurs et que, tant qu'il sera embarqué, il ne mangera pas le pain de la maison et que la part des autres pourra se faire plus grosse.

Nous quittons cette petite famille heureuse tandis que Mme O... nous remercie avec effusion. Elle sait maintenant qu'il existe une nouvelle porte où elle ne frappera jamais en vain, une porte qui s'ouvrira sous la seule recommandation de la peine qu'elle éprouve et des difficultés qu'elle devra résoudre.

\*\*

Nous voici à Saint-Jacut, au village de Biord, construit sur la falaise face à la côte de Saint-Cast. Des rangées de maisons propres, des intérieurs où tout reluit et brille, un vrai village de marins.

Là, toutes les femmes sont en noir, car, toutes, jeunes ou vieilles, en regardant la mer toute proche, savent qu'elles regardent la tombe mouvante où repose l'un des leurs : mari, père, fils, fiancé ou parent.

La maison où nous nous présentons était celle du matelot compagnon du marin O..., dont nous venons de voir la famille à Créhen. Il disparut donc avec le même doris du « Saint-Coulomb », le 17 juillet 1934, laissant trois enfants à sa veuve éplorée qui, ne pouvant surmonter sa peine, mourut à son tour, laissant ses enfants à la charge de leur grand-mère maternelle. C'est cette dernière qui nous reçoit. Cette brave femme est aussi veuve de marin, comme l'est aussi une voisine qui assiste à la joie des enfants B... au déballage du colis.

Un voisin, paroissien du Père Yvon, arrivé avec l'un des derniers chalutiers revenus des bancs, invite le Père à rentrer dans sa demeure. Le marin est heureux de montrer sa belle petite fille qu'il berce tout en nous relatant les misères de la dure



1) Le petit mousse et son meilleur ami.

2) Trois frères mousses sur le même chalutier,

3) Les mousses font la coinchée à bord du « St-Yves ».

4) Une lettre de sa maman lui a donné le sourire

campagne qu'il vient d'accomplir. Mais il oublie les grands froids du début de la pêche, les coups durs et les journées de 18 et 20 heures de travail sur le pont du chalutier. C'est pour lui la joie du foyer retrouvé, alors que plus de quarante malheureux, comme lui pères de famille, sont restés dans les flots ! Il est heureux, et, après l'avoir félicité sur la belle mine de sa fillette, nous le laissons à sa joie. Tant de pauvres enfants nous attendent ! !

\*  
\*\*

Dans tous les villages que nous traversons, les Terreneuvas rentrés de la Grande Pêche reconnaissent le Père Yvon, qui arrête son auto à leur appel. Une rude poignée de mains, une cigarette et c'est l'au revoir de ces braves gens si visiblement heureux de savoir que les orphelins de leurs camarades ne sont pas oubliés.

Et nous continuons notre route. Tour à tour nous visitons Trigavou, Ploubalay, Créhen, Vildé-Guingalan, Plélan-le-Petit, Saint-Pierre-de-Plesguen, La Vicomté-sur-Rance, Miniac-Morvan, Saint-Suliac, etc..., trouvant partout le même affable accueil de la part des Terreneuvas que nous rencontrons et la même surprise émue chez les veuves auxquelles la joie que nous apportons à leurs enfants fait un réel plaisir.

Chez ces pauvres femmes, que de résignation, mais souvent hélas ! que de désarroi devant la charge d'éduquer leurs enfants, de leur apprendre un métier qui leur permette de se suffire à eux-mêmes !

Le R. P. Yvon découvrait là un nouveau champ d'application pour sa charité exemplaire, et d'emblée, confiant en la Providence, il se mettait à la disposition de ces mères pour leur procurer les renseignements propres à leur faciliter leur tâche d'éducatrices. Aussi de quelles paroles de reconnaissance simplement exprimées nous remerciaient ces pauvres femmes qui se sentaient moins abandonnées et assurées de trouver un utile appui.

L. SIRET.

## LES MARRAINES DES MORUES

Le ciel est bleu, la mer est bleue, aucune ride ne trouble sa surface, lisse et polie comme un miroir. Une large houle qui semble soulever l'eau profonde, comme un souffle silencieux soulève une poitrine, balance doucement le bateau dont la haute mâture s'incline lentement et majestueusement.

Des icebergs vont et viennent sous l'influence des marées et des courants. Ces glaçons usés au hasard, attaqués de tous côtés par l'air, le soleil et l'eau qui les dévorent, prennent des formes fantastiques.

Les uns sont creusés de grottes, de cavités et de tunnels qui les percent de part en part, et présentent cette coloration d'un bleu magnifique qui n'appartient qu'aux glaces où se joue la lumière ; leur base immergée apparaît d'un bleu pâle, aussi pur que l'aigue-marine.

D'autres, fragments gigantesques arrachés aux glaciers, ont des formes géométriques, hautes parois verticales taillées à angles droits, avec des arêtes coupantes, de larges plans, étincelants sous le soleil, livides du côté de l'ombre.

Quelques-uns, éclairés par le soleil, brillent comme des bijoux magnifiques. Le plus grand — il a environ 40 mètres de hauteur et 70 mètres de longueur — bloc géométrique creusé de grottes bleues d'une limpidité céleste, est d'une blancheur éclatante. A côté de lui, une église gothique avec un nombre incalculable de colonnes et de tourelles diaphanes ; un autre, aigu comme un cristal, lance les feux du diamant. Plus loin, deux topazes immenses, que dore le soleil couchant, resplendent à l'horizon comme des bijoux gigantesques.

Quelquefois on assiste à des métamorphoses extraordinaires. Tous les animaux de la création prennent place dans cette collection unique au monde : cygnes aux ailes relevées, oiseaux bizarres au bec effilé, chiens de toute espèce et canards de toutes tailles. Voici le sphinx avec ses deux pattes géantes ; à côté de lui, un ours formidable et un morse géant qui le regardent avec

étonnement. Tout se voit et se rencontre dans ce pays de toutes les chimères.

Soudain une détonation lointaine, un bruit éclatant comme un coup de canon. Il provient de la rupture et de l'écroulement d'un énorme iceberg rectangulaire. On aperçoit avec netteté une cascade qui, d'une de ses extrémités, tombe à pic dans la mer. Un lac, accumulé sur la table supérieure par la fonte de la glace, a rompu sa barrière. Le torrent se précipite, puis, l'arc formé par la cascade se détend peu à peu ; la chute d'eau diminue d'épaisseur et disparaît, tandis que l'avant de l'iceberg se relève lentement.

Une bande de brume sombre nous cache, à mi-hauteur, la chaîne magnifique qui ferme l'horizon. Mais au-dessus, les sommets apparaissent, illuminés par le soleil. Toutes les teintes les plus douces et toutes les nuances les plus tendres, où se mêlent et se combinent le rose et le bleu pâle, le vert et l'orange, viennent jouer sur ces glaciers immenses et sur ces montagnes sauvages dont les sommets aigus, les arêtes rocheuses, les aiguilles, les pics et les neiges semblent baignés dans une lumière irréaliste.

\*\*

Et voici que la nature vivante vient jeter le trouble et la mort dans ce cadre de poésie, de silence et de paix de la nature inerte.

Des guillemots innombrables, charmants petits canards, s'ébattent de tous côtés, on aperçoit leur petite tête mutine qui s'agite curieusement. Ils plongent, disparaissent, et vont ressortir plus loin, si loin parfois qu'on ne les revoit plus. Ils volent en ligne droite, régulière, toujours au niveau des eaux, inspectant leurs profondeurs pour y chercher leur pitance ;

les mouettes, au contraire, nos fidèles et gracieuses compagnes, tourbillonnent dans le ciel comme des flocons de neige vivante ; parfois, elles s'élancent contre le vent avec des vols renversés qui les montrent toutes grises ou toutes blanches ; elles balaient soudain vers l'eau qu'elles battent un instant d'un air précieux, piquent de leur bec jaune un débris de foie de morue et s'en vont se poser au loin, sur la crête des vagues, pour se disputer cette charogne, en flottant comme des jouets en celluloid ;

des cordonniers, qui ont pour gouvernail une plume droite, et que, pour cette raison, les marins appellent des « paille-en-

cul » ; des ouens grisâtres, à bec de perroquet, qui volent d'un vol bruyant et lourd ; des dadains, dont le bec est recourbé à angle droit et dont les ailes, longues comme des épées, ont une envergure qui fait trois fois la longueur de leur corps, se chamaillent sur une tripaille de poisson ;

des margats planent très haut sur leurs immenses ailes, avec une allure d'épervier, et soudain, brutalement, ils foncent dans les eaux pour ressortir plus loin un poisson argenté au bout de leur bec.

\*\*

Et voici que la nature intelligente vient aussi multiplier et accélérer cette œuvre de mort de la nature animale.

Sur le pont, tout évoque le carnage, l'abattoir, l'assassinat, la guerre.

La brochette d'oiseaux aux plumes ensanglantées suspendue à la rampe électrique, les combinaisons amarrées aux haubans et qui ballottent au vent et rappellent lugubrement des corps mutilés, les barbes hirsutes qui donnent des airs farouches et sauvages aux têtes qui m'entourent, engoncées dans des surrois de forbans, les coutelas qui vont et viennent avec une rapidité vertigineuse et qui étincellent sinistrement au soleil, me donnent l'impression d'être à bord d'un pirate qui ne fait pas de quartier.

Toutes les deux heures, de la panse du chalut, une masse gluante de plusieurs centaines et parfois de plusieurs milliers de morues s'affalent sur le pont en une cascade argentée ; elles s'entassent jusqu'aux genoux des matelots qui foulent en trébuchant cette vendange visqueuse, ce monceau d'agonie palpitante. Une senteur froide et phosphoreuse monte de cette masse molle et de ce gras remous.

En deux heures, toutes ces morues seront étripées et aplaties au fond de la cale. L'œuvre de mort marche à une allure effrayante, et cette fièvre de gestes dans cette opulence sanglante vous donne le frisson. Les tranchants pénètrent dans ces victimes gibbeuses et convulsées, les ventres se déchirent, les intestins s'affalent, les têtes sautent et valent par-dessus bord, les couteaux crissent sur les arêtes et les colonnes vertébrales, les corps sans consistance et flasques s'engouffrent par dizaines, à coups de fourche, dans le ventre pantagruélique du navire. Le sang gicle, coule, s'étale, poisse tout en une orgie de pourpre et

d'écarlate. De l'abattoir, les vidures rose pâle, lilas ou crème, jaillissent, entrecroisent leurs trajectoires, se plaquent sur la lisse, s'accrochent dans les haubans, s'affalent dans la mer.

Les visages de tous ces forbans, massacreurs de vies, sont piquetés de rougeole. Les cirés et les suroïts sont englués par les éclaboussures de graisse et de sang. Les tabliers tournent au rouge vineux et les gants de flanelle suintent l'hémorragie. Les cloisons, les traverses, les planches, la lisse et le pont sont couverts de flaques, de macules, de jaillissements cramoisis. Partout on foule la mort : les entrailles, les têtes et les épines dorsales encombrant le pont dans un désordre macabre ; une eau sanguinolente coule par les sabords et colore le sillage du navire d'une teinte roussâtre. Une odeur de mort s'exhale de cette boucherie et une atmosphère de cruauté entoure ce labeur sanglant.

\*\*

Est-ce vrai que la méchanceté de l'homme vient encore ajouter une note plus lugubre à cette tuerie animale nécessitée et légitimée par l'entretien de la vie humaine ?...

Il avait une jolie tête ce petit mousse, ses yeux vivants, pétillants, laissaient voir une âme plus belle encore. Il avait 14 ans. C'était le fils du chef-ramendeur du bord. Il avait une allure franche, énergique et espiègle.

En le voyant embarquer à Saint-Malo, avec son harnais de terreneuvas, son ciré racorni et sa casquette de travers, une marquise s'était écrié :

« Quel gentil gosse de riche il aurait fait, ce petit ! Domage qu'il ne soit pas né dans un château ! »

Quelle outrecuidance païenne ! « Le plus beau des enfants des hommes », le Christ, n'est-il pas né dans une crèche ! et ne s'est-il pas fait appeler « le fils du charpentier » ?

Exempt de service pour raison de blessure, le mousse se distrayait.

Assis sur un baril de carbure, près de la poupe, et bien planté en équilibre, malgré une forte combinaison de roulis et de tangage, il tenait en main une ligne armée d'un hameçon engagé dans un morceau de morue.

Il laissa traîner son engin dans le sillage du chalutier. Mouettes, dadains et margats, à la vue de l'appât, d'un seul vol se précipitèrent sur le lambeau de chair fourré de l'hameçon. D'un œil perçant et vigilant, le gosse les surveillait. Soudain, il

tira d'un coup sec sur la ligne, et rapidement, il la hâla vers le bord pour embarquer une superbe mouette ferrée par sa tête grise.

Le mousse lui croisa les ailes sur le dos. La pauvre bête, qui ne pouvait plus tenir sur ses pattes, le regardait d'un œil méchant et guettait l'occasion de mordre son bourreau.

« Pourquoi la fais-tu souffrir, mon petit ? »

« Oh ! ça la fait pas souffrir, Père Yvon ! C'est comme quand on lie les mains derrière le dos ! »

« Serais-tu content d'avoir les mains liées derrière le dos ? »

« Oh ! non ! »

« Alors ! Pourquoi faire à cette pauvre petite bête, sans raison, ce que tu ne voudrais pas qu'on te fit à toi-même ? »

« C'est vrai, c'est tout comme ! Mais je faisais pas ça par méchanceté, dame ! je faisais ça pour qu'elle attende que les autres soient embarquées aussi ! Mais je vas l'assommer de suite et d'un seul coup ! Faut ben les tuer pour les manger ! »

Il empoigna l'oiseau prudemment par les pattes, et, d'un coup sec, lui cassa le crâne sur la lisse.

Et la pêche recommença. En moins de 20 minutes, il hâla à bord plusieurs douzaines, et les exécuta rapidement par le même procédé.

« C'est-il bon ça, petit ? »

« Oh ! là-là ! si c'est bon ! En ragoût, en hachis, en rôti ! Oh ! là-là ! si c'est bon ! Ça vous fait digérer, en un clin d'œil, toutes les têtes et les joues de morues bouillies, le singe, le lard, les pommes de terre et les « fayots » que le capitaine vous a engouffrés dans l'estomac pendant toute une semaine. Oh ! là-là ! Rien que d'y penser, l'eau m'en vient à la bouche ! ! Ça, c'est le meilleur des digestifs ! »

Et en effet, tandis qu'il parlait, il savourait par la pensée son ragoût, son hachis ou son rôti de dadains, de mouettes ou de margats, et avec une telle avidité, qu'il dut s'arrêter, trois ou quatre fois, pour avaler la sécrétion salivaire qui affluait torrennellement dans sa bouche...

« Dis donc, Michel ! Le capitaine te fait dire comme ça, qu'il voudrait ben faire goûter ça au Père Yvon ! »

C'était le mousse du carré. Ce luron avait un flair de chien, une malice de singe et une souplesse de chat. Il avait flairé la belle pêche de Michel, et trouvé le joint pour en avoir sa part, en proposant au capitaine de me faire goûter à ce régal des Terreneuvas.

« Puisque c'est pour le Père Yvon, prends-en tant que t'en voudras ! »

Le mousse en prit une brassée, grimpa sur le château-arrière et se mit à plumer les oiseaux à pleine main. Des plumes poissées de sang, emportées par le vent, se répandaient de tous les côtés, se collaient sur les cirés des matelots et s'envolaient sur la mer.

Du coup, une trentaine de bouches furent transformées en mitraillettes, et braquées sur le marmiton, elles lui administrèrent une décharge formidable. Sans perdre le Nord, le gosse s'empara de son trésor et disparut prestement en sautant de baril en baril.

Le plus furieux de tous, fut Michel. A la vue des plumes, dadains, mouettes et margats s'enfuirent d'un vol précipité. Les plumes, maculées de sang, leur avaient apporté une odeur de mort et avaient réveillé en eux l'instinct de la conservation par une vague sensation du danger.

« Maudit marmiton ! hurla-t-il, viens-y core, et je te fous mon hameçon dans la gueule et je vas te haler de même ! »

Mais bientôt la voracité des oiseaux étouffa leur sensation du danger, et ils revinrent se chamailler sur le foie de morue que leur présentait Michel. Et la pêche recommença.

Le chalut s'est déchiré. Les matelots le pansent, et les mousses et les novices sont en chômage. La figure, les mains, les cirés et les bottes maculées de sang coagulé, ils affluent vers la poupe du navire, en se dodelinant au rythme du roulis, pour pêcher leur « digestif ».

Arc-boutés au château de la machine, ils lancent leurs lignes. Leurs yeux, d'un regard pointu, suivent l'hameçon qui flotte, engainé dans son foie de morue. Les oiseaux s'acharment dessus et se chamaillent à s'entre-tuer. Les mousses et les novices tirent sur les lignes, en éjectant de temps en temps un jus de chique, gras et abondant.

Lorsqu'un oiseau « croche », le mousse ou le novice le hale avec rapidité, tandis que la pauvre bête se débat en tapant l'eau de ses ailes frémissantes et en poussant des croassements de colère que l'écume du sillage étouffe par instants. Entassés dans les coursives, les gosses trépignent de joie et imitent son cri de rage.

A l'embarquement du prisonnier, chacun dicte le genre de supplice à lui infliger ; les condamnations jaillissent de toutes parts et entre-croisent leurs trajectoires :

« Fourre-lui du carbure dans la gueule, et envoie-le boire un coup pour l'engraisser à crever ».

Jetée à l'eau avec cette infernale pâtée dans la gorge, la pauvre bête s'empresse de plonger pour se libérer de ce supplice qui la torture cruellement, mais, au contact de l'eau, le carbure se transforme en carbure d'hydrogène, se dilate, et ainsi, gonfle le pauvre supplicié.

« Amarre-lui les ailes, et fous-le à la baille ! »

Le pauvre oiseau, les ailes ligotées, incapable de s'envoler ou de plonger, s'en va au gré des flots vers une mort lente mais certaine. Il meurt de faim, à moins que ses congénères ne le déchirent par pitié, ou les grands stercoraires rapaces par instinct sauvage.

« Envoie-le en fusée ! »

Trempe dans le pétrole, enflammé et lâché ensuite, le pauvre oiseau plonge d'instinct, et ressort ensuite éteint, mais avec les ailes roussies, et incapable de voler.

« Mets-le en queue de chemise ! »

Plumé à vif en ne lui laissant que les plumes de la queue, l'oiseau est rejeté à la mer pour y mourir fatalement.

« La planche ! La planche ! »

Les mouettes et les margats planent très haut. On fait flotter dans la mer une planche hérissée de clous, avec un hareng dessus. Les oiseaux, dans leur vol, repèrent le hareng, foncent dessus et, au lieu de s'enfoncer dans la mer, ils se clouent sur la planche.

« Le cerf-volant ! Le cerf-volant ! »

On attache solidement une ficelle à la patte de l'oiseau et on le relâche. L'animal part à toute volée, mais quand il commence à planer majestueusement, on tire sur l'insidieuse ficelle, et il s'abat de nouveau dans la mer. On le hale de nouveau à bord, et l'on recommence. Nouveau supplice de Tantale !

Mais voici qu'une voix tombe de la passerelle avec des grondements de tonnerre et une puissance de cataracte ! :

« Voilà des mœurs de Rouges d'Espagne, du Mexique et de Russie, faites pour martyriser les bourgeois, les curés et les Bonnes-Sœurs ! Ici, nous ne sommes pas en pays des Soviets, et on a pitié des bêtes ! Allons ! Hors-cul ! »

Et ce commandement impératif du Capitaine pour la mise du chalut à l'eau mit fin au conciliabule de ces jeunes tortionnaires.

En réalité, toutes ces pratiques barbares n'existent plus qu'à l'état sporadique et sur de très rares navires de Terre-Neuve, et quand elles se pratiquent, c'est toujours à l'insu des capitaines.

Cependant, je dois à la vérité d'admettre qu'il reste encore de ces pratiques barbares un vestige agonisant, c'est le supplice infligé aux « sataniques » en les suspendant par les ailes aux rampes électriques des navires. D'après une tradition superstitieuse et ridicule des Terre-neuvas, le Bon Dieu, pour punir les capitaines des mauvais traitements qu'ils ont infligés à leurs matelots, incarnerait leur âme dans le corps des « sataniques » afin que les matelots puissent prendre leur revanche et les châtier par une juste punition. Mais en réalité, même cette pratique barbare et ridicule se raréfie et est à la veille de disparaître.

\*\*

Je comprends que les amis des bêtes, et tout être raisonnable doit les aimer, car ce sont des créatures de Dieu, je comprends qu'ils s'insurgent contre les souffrances inutiles qu'on inflige aux animaux, mais il ne faut tout de même pas en arriver à revendiquer pour eux des ménagements qui font penser à une hyper-sensibilité hystérique ou pour le moins malade !

A la suite de la projection de mon film sur les Terre-neuvas, il m'est arrivé fréquemment de recevoir des lettres de protestation contre les procédés employés par les marins de la Grande Pêche pour pêcher les oiseaux de mer et la morue. C'est tout juste si l'on ne va pas jusqu'à exiger l'anesthésie des oiseaux et de la morue avant de les étriper !

Voici un spécimen de ces lettres :

Mon Père,

Ayant eu le très grand plaisir d'assister à votre conférence sur les Terre-neuvas, c'est de très grand cœur que je m'unis à vous pour souhaiter le retour à l'Évangile, tel qu'il fut enseigné par le Christ.

D'accord aussi avec vous pour l'union dans le travail et la juste répartition des bénéfices qui en découlent. Il est inadmissible qu'un homme doive vivre 40 ans, et même plus, la vie si pénible dont vous nous avez retracé les épisodes.

Comment peut-on tolérer un travail aussi dur pour des en-

fants de 14 ans, et ne serait-il pas possible d'envisager la pratique de masques protecteurs, payés par l'armateur, pour protéger le visage des petits mousses si durement mis à l'épreuve dans le travail de dépeçage de la morue ?

D'un autre côté, si, comme vous le dites, et je pense comme vous, l'employeur doit protection à son inférieur, cette théorie ne pourrait-elle pas s'étendre plus largement à nos frères inférieurs les animaux ? Vous rendez-vous bien compte de la cruauté retracée par votre film à leur égard ? Quelle rage de tuer force donc vos marins à capturer ces malheureux oiseaux par centaines, à une vitesse telle que, pour ne pas perdre une minute, eux qui ont des mois devant eux, enfoncent, le cas échéant, un morceau de bois dans cette chair vivante encore pour en retirer un hameçon qui le serait même plus facilement 5 minutes après avoir tué l'oiseau ou le poisson.

Avez-vous pensé à la somme de souffrance de ces centaines de poissons piétinés et enfourchés vivants ? Parce que le poisson ne crie pas, on le croit insensible ! Voyez pourtant comme il se débat !! Preuve indiscutable d'une grande souffrance.

Père Yvon ! Vous qui prêchez tant de belles choses, enseignez donc à vos Terre-neuvas d'être moins cruels dans cette vie de pêcheurs qui, vous le dites vous-même, n'enrichit que l'armateur à leurs dépens. Dites-leur d'être humains, car si Dieu a dit à l'homme « Tu régneras sur les animaux », ce n'était certainement pas pour les martyriser, mais au contraire pour les protéger, le cas échéant. Si pour nous alimenter nous prenons leur vie, faisons-le au moins le plus humainement possible.

Soyez un bon disciple de Saint François !

Avez-vous lu un article paru dans un numéro de « La Défense des animaux » sur « la barbarie des Terre-neuvas » ? En voici quelques extraits :

« Il a souvent été question des passe-temps cruels de certains pêcheurs de morues, des jeunes principalement... »

» Il y a de quoi être honteux et cela d'autant plus que de pareilles distractions sont complètement inconnues sur les bateaux de pêche étrangers car, dans les autres pays, on apprend à la jeunesse à éviter toute souffrance aux bêtes, même à celles qu'il faut tuer.

» Et dire que chez nous on va jusqu'à plaindre les Terre-neuvas et que des prêtres vont les bénir avant leur départ, alors qu'ils feraient mieux de leur donner quelques leçons de morale et surtout de pitié pour les animaux...

» Il y aurait lieu d'attirer l'attention des prêtres des villages et des petites villes de pêcheurs sur la nécessité de recommander aux enfants de ne jamais torturer les bêtes.

» A ce propos, il nous a été promis que le catéchisme qui paraîtra prochainement renfermera quelques mots en faveur des animaux. Nous l'espérons et nous sommes anxieux de le voir. Cela ramènera sans doute à l'Eglise beaucoup de zoophiles qui s'en tiennent éloignés, car ils n'admettent pas qu'elle se soit désintéressée des souffrances des animaux. »

N'y a-t-il pas du vrai dans cet article ?

Vous demandez des marraines pour vos mousses, Père Yvon, j'en serai, le jour où vous m'aurez écrit que vos mousses et vos terreneuvus auront adopté une autre méthode pour pêcher la morue !

Signé : Madame X.

Voici ma réponse à cette dame :

Madame,

Votre lettre me rappelle

L'histoire de cet apache qui, conquis à l'amour des animaux par l'apostolat de vos plaques vert tendre : « Soyez bons pour les animaux », était devenu incapable de tuer une mouche, mais par contre, il assommait à coups de couteau et de revolver les hommes qui sont méchants pour les animaux !

L'histoire de ces bouddhistes qui se laissent dévorer tout vivants par les petites bêtes qui habitent le parc luxuriant de leur chevelure, à l'exemple de ce bon Boudha qui, par pitié pour une tigresse affamée, se laissa dévorer par elle, mais qui, par contre, maudissent ces « chiens de chrétiens » qui, trouvant mauvais que ces parcs n'aient pas de clôture, écrasent le gibier qui en sort et saute sur les terrains voisins !

L'histoire d'un Gandhi qui déclare qu'il laisserait mourir un homme plutôt que de tuer une vache, lors même que la mort de « Notre Mère la Vache » serait le seul moyen de sauver cet homme !

L'histoire de ces Hindous qui s'apitoient sur les chats pelés, les chiens gâteux et les perroquets moisis et leur élèvent de magnifiques hôpitaux, et qui, par contre, se considèrent comme déshonorés et souillés par le contact de l'haleine d'un intouchable et qui laissent « crever » de faim 42 millions d'Indiens qui ne peuvent faire un repas complet par jour !

L'histoire des cimetières de chiens, de ces pauvres chiens qui ont été nourris de gâteaux et d'ailes de poulet, et qui, après

avoir dormi sur des coussins brodés, dorment sous des mausolées de marbre blanc, avec des inscriptions attendrissantes :

A mon Kiki adoré  
Depuis que tes yeux se sont fermés,  
Les miens n'ont cessé de pleurer !

A ma divine Follette  
Ah ! si je ne te trouve au paradis,  
Je viendrai, moi-même, près de toi ici !

Ah ! c'est si beau, c'est si émouvant que les caniches, qui circulent autour de ces tombes, en pleurent... à leur manière !!! Mais le regrettable, l'infiniment regrettable, c'est qu'à côté de ces mausolées il y ait encore une foule d'enfants qui ont faim et qui vivent dans des taudis, et que tous les ans, aux Indes, il meurt 2.300.000 enfants dans le premier mois de leur existence, faute de soins, et que, sur ceux qui dépassent le mois, 2 sur 5 n'arrivent pas à l'âge de 10 ans, faute de soins et de nourriture !

L'histoire de ces dames et de ces messieurs, superlatifs du ridicule et de l'égoïsme, qui, pour « soulager » leurs « kiki », leur font faire, tous les matins, une promenade hygiénique, laxative ou purgative, et qui ne trouvent jamais le temps de faire une visite pour soulager une misère... humaine !

Vous, Madame, vous vous apitoyez sur le sort des oiseaux polaires et des morues, et vous assommez injustement les terreneuvus et surtout les petits mousses !

Vous demandez, Madame, qu'à Terre-Neuve on observe, à l'égard des oiseaux et des morues, la loi Grammont, la loi sur la protection des animaux, et moi je lutte depuis des années pour qu'on l'observe à l'égard des terreneuvus et surtout des petits mousses ! Personne, en effet, ne ferait travailler là-bas des animaux dans les conditions où on fait travailler les hommes et surtout les mousses, car ils en creveraient certainement et il faudrait les remplacer... à prix d'argent ! tandis que les hommes et les mousses ça se remplace... gratuitement !

Votre journal « La Défense des animaux » prétend que l'Eglise n'a rien fait pour la protection des animaux ! C'est une erreur injuste et grossière !

L'Eglise a prêché et prêche l'Evangile. Or l'Evangile est la grande source de tout amour bien ordonné. « Tu aimeras le Seigneur, de toute ton âme, de tout cœur et de toutes tes forces ! » Voilà le premier commandement, a dit le Christ. Et il

a ajouté : « Le second commandement est semblable au premier : « Tu aimeras le prochain comme toi-même ! »

Voilà, Madame, la hiérarchie morale des affections humaines : Dieu, nous-mêmes, le prochain.

Mais dans la catégorie du prochain, il y a encore une hiérarchie logique et nécessaire : nos parents, notre famille, nos bienfaiteurs, nos amis, nos ennemis, et, en dernier lieu, nos « frères inférieurs » les animaux.

L'Evangile, Madame, fait fleurir l'amour dans tous les domaines, car l'amour de Dieu, bien compris, entraîne nécessairement un amour de soi-même bien harmonisé avec l'amour de toutes les autres créatures, y compris « nos frères inférieurs » les animaux.

Vous admirez l'attitude de Saint François envers ses « frères » les animaux ! Et, en effet, il n'y a pas un homme qui ait mieux harmonisé l'amour de Dieu avec l'amour de soi-même, du prochain et de toutes les créatures. Comme il parlait avec tendresse à notre frère le loup et à notre frère l'agneau, à notre sœur la colombe et à notre sœur l'hirondelle ! Comme il les aimait et les traitait avec douceur !

Or ce Saint François, une des plus belles figures de l'humanité, n'est-il pas un produit de l'Evangile et de l'Eglise catholique ?

L'Eglise par son Evangile, Madame, a été, est et sera toujours le pionnier de la civilisation, et l'histoire est là pour prouver que le graphique de cette civilisation suit toujours le graphique de l'influence de l'Evangile et de l'Eglise.

Jacques Maritain a écrit :

« Dans la mesure où elle s'est décentrée de Dieu, la culture européenne s'est déhumanisée ; voilà ce qui fait la tragédie de notre temps ».

Qu'est-ce à dire ? Madame, sinon que l'homme est devenu inhumain à l'égard de ses semblables et de ses « frères inférieurs » parce qu'en délaissant Dieu, la source de tout amour bien harmonisé, il s'est aimé lui-même d'un amour exagéré, il est devenu égoïste, il a sacrifié farouchement son prochain à la satisfaction de ses passions.

Dieu est le pivot qui conditionne la stabilité de l'harmonie et de l'équilibre de toutes les affections humaines, sapez ce pivot, et le cœur de l'homme entre dans une sorte de déséquilibre, d'épilepsie infernale.

Il est donc injuste de dire que l'Eglise n'a rien fait pour la

protection de « nos frères inférieurs » ; et si on cherchait l'origine première de la loi Grammont, il faudrait, sans aucun doute, remonter à l'Evangile.

Il faut cependant, Madame, maintenir ce respect qui est dû aux animaux dans la mesure voulue par l'auteur de toute vie et ne pas le livrer aux caprices et aux exagérations d'une certaine gélatino-mystique, fruit d'une sentimentalité excessive, malade ou hystérique !

Le Seigneur a établi pour les animaux comme pour les hommes la loi de la mort, avec cette différence, toutefois, que l'homme peut la leur donner, tandis qu'il ne peut la donner à ses semblables, à ses vrais frères. Il peut les tuer pour les manger, comme dit le Deutéronome, et comme le proclament la nature et le bon sens puisque nous sommes organiquement des carnivores.

En d'autres termes, l'homme peut tuer l'animal pour son utilité, et par conséquent, il peut le faire souffrir, car la mort, même la mort naturelle, ne va pas sans souffrance.

Certes, il faut être bon pour les animaux. Les tuer et les faire souffrir sans raison ou au-delà de ce qui est requis et légitimé pour notre service, c'est stupide et c'est méchant, c'est de la souffrance infligée sans raison, donc c'est de la cruauté.

Que cette cruauté ait existé autrefois chez les Terreneuvais à l'égard de certains oiseaux et de certains poissons, et existe encore parfois à l'état sporadique, c'est incontestable, et je suis le premier à la condamner.

L'appel que vous me lancez en faveur des morues, Madame, et l'invitation que vous me faites de supplier les terreneuvais de trouver une méthode de pêche plus « humaine » m'ont aussi jeté le trouble dans l'âme ! J'ai devant moi un attrape-mouches, et en relisant votre lettre si touchante, je me suis demandé si je n'avais pas un devoir de conscience de me lever immédiatement pour exécuter chaque pauvre mouche qui me signale par son bourdonnement qu'elle vient de se condamner sur la glue à l'horrible mort par la faim ! Mais malgré votre plaidoyer si persuasif en faveur de la pitié pour les bêtes, j'ai trouvé ça trop idiot, et je me suis dit qu'il fallait être bon pour les bêtes, mais qu'il ne fallait tout de même pas être bête !

La morue, Madame, est destinée à la fourchette, c'est son sort providentiel, mais auparavant, il faut bien la pêcher, et les terreneuvais la pêchent comme ils peuvent, à l'hameçon ou au chalut, et sans la faire souffrir inutilement.



Pour moi, j'ai plutôt pitié des marins et surtout des petits mousses ; et le jour où j'aurai obtenu en leur faveur la pitié que la loi Grammont réclame pour les animaux, je serai heureux ! Mais ce n'est pas chose facile, Madame, car beaucoup, comme vous, et surtout des femmes, s'apitoient davantage sur les souffrances des morues que sur celles des petits mousses ! Comme elles, vous refusez d'être marraine de mousse, eh ! bien, comme elles, soyez « MARRAINE DE MORUES » !

Cependant, Madame, lorsque, dans une atmosphère bien douce, ventre à table et dos au feu, vous contemplez dans votre assiette une de vos délicieuses et succulentes filleules, et que vous vous apitoiez sur toutes les misères qu'elle a endurées pour venir chatouiller agréablement votre palais, pensez un peu aussi aux misères que ses maudits petits bourreaux ont endurées pour vous la pêcher dans une atmosphère glaciale où l'on ne respire parfois qu'en se raidissant comme un bâton, en claquant des dents et en sifflant, et pour vous la laver dans une baille d'eau glaciale avec des mains gercées, crevassées et endolories !

Soyez très bonne, Madame, pour vos « filleules morues », mais pour mes petits mousses un peu de pitié aussi, s'il vous plaît !... S'il vous en reste !!!

#### « LA PETITE FLEUR »

Pauvre petit ! Les marins disaient qu'on avait dû le prendre dans la couveuse pour l'envoyer sur les Bancs ! A moins d'avoir dans la poitrine un cœur de plomb, on ne pouvait le regarder sans penser à sa mère !

Son aspect de misère a tellement frappé mes yeux, qu'ils pourraient servir de plaques photographiques pour en donner une image scrupuleusement fidèle. Son visage et son corps s'imposent toujours à moi, tyranniquement, pour affirmer que c'est un crime d'envoyer sur les Bancs des enfants aussi visiblement enfants que celui-là. On tue à coups de couteau, on tue à coups de fusil, on tue aussi en mettant en danger de mort certaine !

Il y a une visite de départ qui devrait filtrer tous les inaptes. Mais hélas ! il y a des consciences médicales mitoyennes qui oscillent toujours au gré du balancier de leur intérêt, des consciences girouettes qui tournent toujours au vent de leur profit !

Ses poignets surtout m'hypnotisaient, des poignets bleus, plats et si minces ! des os dérisoires enfermés dans une peau transparente ; un visage de garçonnet, diaphane, exténué.

De dos, un dos grêle que les quintes de toux, une toux de coqueluche, cassaient violemment, de dos, il était encore d'une faiblesse plus hideuse et plus terrifiante ! Son cou maigre, la minceur longue de son corps, ses côtes et sa colonne vertébrale se dessinant brutalement auraient désarmé le plus affamé des anthropophages ! Ce n'était qu'un sac de peau contenant des os articulés ! On se demande comment une âme peut avoir l'héroïsme de s'obstiner à habiter dans un taudis aussi délabré !

Son livret de l'Inscription maritime déclarait qu'il avait 15 ans, mais son visage affirmait qu'il n'en avait que 12.

Et l'âme, quel âge avait-elle ?

Son âme, la pièce maîtresse de l'homme, la pièce qui peut être ignoble dans un corps de santé, son âme était une âme à ressort et à cran, une âme riche, saine et vigoureuse : il avait une âme d'homme ! une âme mâle !

Son rang social ne le destinait pas à la baille des mousses, mais dans la vie il y a des misères... La mère était restée seule avec 5 enfants ! Bravement, le petit avait pris la succession morale du père qui n'avait laissé derrière lui que la misère et la ruine.

Le petit s'était donc engagé comme mousse. On prend ce qu'on trouve ! Un chien affamé mange dans les poubelles ! A la visite, le Docteur fit bien quelques objections pour dégager pharisaïquement sa conscience, mais il n'insista pas, c'était le Docteur de la famille, alors... pour garder la clientèle... D'ailleurs le petit le tranquillisa en lui affirmant que le meilleur remède pour sa faiblesse non pas de constitution, mais d'alimentation, était l'huile de foie de morue, et c'est pourquoi il s'embarquait pour aller en boire à la source !

Quelle que soit la terre dans laquelle elle est jetée, la semence garde toujours sa nature, et le germe qui en sort répond aussi à cette nature. Ce petit corps, frêle comme une tige naissante, et cette âme, fraîche comme un lis qui s'épanouit, surent garder toute leur délicatesse dans ce milieu un peu fruste et rugueux. C'était une fleur qui continuait à pousser sur un sol rocailleux. Les marins l'avaient d'ailleurs baptisé : « La petite fleur ».

La violence est la carapace de protection des terrenevas. Les terriens s'indignent parfois de leurs manières un peu rudes. Peut-on leur demander des manières de nonnes ? Ils sont un peu violents, c'est vrai. Vieille habitude des Bancs ou, pour « étaler les coups de chien », il faut, sous peine de mort, se battre contre les voiles, les avirons, la barre, tout ce à quoi on ne peut toucher qu'avec des efforts farouches et violents. Alors ! cette rudesse, leur sauvegarde dans le métier, faut-il qu'ils s'en cachent comme d'un chancre ? Le ciré et le suroît, les harnais du corps, on se « décapelle » au contact de la terre, mais peut-on se dépouiller instantanément des harnais de l'âme, les habitudes du métier ? Natures énergiques, gâs d'assauts et d'attaques, à terre, n'ayant plus de placement pour leurs provisions d'énergies violentes, ça les étouffe, ça les congestionne et, un jour, la sou-pape joue violemment ! Peut-on demander à un chien dressé pour le lièvre, le lapin ou la perdrix de déposer son instinct le

jour de la fermeture de la chasse ? Attaché, il sautera à la chaîne !

Sous un extérieur rude et parfois brutal, le terrenevas garde toute la délicatesse de son cœur. Caractère extrême, il est subjugué par tout ce qui est grand, aussi bien par la violence de la tempête que par la force morale d'une grande âme, fût-elle logée dans un corps malingre et chétif.

Par la magnanimité de son âme, son énergie au travail, son égalité d'humeur, sa serviabilité, la noblesse de sa tenue et de son langage, « la petite fleur » força l'admiration et le respect et conquit l'affection de tous.

Une petite fleur égaie, réjouit, embaume, parfume, surtout dans ces régions arctiques où ne poussent d'autres arbres que les mâts des navires, dans ce milieu de marins qui, depuis leur premier embarquement pour la Grande Pêche, n'ont jamais connu ni fleurs ni feuilles dans les arbres. Ils partent avant la floraison du printemps, et l'automne a déjà accompli son œuvre de mort avant leur retour !

Une petite fleur console aussi et encourage ; elle est un symbole de vie, elle rappelle à ces exilés de la famille leurs petites fleurs à eux qui poussent dans la serre familiale, et qui ont besoin, pour grandir et s'épanouir, de leur salaire qui sera leur terreau vital.

« La petite fleur » était donc la joie et le tonique du bord.

Or, un soir, le cuistot fit irruption dans le « poste » au moment où tous, assis autour de la table, attendaient leur souper. Il alla droit au capitaine et lui dit d'un air consterné :

« Venez vite, Capitaine, « la petite fleur » tombe, elle se flétrit, elle va mourir ! »

Tous le regardaient, saisis et effarés, car il avait dit cela comme les mamans le disent !

Le capitaine, instinctivement, laissa tomber son masque d'autorité. Accompagné du « second », il se précipita sur le pont ; pour arriver au roof-cuisine, ils foncèrent de toutes leurs forces, tête baissée, dans les terribles jets de pluie glacée qui leur fouaillaient les yeux.

Dès qu'il le vit, le visage anxieux du petit malade, son corps maigrelet, ses bras minces, ses mains longues, ses joues rouges, son nez mince qui se pinçait aux ailes, la rosée de sueur froide qui perlait sur son front ciréux fixèrent dans l'esprit du capitaine l'horrible certitude du triste avenir prochain.

Devant l'horrible évidence, devant ce gosse mourant, lui, le capitaine, le chef, le seul maître à bord après Dieu, sentit naître en lui un instinct de mère. Il essayait encore de s'illusionner : « Les gosses, se disait-il, c'est comme les bouchons, ça s'enfoncent et ça remonte, on ne sait pourquoi ! »

« Où as-tu mal, mon petit, lui dit-il.

L'enfant entr'ouvrit un œil et le referma sans répondre. Puis soudain, dans une crise de délire, il s'assit sur sa couchette et déclara énergiquement :

« Je veux m'en aller chez nous ! »

« Allons, voyons, mon petit, lui dit le capitaine, sois raisonnable ! »

« Si, si, je veux m'en aller chez nous ! Je veux aller voir maman ! »

Aux appels de cet enfant demandant à voir sa maman, le vieux loup de mer se sentit remué, révolutionné jusqu'au tréfonds de ses entrailles, le capitaine, le chef, se sentit métamorphosé en mère ! Il embrassa l'enfant à pleins bras et l'allongea doucement en disant :

« Mais, c'est ta maman qui est là, mon petit, tu ne me reconnais donc pas ? Demain, nous partirons, aujourd'hui c'est trop tard ! Nous partirons ensemble chez nous ! Nous partirons ensemble avec le P. Yvon sur son petit bateau ! Aujourd'hui, c'est trop tard ! Dors jusqu'à demain ! Demain nous partirons ! »

Hélas ! les Bancs sont immenses, le « Saint-Yves » bien petit, et la plupart des voiliers dépourvus d'appareils sont dans l'impossibilité de l'appeler d'urgence !

En entendant ces paroles si maternelles du capitaine, le petit eut l'illusion de la famille et pleura de bonheur.

Le serrant contre son cœur, le capitaine qui pleurait plus que lui, balbutia tendrement :

« Ne pleure pas, petite fleur, tu me fais du chagrin ! Je t'en prie, ne pleure pas ! »

Le lendemain, à l'aube, le petit passa doucement, sans secousse, sans souffrance. Il passa, en disant qu'il allait voir son petit frère et sa petite sœur au paradis du Bon Dieu.

Quand le cuisinier vint annoncer la mort dans le « poste », il dit, encore tout chaviré de ce qu'il avait vu et entendu :

« C'est une pitié ! A cet âge-là ! Pauvre « petite fleur » !

« Que veux-tu, mon vieux ! répliqua le bosco qui avait quelques lettres, c'est le sort de toutes les fleurs ! J'ai appris à l'école :

Mais elle était du monde où les plus belles choses  
ont le pire destin ;

Et, rose, elle a vécu ce que vivent les roses,  
l'espace d'un matin !

Le capitaine l'habilla lui-même avec les plus beaux effets de son coffre et lui passa son petit chapelet autour des doigts. Sur sa poitrine il plaça la petite statue de sa « Bonne Vierge », compagne de misère du terreneuvais. On le lia sur une planche lestée d'une énorme gueuse.

Prêtre du bord en l'absence de l'aumônier, le capitaine récita les prières. On engagea la planche sur la lisse et, selon la liturgie maritime, tous se pressèrent pour lui donner la dernière poussée qui fit basculer le corps dans les flots. Il y tomba tout droit, sans bruit, comme une petite fleur !

Chantant la mort d'un petit mousse, le barde breton Théodore Botrel a dit :

Plus que tous nos héros célèbres,  
Il fut pleuré dans les ténèbres,  
Par les marins disant tout bas,  
En guise d'oraisons funèbres :  
Pauvre p'tit gâs !  
Pauvre p'tit gâs !

Ces quelques vers, mieux que toute parole, dépeignent la douleur et l'état d'âme de tout l'équipage après la disparition de la « petite fleur ». Que de fois, en pensant à lui, les marins n'ont-ils pas répété :

Pauvre p'tite fleur !  
Pauvre p'tite fleur !

La « petite fleur » roule dans les eaux glaciales de Terre-Neuve, mais sa belle âme est heureuse dans le chaud et doux paradis du Bon Dieu !

Requiescat in pace !

## LE TIGRE

Il s'appelait Yvon, mais on l'avait surnommé « le tigre ».

Il n'était pas né tigre. Il l'était devenu. Ce sont les méchancetés et les injustices des hommes qui lui avaient limé les ongles et les dents... et surtout l'âme ! Elles en avaient fait un tigre ; elles avaient même si bien travaillé qu'elles en avaient fait un chef-d'œuvre de tigre ! Ce petit homme en était arrivé à un tel degré d'irascibilité qu'il déchirait quiconque manifestait une apparence d'agression.

Il était né dans une famille de 8 enfants, mais il n'était pas de la famille. D'ordinaire le dernier-né est l'enfant de prédilection, l'enfant gâté de la famille ; celui-ci était le hors-famille, le hors-caste, l'intouchable !

Sa mère fatiguée, épuisée, avait confié son éducation à la grand'mère, une vieille bretonne qui ne savait ni lire ni écrire. Son vocabulaire français se composait de deux phrases qu'une voisine lui avait apprises pour se faire comprendre des chefs de gare quand elle se rendait en chemin de fer de Plouézec à Guingamp : « Un billet pour Guingamp, s'il vous plaît, Monsieur ! » « Un billet pour Plouézec, s'il vous plaît, Monsieur ! »

A la mort de la grand'mère, Yvon dut réintégrer le foyer paternel, mais, élevé hors de la famille, il ne put jamais y conquérir ni droit de cité ni droit d'affection ; il y demeura toujours un étranger. Ses frères et sœurs l'appelaient, par dérision, « le fils à Mamm goz » « le fils à grand'mère ». Cela se comprend ! Eux ne savaient que le français, et lui ne savait que le breton ! Ils étaient donc d'une race supérieure, et lui d'une race inférieure !

Sans convention ni tacite, ni explicite, mais par une conséquence naturelle de l'égoïsme orgueilleux et méprisant, « le fils à Mamm goz » était le bouc émissaire de ce petit monde « français », de ce petit monde « civilisé ». Tous les torts lui étaient imputés et tous les mérites lui étaient volés.

Nature bretonne, nature violente et fêrue de justice mais timide, Yvon « encaissa » longtemps sans oser réagir contre cet assaut d'injustices, mais son cœur sensible et mélancolique s'imprégnait violemment de tristesse et d'amertume.

Les obus percutants sont plus dangereux que les fusants, surtout si l'explosion est à retardement. Il en est de même des sentiments, principalement dans une nature bretonne qui est toujours d'une sensibilité extrême sous une enveloppe granitique. Un sentiment de rancœur s'y enfonce jusqu'au tréfonds de l'âme ; il peut y demeurer longtemps inoffensif ; des injustices répétées le comprimeront et, un jour, il explosera avec une violence catastrophique, car la violence de l'expansion sera en raison directe de la violence de la compression. C'est une loi naturelle.

Exécré, poussé à bout, un jour, à l'âge de 12 ans, Yvon disparut de la maison paternelle, sans rien dire. Il s'était enfui chez un fermier pour s'engager comme vacher, déclarant avec une énergie farouche qu'il préférerait « être chien au milieu des vaches que vache au milieu des chiens » !

Pour dégager sa responsabilité à l'égard de ce mineur en désertion, le fermier en référa à son père.

Le père lui répondit avec une dureté révoltante : « Garde-le ! Bon débarras ! »

« Quelles sont tes conditions ? » demanda le fermier.

« Garde ce « feignant » pour sa nourriture, répondit le père, et surtout ne viens pas me demander d'indemnité de pension ! »

Avec cette chaude recommandation, le déserteur avait son avenir assuré ! On lui donnait à partager avec son chien les déchets de la table. Pour couchette le chien avait sa niche, lui l'étable. La nature, bonne et prévoyante pour les bêtes, habillait et chaussait son chien, mais lui devait toujours s'habiller des mêmes habits à courant d'air et se chauffer des mêmes sabots à claire-voie. Le contrat d'engagement n'avait rien stipulé pour son vestiaire !

L'enfant déserteur, comme l'enfant prodigue de l'Evangile, envia souvent le sort de ses protégées, mais, contrairement au prodigue, le malheur ne fit jamais germer dans le cœur du déserteur le désir de réintégrer la maison paternelle. L'enfant prodigue avait quitté un père ! L'enfant déserteur avait quitté un bourreau !

Un capitaine morutier, en quête d'équipage, passa. Il flaira

cet enfant de misère et appâta sa nature aventureuse par la perspective d'un beau voyage, d'une bonne nourriture et de quelques billets de cent.

L'enfant mordit à l'hameçon. Quand on n'a rien à perdre, on peut tout risquer avec la certitude de ne perdre rien et avec quelque chance de gagner quelque chose !

Le capitaine en référa à son père. « Emmène-le, répondit celui-ci, et tâche de le dresser ! »

Sans le savoir, l'enfant de malheur tombait de Charybde en Scylla !

Yvon arriva à bord en tenue de mer. Il n'en avait pas d'autre. Les maigres avances concédées par le capitaine lui avaient à peine suffi pour « gréer » son sac. Maigre, hâve, la figure osseuse, la bouche large, il avait l'air minable. Ses cirés, non dégomés, avaient encore leur ampleur et leur raideur de magasin. Son corps d'enfant donnait l'impression de flotter dans une armure de Goliath. Sa petite tête émaciée se perdait dans son surroit fait sur une mesure de tête d'adulte.

Un jour d'embarquement, un équipage morutier ne peut être offert en modèle ni de sobriété ni de douceur. Ces tempéraments entraînés aux exploits violents, ces hommes aux instincts d'héroïsme, aux appétits de combat, en chômage de coups durs depuis 4 mois, ont été déconcertés, éternés, déséquilibrés par la vulgarité et la banalité de la vie terrienne. Le « rouge », le chloroforme des terreneuvas en partance, l'écorchement du cœur par l'arrachement des adieux ont accentué l'électrisation des nerfs, ils l'ont poussé à la haute tension. Et pourtant cet équipage en goulette est tombé en arrêt de pitié et de respect devant cette petite misère qui montait à bord sans savoir qu'elle commençait, comme eux, la montée d'un long et pénible calvaire.

Seul, le capitaine qui l'avait séduit par des paroles et des apparences paternelles le reçut avec un masque de glace, le masque du capitaine barre en main.

Ce capitaine n'était pas un manieur d'hommes, c'était un maquignon. La lutte pour la vie lui avait rivé au fond de l'âme une dureté rocailleuse ; elle avait moulé dans sa figure, comme dans une terre glaise, quelque chose du bouledogue. Il avait des yeux exorbités, une bouche élargie montrant ses dents, une grosse tête sans cou ramassée dans de larges épaules. Il aboyait plutôt qu'il ne parlait et donnait toujours l'impression de vouloir mordre. Il était violent, coléreux, buté, une tête de buis faite pour enfoncer l'obstacle. Il eut fait un fameux garde-

chiourme, d'ailleurs, il se considérait comme tel. Il appelait son bateau : La galère. Son bord n'avait d'autre loi que sa volonté, et les pires abus devenaient justes et légitimes dès qu'ils étaient l'expression de sa volonté.

Le terreneuvas est un homme féru de discipline. Dans ces régions arctiques où une mer d'huile se transforme, en quelques minutes, en furie infernale, le salut commun est étroitement lié au commandement du chef. Cette atmosphère de discipline finit par imprégner le marin du sens de l'autorité ; mais il est également profondément imprégné d'un sentiment violent de la justice. Ses emportements sont rarement subits et capricieux ; ils sont d'autant plus dangereux ; ce sont des explosions préparées par un long travail de mine.

Les injustices répétées, les insolences, le surmenage prolongé finissent par provoquer le mécontentement ; le mécontentement engendre l'aigreur, et l'aigreur est l'acide des âmes. Ressassé sans cesse dans les longs silences de mer, ces silences si favorables aux envolées de l'âme vers la maisonnée bretonne dont on est sans nouvelles depuis de longs mois, le souvenir des injustices joue un rôle d'un marteau-pilon qui comprime la passion de la révolte. Un jour, sous l'action d'une étincelle elle éclate avec une violence telle qu'elle sape et bouscule l'autorité.

Le terreneuvas, comme tout homme, veut être commandé en homme.

Ce capitaine, hélas ! en était encore à la définition qu'un vieux dictionnaire donnait jadis du marin :

« Un animal destiné à la manœuvre des navires et se nourrissant principalement de tabac et d'alcool ».

Mal lui en prit ! Un jour, tout son équipage en bloc se dressa contre lui, avec une violence farouche, une violence de marée, une violence de tempête, une violence de cyclone ! Cette violence fut telle que le capitaine n'osa l'affronter avec sa tête de buis ! Il dut mettre sa fureur « en cape » et se bloquer honteusement dans sa cabine.

Le lendemain, à l'instigation du « second », tous les hommes étaient à leur poste de travail.

Le capitaine avait « molli » ! Mais c'est le propre des lâches de se venger sur les faibles lorsqu'ils tremblent devant les forts.

Depuis le début de la campagne, le mousse attendait encore une parole amicale de la bouche du capitaine. « Dressez-le ! » lui avait dit le père. La recommandation était inutile ; il passait pour le bourreau des mousses, des faibles, des sans-défense :

il l'était.

Après la révolte de l'équipage, la situation du mousse devint infernale, il devint la tête de turc du capitaine.

L'humiliation d'avoir été forcé, lui le chef, le seul maître à bord après Dieu, à capituler, à « amener ses couleurs » devant son équipage, le fixa dans une espèce de rage permanente, et c'est sur le petit qu'il éructait sa rancœur et crachait sa bave.

Le mousse était son « décolleur ». Enlisé jusqu'aux aisselles dans la morue raidie et congelée par le froid, la figure fouettée par des tourbillons de neige, les mains et les doigts crevassés, gonflés et tuméfiés par d'horribles engelures, le tour des poignets dévorés par les « petits choux des Bancs », espèces de verrues provoquées par le frottement des cirés, il devait fournir au capitaine, son trancheur, 500 morues à l'heure. Passer 16 à 17 heures, plongé dans ce « frigo » — même à l'heure des repas — et soulever pendant ces longues heures des morues pesant une moyenne de 15 kilogs pour en décoller la tête ! L'imagination la plus furibonde ne peut se représenter ce que cela veut dire, à moins de l'avoir vu ou vécu.

Eh bien ! ce n'était pas assez pour attendrir le cœur de la brute ! Quand la pauvre petite bête de somme, exténuée, faisait attendre la morue elle recevait la cravache des Bancs, c'est-à-dire qu'elle était fouettée en pleine figure à l'aide d'une morue maniée d'une main vigoureuse et brutale. La brute flagellait le gosse avec une violence de passion qui aurait consterné un cœur de garde-chiourme.

À la fin de ces journées de martyre, l'engourdissement que lui causaient la fatigue et le chagrin clouaient son pauvre cerveau à la conviction qu'il était un enfant de malédiction, comme la paralysie cloue le paralytique à la place où on le pose.

Emmuré lui-même comme dans un cachot, le pauvre petit ne pensait plus qu'à son bourreau et à son malheur. Son âme était en aigreur, son cœur donnait à plein gaz, son sang était en ébullition, ses nerfs à leur tension maxima ; sa bouche en détresse perpétuelle remuait, mâchait de l'anxiété, et une sauvage volonté de vengeance ; il regardait le capitaine d'un regard en dessous chargé d'une rage malveillante. Mais il n'osait pas passer à l'attaque ! La carrure et la sauvagerie de son bourreau lui faisaient peur, le paralysaient.

Mais, un jour, un matelot lui dit :

« Petit, dans la vie il vaut mieux être boucher que d'être veau ! »

D'autres disent :

« L'animal n'est pas méchant, mais, quand on l'attaque, il se défend ! »

Ces paroles réveillèrent en son âme le droit à la vie par le droit de légitime défense.

La méchanceté et l'injustice des hommes venaient de mettre le point final à l'évolution tragique d'une âme d'enfant ; elles le menaient de la bonté candide au désir de la vengeance méchante.

Un jour, le capitaine dépassa les limites sauvages de sa sauvagerie quotidienne. Le mousse se sentit remué jusqu'au tréfonds de son âme et de son corps ; le visage crispé, buté, hideux, la bouche écartelée découvrant les dents et les gencives, les joues ridées et entaillées de plis profonds, les yeux hagards et déments, il bondit à l'improviste sur son bourreau et, d'une cuillère à énocter, lui asséna un formidable coup au bas de la nuque.

La masse énorme de la brute s'écrouta avec fracas, la face contre le pont. Le mousse bondit dessus en éructant des cris de rage vengeresse et se mit à lui labourer la figure de ses ongles tandis qu'il le mordait sauvagement à la nuque.

Le « second » le saisit de ses mains herculéennes et lui fit lâcher prise.

« Qu'as-tu fait là, mon petit », lui dit-il, d'une voix triste et alarmée.

Le mousse le regarda avec des yeux d'où jaillissait la flamme de la rage et de la folie :

« Qu'est-ce que j'ai fait, répondit-il d'une voix éraillée, j'ai sauté sur la vache parce que le tigre n'aime pas les vaches ! »

C'est depuis ce jour qu'on l'a surnommé : « Le tigre ».

Pères de famille ! « N'irritez pas, n'exaspérez pas vos enfants et ne les poussez pas à bout ! mais élevez-les en les corrigeant et en les avertissant dans le Seigneur ! » (Ephes. VI, 4 — Colos. III, 21).

« Vous, maîtres, rendez à vos serviteurs ce que la justice et l'équité demandent, sachant que, vous aussi, vous avez un maître dans le ciel ! »

Ces paroles sont de St Paul l'interprète du Christ qui jugera les chefs et les sujets ! Ce même St Paul a dit :

« Judicium durissimum his qui praesunt ! » « Il y aura un jugement très sévère pour ceux qui commandent ! »

Avis à tous les détenteurs des leviers de commandement !

## AH ! LE BRAVE PETIT MOUSSE !

C'était au temps, et ce temps n'est pas loin, c'était au temps où les mousses de Terre-Neuve et du Groënland étaient les souffre-douleur du bord, au temps où, comme disent les marins dans la crudité imagée de leur langage : « les fesses des mousses étaient le déversoir du trop plein de l'énerverment des bottes de l'équipage ».

Ah ! il n'était pas vieux, le pauvre petit, 13 ans à peine, un petit bouton de fleur de genêt.

Il n'était pas haut, 1 mètre 20 tout juste, un petit oiseau que les nécessités de la vie avaient prématurément jeté hors du nid maternel.

Il n'était pas gros, sa peau était si collée à ses os qu'on l'eût pris pour un squelette ambulante.

Quel était son nom ? Personne à bord ne connaissait son nom de baptême. Son nom variait selon le baromètre de l'humeur de l'équipage. Quand il était au « beau temps », on l'appelait : « Petit ». Quand il était au « variable », on le baptisait de tous les noms : « bigaille », « bigorneau », « puce », « puceron ». Quand il était à « tempête », on l'assommait d'une appellation en coups de botte : « vermine », « crassous », « punaise », « vaurien ».

Était-il donc bien méchant, ce petit homme ?

Oh ! non. Il avait une âme d'or dans son squelette de misère.

Aîné de sept enfants et né au temps abominable où les pauvres fournissaient la main-d'œuvre à l'exploitation des riches, sans d'autres moyens d'existence que des salaires de famine ou l'aumône, ce brave cœur voulut aider sa maman aux besoins de sa famille.

Petit-fils et fils de « péris en mer », malgré les supplications de sa mère, il ne put résister à l'appel de la mer qui, à l'âge de 13 ans, vint taquiner son atavisme maritime.

« Reste avec nous, petit, lui répétait sa maman, reste avec nous ! Nous vivons dans la misère, mais nous vivrons. La mer est une ogresse, elle a dévoré ton père et ton grand-père, son appétit n'est pas satisfait ! Reste avec nous, petit ! »

Il y a des oiseaux de mer, il y a des oiseaux de terre. Allez donc les raisonner ! Aux uns il faut la terre ferme, aux autres les vagues mouvantes.

Le petit embarqua sur la « Marie-Rose ».

Être seul, en plein océan, au milieu d'un équipage aviné, le soir du jour dont le matin réchauffait encore le cœur de la douce chaleur de l'affection maternelle, est une des plus dures épreuves que l'on puisse imaginer pour un cœur d'enfant de 13 ans.

Etendu dans sa « cabane », attendant un sommeil rétif et qui se cabrait devant les hurlements bacchiques d'un « poste » en goguette, le petit mousse fredonnait mélancoliquement une chanson que sa mère lui chantait avec le secret dessein de l'amarrer au foyer maternel :

Sur le grand mât d'une corvette,  
Un tout petit mousse chantait,  
Disant d'une voix inquiète  
Ces mots que la brise emportait :  
« Ah ! qui me rendra le sourire  
De ma mère m'ouvrant ses bras ! »

Filez, filez, mon beau navire,  
Car le bonheur est dans ses bras.

Quand je partis, ma bonne mère  
Me dit : « Tu vas vers d'autres cieux.  
De notre Bretagne la chaumière  
Va disparaître à tes yeux.  
Pauvre petit ! Si je savais lire,  
Je t'écrirais souvent. Hélas ! »

Filez, filez, mon beau navire,  
Car le bonheur est dans ses bras.

Ainsi chantait sur la misaine  
Le petit mousse de tribord,  
Quand, tout à coup, le capitaine  
Lui dit, en lui montrant le port :  
« Va, mon enfant, va revoir ta mère,  
Car le bonheur est dans ses bras !

Filez, filez, mon beau navire,  
Car le bonheur est dans ses bras,  
Oui, le bonheur est dans ses bras !

Le petit mousse s'endormit dans la douce illusion d'être dans les bras de sa mère, aussi la commotion du réveil devant la triste réalité fut d'autant plus brutale.

Dans leurs « cabanes », une douzaine d'hommes, dressés sur leurs coudes, la gorge en feu, lui éructaient le branle-bas d'une voix de pocharde :

« Au jus ! cure-chaudron ! Allons ! Décolle-toi, maudite bigaille ! Sinon, on te colle un moteur quelque part ! »

Cette lame d'injures, qui remplaçait le doux baiser maternel de sa maman, submergea le cœur du petit mousse. Elle lui rappela la lame sourde qui, l'an passé, l'avait brutalement assommé contre la falaise de Paimpol. Sous cette commotion, brusquement, affreusement, il prit conscience de son éloignement, de son isolement, et il eut l'impression qu'un flot de sang noir conduisait la tristesse dans tout son être.

Le petit homme ne mollit pas. Toute sa vie, il s'était battu contre la misère, et cette lutte avait rivé dans son âme une volonté de fer.

Devant ces injures, il se mura dans un silence stoïque et se rendit à la cuisine.

C'était une cabane trapue de planches épaisses. Sa charpente, en gros madriers de chêne, était solidement incrustée dans le pont. Dressée tout à l'arrière du bateau, la bicoque subissait souvent l'assaut des paquets de mer. Un fourneau, une table, un pétrin et un four remplissaient les trois quarts de l'appartement. Le fourneau faisait sa quinzième campagne. La brume, l'air salin et les paquets de mer l'avaient tellement travaillé que la rouille l'avait élimé, rongé, creusé et rougi. Aux parois était suspendue la batterie de cuisine qui, au roulis, tambourinait sur les planches dans un tintamarre infernal.

Tout y était horriblement noir et sale, même la lumière du

jour qui n'y entraît que filtrée par la graisse et le charbon qui engluaient l'étroit châssis vitré. Le cuisinier, qu'on appelait « l'empoisonneur de chrétiens » ou « le boulange » ne déparait pas ce cadre de saleté. Véritable souillon, tout englué de graisse et de suie, les pieds dans l'eau noire qui lui montait aux jambes à chaque coup de roulis, il maugréait contre le fourneau humide qui lui crachait à la figure toute son âcre fumée quand il essayait de le tisonner, contre l'eau qui, au roulis, sautait hors des énormes marmites faites pour 35 hommes.

Il y avait pire et plus dégoûtant. L'horrible mesure, juchée au plus haut du bateau et à l'extrémité arrière, multipliait le tangage ; elle s'enfonçait au plus bas des creux des lames pour s'élançer au sommet de leurs crêtes. A chaque ascension et à chaque descente, la nausée tordait l'estomac du cuistot avec une telle brutalité qu'un jet de « rouge » en jaillissait avec une violence de jet de pompe hydraulique.

Devant ce spectacle affreux, une stupéfaction et une angoisse affolantes envahirent tout l'être du petit mousse ; des nausées d'agonie révolutionnèrent son âme et son corps par des hoquets et des sanglots à convulsions violentes ; il lui sembla que tout le squelette de son corps et de son âme s'était disloqué et s'était effondré brusquement.

D'un coup d'œil, le cuistot jugea la situation. Le petit mousse, parti en dérive sous la violence des vagues de sentiments qui l'assaillaient depuis le départ, s'était adossé au pétrin. Les poings dans les yeux, il pleurait, les spasmes lui secouaient les épaules.

Devant le désarroi de cet enfant, le vieux loup de mer sentit mollir son cœur. A travers les vapeurs de son « rouge » en fermentation il sentit monter un sentiment de pitié.

« Allons, petit, lui dit-il, faut pas t'en faire comme ça ! Et puis, ça ne sert de rien ! Tu viens de lâcher le sein de ta mère, alors, faut le remplacer. Tiens, petit ! prends le biberon ! »

Et le cuistot lui tendit un verre d'alcool, d'une main si mal assurée et si alcooliquement tremblante que le liquide jaillissait par dessus bord et aspergeait sa main et le pont.

« Excusez-moi, s'il vous plaît, répondit le petit mousse, je préférerais ne pas boire ».

« Ah ! ça, répliqua le cuistot, à Terre-Neuve l'alcool est aussi nécessaire au marin que le sel à la morue ! Ça conserve, entends-tu ? »

« Pardon, chef, je préférerais ne pas boire ! »



Le cuisinot n'avait pas l'habitude d'entendre ses mousses discuter ses ordres.

« Prends, lui dit-il, ou je te l'engouffre ! »

Le cuisinot, dans un accent de colère, essaya de le faire boire de force. Mais le mousse lui saisit le bras. La brute, d'une torsion de poignet, fit effort pour se dégager, mais le mousse resserra la prise et l'immobilisa. Furieux d'être maîtrisé par un enfant, il lui allongea, dans le devant de la jambe, un coup brutal de sa botte. L'enfant serra les dents, sans rien dire.

Brusquement, le cuisinot se dégagea et sortit. Il prit un seau muni d'une corde, le lança à la mer, le hala violemment, puis, se plantant face au petit, lui dit d'une voix de tonnerre :

« Boiras-tu ? Boiras-tu pas ? »

« Je vous dis, chef, que je préfère ne pas boire ! »

A peine avait-il exprimé son refus qu'il reçut en pleine figure le seau d'eau glaciale.

« Boiras-tu ? Boiras-tu pas ? » hurla encore la brute.

« S'il vous plaît, chef, répéta le petit en pleurant, je préférerais ne pas le faire ; et je vais vous expliquer pourquoi ».

Et le pauvre petit mousse commença son récit :

« Nous étions heureux, chez nous, mais mon père s'était mis à boire. Plus d'argent pour acheter du pain, et, un jour, on vendit notre maison. De désespoir, papa s'est noyé. Avant d'embarquer, maman m'a appelé et m'a dit :

« Petit, tu sais ce que la boisson a fait de ton père ! Promets-moi de ne jamais boire de la boisson enivrante qui a fait son malheur et le nôtre ! »

« Oh ! Monsieur, poursuivit le petit mousse, ne me forcez pas à manquer à la promesse que j'ai faite à Maman ! »

Ces paroles sublimes dissipèrent le nuage d'alcool qui aveuglait la conscience de la brute en furie bacchique. Redevenu homme, le cuisinot prit la tête du petit mousse entre ses mains, la pressa sur son cœur en disant :

« Tu es un petit brave ! Tiens ta parole ! Et si, dans l'avenir, quelqu'un essayait de te faire boire, viens me trouver, et cet homme aura affaire à moi ! »

Parole donnée !

Parole de conscience !

Parole d'honneur !

Partout et toujours, l'honneur s'impose !

AH ! C'EST TOI MAMAN !

FOPD à FOXD (Chalutier Canada à Navire-hôpital St-Yves) :  
« Avons deux malades, 40° de fièvre. Demande consultation Docteur ». Signé Luneau.

FOXD à FOPD :

« Communiquez courbe températures deux malades ». Signé Docteur St-Yves.

FOPD à FOXD :

« Températures soir. Garrec : 38, 38,5, 39, 40, 40,5. Conan : 38,5, 39, 40, 40, 40,7 ». Signé Luneau.

FOXD à FOPD :

« Communiquez point, mettrons cap sur vous. Urgence ». Signé Docteur St-Yves.

FOPD à FOXD :

« Sommes latitude 44,20 et longitude 51,30. Vous attendons. » Signé Luneau.

FOXD à FOPD :

« Sommes à 120 milles de votre point. Faisons route sur vous. Faites route sur nous. Urgence. Prenez relèvement au « gonio ». Signé Docteur St-Yves.

20 heures.

Pleine lune, visibilité parfaite, bonne brise, le « St-Yves », toutes voiles dehors, grand largue, moteur à plein gaz, file ses 7 nœuds ; le « Canada » doit filer ses 13 nœuds ; normalement nous devons donc nous rencontrer vers 2 heures du matin.

1 heure 30.

Aucun navire en vue. Notre sirène porte au moins à 10

milles dans le vent, et dans ce grand silence de la mer qui amplifie les bruits et les voix sa note stridente et perçante est facilement perceptible. Nos appels restent sans réponse.

1 heure 45.

Le Docteur m'aborde au « carré », avec une figure chavirée, les nerfs tendus comme une corde de tambour ; les sourcils rejoints, il cogne sur la table un coup de poing massue. Il mâche, broie, ronge, travaille des joues, du menton et de la gorge. C'est pourtant un placide qui a un merveilleux empire sur ses colères soudaines, c'est un réaliste que les excès sentimentaux ne touchent pas.

« Lisez, me dit-il, et il me tend un radio :

FOPD à FOXD :

Capitaine Luneau à Docteur St-Yves : Un de nos malades s'est jeté à la mer. Nous l'avons sauvé. Faites faire relèvement au « gonio » afin que je puisse faire route sur vous. Signé Luneau.

« Eh ! bien », me dit le Docteur.

« Je vous avais dit, cher ami, de blinder votre œsophage et de chromer votre estomac ! C'est votre première campagne. Ne lâchez pas la barre de vos nerfs ! ils auront encore à subir l'assaut de sentiments à faire tomber un mollusque en crises d'épilepsie ! Luneau est un de ces capitaines pour qui, comme disent les marins, « un homme ne vaut pas une morue ». Son « second » prétend qu'il vendrait sa femme pour une morue ! A fortiori laissera-t-il claquer un pauvre gosse sans défense. Sans l'incident de la plongée, il n'aurait pas bougé, et je vous donne ma parole que s'il a mis le cap sur nous c'est parce que l'équipage, dans une tempête de révolte, l'a cinglé d'un « paquet » d'injures et terrifié par une menace de grève.

« Moi, Père Yvon, ça me fout à ressaut ! Ça m'essore le cerveau et le cœur ! Ce capitaine saura de quel bois je me chauffe ! »

Les deux bateaux se rencontrent à 3 heures 30. Je me rends à bord avec le Docteur. Il neige. Le poudrin vous flagelle la figure et la bise la cingle ; elle mord les mains, les doigts et les oreilles ; elle masse les cuisses et le ventre, elle meurtrit les yeux comme si elle les enfonçait dans le crâne ; elle vous paralyse la parole ; les lèvres et les joues ont perdu leur élasticité, elles sont raidies par le froid, elles sont de bois.

Un groupe de marins accoudés à la lisse, nous regardent accoster, et nous saluent.

« Bonjour, les gâs ! leur dis-je, comment vont les petits ? »

Le marin est coutumier d'une mobilité électrique de sentiments et d'impressions. Il s'est fait à l'image de la mer, chez lui le moindre souffle a sa répercussion instantanée. Au moment de la plongée du petit mousse, tous, en bloc, ils ont vomi à la tête du capitaine l'amertume de leur indignation avec une violence de pompe hydraulique.

Le capitaine a un visage crispé, buté, élémentaire ; il a une âme de charretier qui, dans ses colères, pour dresser un cheval, lui écrase les naseaux du manche de son fouet. Cette âme est logée dans un corps nerveux d'athlète, à thorax rebondi, à pectoral herculéen ; comme disent les marins, il a une belle carrosserie.

Devant l'assaut de tout son équipage qui lui reprochait de ne pas mettre le cap sur le navire-hôpital et de laisser « crever » les petits mousses pour une morue, d'être la cause qu'un d'entre eux a failli se noyer en se jetant à l'eau dans un moment de délire, ce cœur apathique, alourdi par l'âpreté au gain, a réagi violemment, rageusement, non dans un sentiment de noble pitié mais dans un sentiment d'orgueil froissé par les justes reproches dont tous l'accablaient. Il se défendit âprement, mais se voyant cerné de toute part, il donna un coup de barre pour s'esquiver. Il manœuvra si mal, qu'il donna sur une mine :

« J'ai appelé le Père Yvon, s'écria-t-il, mais je ne sais pas ce qu'il f... il ne vient pas ! »

Le terreneuvas, homme droit et loyal, n'aime pas le cri de « tue-le » lancé injustement, surtout quand il est vomi sur le gendarme qui se dévoue à le défendre contre les loups, que ces loups aient pour nom : maladie, exploitation, injustice, armateurs ou capitaines.

Du coup, tous en bloc, avec un visage d'assaut, un visage de ring à farouches contractions, la tête baissée comme pour foncer, la bouche tordue, les dents serrées, les yeux exorbités, le cœur battant jusque dans la g..., lui tombèrent dessus et l'assommèrent avec un vocabulaire à mettre en déroute le régiment le plus dévergondé de l'armée infernale.

Le capitaine accueillit le « paquet » avec des yeux méprisants, une bouche tordue par une moue indifférente, mais en vérité, il écumait de rage intérieure, il eut les foies ou, comme disent les marins, ...la pétasse qui fait perdre le septentrion ! !

Tout vibrant dans son indignation vaincue il monta sur la passerelle et mit le cap sur le « St-Yves ».

Ce capitaine était-il donc un être inhumain ? Non, il était plutôt victime d'une loi qui joue trop souvent sur les Banes :

Le capitaine tremble par peur d'avoir « son sac à terre » si la pêche n'est pas assez généreuse pour le coffre-fort de l'armateur ! le « second » tremble devant le capitaine parce qu'il vise un poste de commandement dans la compagnie ! le « bosco », le maître d'équipage, vise une place de « second » ! le chef ramendeur vise une place de « bosco » ! Et toutes ces ambitions conjuguées piétinent les barreaux de l'échelle de l'ascension hiérarchique, c'est-à-dire, les sans espoir d'avancement, à commencer, bravement et noblement, par les sans-défense, les petits mousses et les novices ! C'est le jeu de l'odieux courant de décharge.

Ce capitaine était le type achevé du chien couchant, de l'accroupi. Les mauvaises langues prétendaient que lorsque son sans-filiste « pompait » un radio à son armateur il se tenait au garde-à-vous auprès de la « pompe » de peur que son chef fût au bout du...sans-fil !!!

Dès qu'il nous aperçut, le capitaine se précipita au « poste-avant » où se trouvaient les petits malades. Il voulait qu'ils soient debout et habillés à notre arrivée. D'une voix rauque il poussait des hurlements de damné pour les haler de leurs couchettes. Sa voix glaireuse râclait les mots comme des crachats.

Malgré des sommations à la garde-chiourme, les petits mousses ne bougeaient pas. Il leur eût fallu une volonté titanique pour redresser leurs têtes alourdies par la fièvre, pour repêtrer leurs visages défaits, pour galvaniser leurs misérables corps. A des perclus de goutte et de rhumatismes il eût moins coûté de s'habiller.

Les hommes, assis sur leurs couchettes ou leurs caissons, penchés en avant, voûtés, les jambes largement écartées, la tête sur les poings, les yeux fixés au plancher, immobiles d'horreur et d'indignation, écoutaient, dans une apparente indifférence, les sommations du capitaine.

Du seuil du « poste », le Docteur l'écouta quelques instants.

Le voyant consterné, un vieux loup de mer lui dit d'une voix forte :

« Faites pas attention, Docteur, son déconophone marche à plein gaz ! »

Le capitaine se détourna et nous regarda avec des yeux lourds, comme embués d'ivresse.

Le Docteur le vrilla d'un regard assuré, le fixa, le jaugea. Il avait des yeux perçants, et quand ses yeux pesaient sur les vôtres, ils pesaient sans ciller et ne les lâchaient plus. Il avait un regard qui parlait sans mots.

Le capitaine comprit. Il essaya cependant de se dégager.

« Stop ! Capitaine ! lui cria le Docteur, votre faute est si claire que vous ne réussissez jamais à la camoufler ! »

« Pardon, répliqua-t-il, j'ai envoyé un radio au Père Yvon, mon devoir se bornait à cela ! »

« Capitaine, lui dis-je, en lui tapant sur l'épaule, vous avez si mal nagé que vous vous êtes noyé. Vous ne trouverez aucun terreneuve assez stupide pour se jeter à l'eau pour en sortir votre cadavre ! »

Et, sans tenir plus compte de lui que s'il avait été à cent lieues, nous nous sommes approchés des petits mousses.

Des faces blêmes, émaciées, des joues crevées, des yeux creux. Leurs yeux ressemblaient à ceux des poissons morts, des yeux ternis, figés, de porcelaine vitreuse.

Des adolescents à thorax long et étroit, aux bras interminables. A cause de certains insectes, on les avait tondus et leurs cheveux ras accusaient encore leur pathétique jeunesse, leur visage puénil et effaré. Le pitoyable infantilisme de ces corps et de ces visages faisait pitié !

Leurs bouches écartelées découvraient les dents et les genives, un rictus affreux ridait les joues et les entaillait de plis profonds.

Leurs flancs faisaient le soufflet. Ils poussaient des « hein ! hein ! hein ! » de cheval à bout de souffle. Ils avaient épuisé leurs dernières réserves d'énergie. Le choc de la maladie avait brisé les nerfs et tout leur être était tombé comme tombent les voiles dès qu'on casse leurs cordages de soutien. Ils n'étaient plus qu'une indifférence morne, une apathie totale. Ils déliraient...

Mais l'amour, tel un aimant, a la puissance magique de ressaisir la pauvre nature qui se désagrège et de lui réinjecter la vie.

« Mes petits enfants, leur dit le Docteur d'une voix douce et paternelle, voici le Père Yvon et le Docteur du St-Yves qui sont venus vous chercher. Nous allons vous amener à bord du St-Yves et nous vous guérirons ! »

A ces paroles, le petit Conan, celui qui, dans le délire de la fièvre s'était jeté à la mer, sursauta et s'écria, en essayant d'esquisser un sourire :

« Ah ! c'est toi, maman ! Je savais bien que tu serais venue ! »

Pauvre petit ! Depuis son embarquement, c'était la première parole maternelle qu'il entendait ! Elle lui fut si douce et si consolante, qu'elle lui donna l'illusion d'avoir retrouvé sa maman !

« Ah ! c'est toi, maman ! » Dans le délire, sans le savoir, instinctivement, le petit mousse avait baptisé le « St-Yves » du nom de « Maman des petits mousses ». Il n'obtiendra jamais un plus beau titre de gloire.

Et dire qu'il y en a qui se demandent s'il faut réarmer ce navire après la guerre !! Qu'ils aillent « au baigne de Terre-Neuve et du Groënland » ! Après cela, ils auront droit à la parole pour contester la nécessité de ce réarmement.

#### IL ETAIT DEVENU FOU ! LE PAUVRE PETIT !

Une tête au ras des épaules ; une figure bouffie où se projetait l'étrave d'un nez obtus ; des yeux injectés de sang, exorbités comme des yeux de hanneton ; un front proéminent strié de rides moulées par son caractère hargneux ; un corps bien cordé, tissé de muscles puissants mais noyés dans la graisse d'une corpulence carrée ; des lèvres gourmandes ; une gueule de bouledogue à voix de canon ; des bras longs projetant des mains violentes, terribles, à gros doigts plats ; Voilà le capitaine Jean Le Roux !

Et son âme ? Les marins disaient qu'il n'en avait pas ! Ils prétendaient qu'il était de l'espèce animale qui est au-dessous de la dernière des brutes ! D'aucuns affirmaient que si un jour on faisait son autopsie il faudrait, pour extraire son cœur, recourir non au bistouri d'un chirurgien, mais au marteau et au ciseau d'un tailleur de granit !

La sobriété est une des qualités caractéristiques des capitaines terreneuvais. Dans les ports, ils caressent bien un peu « la divine bouteille » et connaissent parfois le roulis et le tangage, mais, dès qu'ils montent sur la passerelle du commandement, ils bouchent à l'émeri « la bouteille de la goguette », et le sens des responsabilités pose sur leur visage le masque grave et austère du chef.

Jean Le Roux faisait exception à la loi. Devant la bouteille il était pris de vertiges alcooliques. Il pompait tellement, le soir, qu'il était encore sous pression à l'aube ; il « repompait » tellement, dans la matinée, qu'il était encore sous pression le soir !

Comment pouvait-on confier un bateau et 35 vies humaines à cette brute avinée ? Les mauvaises langues disaient que l'ar-

mateur avait des avantages intimes à ce qu'il fût absent de chez lui !

Selon la consigne générale de la pêche morutière, dès que la première pointe du jour lui permet de distinguer les clous du pont, l'homme de quart doit réveiller le capitaine et faire le branle-bas.

Un capitaine, conscient de ses responsabilités et soucieux d'épargner la vie de ses hommes, consulte le baromètre et inspecte l'horizon avant de commander la sortie des doris. Jean Le Roux, le cerveau intoxiqué d'alcool, le corps lourdement collé à sa couchette, tous les matins, sans aucun souci de la prévision du temps, hurlait d'une voix rauque et sauvage : « Croche ! »

Le marin a une âme de discipline, mais l'abus brutal de l'autorité le révolte.

Un matin, devant le baromètre tourmenté de crises d'épilepsie depuis plusieurs heures, le « second » fit remarquer au capitaine combien il était imprudent de faire mettre les doris à la mer.

« Croche ! » hurla la brute, « C'est ainsi qu'on gagne son bifteck, bande de « feignants » !

Les hommes se révoltèrent ; ils se précipitèrent à la porte du capitaine et le mitraillèrent d'une bande d'injures à faire reculer un régiment de héros !

La brute alcoolique saisit son revolver, en hurlant :

« Puisque vous ne voulez pas recevoir les ordres de la voix de votre chef, je vais vous les transmettre par la voix de mon chien ! »

Sur les conseils du « second », les hommes crochèrent dans les doris et les projetèrent à la mer ; mais le « second » leur recommanda d'avoir l'œil sur le bateau et de « rallier » dès qu'ils verraient le pavillon en berne.

Les hommes obtempérèrent à ses conseils.

Une heure plus tard, brusquement, le baromètre enregistreur commença une chute verticale ; la chute se prolongeait, s'accroissait.

La brise soufflait et verdissait de plus en plus. Le V aigu, enregistré par le baromètre est le signe avertisseur infaillible de l'approche d'une perturbation atmosphérique cyclonique. Devant cette menace écrite d'un coup de chien, le capitaine et les hommes du bord furent pris de frissons.

Effrayé par la terrible perspective des conséquences dra-

matiques de son inconscience, le capitaine perdit de sa pression alcoolique, et fit mettre immédiatement le pavillon en berne.

Les lames, encore petites, couraient les unes après les autres. Leur nervosité dénotait que la mer, dont elles sont l'épiderme, se trouvait dans un état de fièvre et de surexcitation extraordinaire.

Soudain, on eût dit que toute cette masse liquide eût pris feu ; il en sortait des fumées avec un grésillement sinistre comme d'une matière qui cuit et qui brûle !

Devant ce ciel devenu d'une lividité froide et profonde, devant cette mer en convulsions dont l'agitation devenait de plus en plus désordonnée, et ce grand souffle qui commençait à mugir d'un mugissement infernal, les hommes du bord, avec une activité et une anxiété de fourmière révolutionnée par la commotion d'un pavé inattendu, s'agitaient et se pressaient pour prendre les dispositifs de gros temps.

La goëlette, tenue en laisse par son énorme câble de mouillage, était comme prise de stupeur ; elle cherchait à se dégager par des bonds et des efforts violents pour « fuir le temps ». Elle ressemblait à ces chevaux fougueux qui, pris d'épouvante, se cabrent et s'agitent pour casser brutalement les attaches qui les retiennent captifs.

Les doris, pauvres feuilles de bois au milieu des éléments déchaînés, se débattaient dans la tourmente. Halés par des muscles d'une puissance titanesque multipliée encore par la rage et la brutalité de l'instinct de conservation, ils montaient sur les crêtes des vagues et s'engouffraient dans leurs creux. Les embruns se dressaient en volutes et, chassés par le vent, cinglaient violemment les « nageurs » et remplissaient les doris. De temps en temps, on voyait un homme « soulager » les embarcations à l'aide d'une écope, tandis que l'autre redoublait d'efforts pour maintenir son doris « bout à la lame ». Ceux qui se trouvaient « dans le vent au bateau » ralliaient sans trop de peine, mais ceux qui étaient « sous le vent au bateau » gagnaient difficilement.

Jean Le Roux, flagellé par les douches glaciales des paquets de mer qui déferlaient sur le pont, perdait toujours de sa pression alcoolique et retrouvait progressivement sa lucidité d'esprit ; il commençait à réaliser puissamment toute l'horreur du drame dont il avait la responsabilité coupable. Debout sur le gaillard-

arrière, agrippé au roof de la cuisine, il regardait au large avec des yeux de hanneton. Quand il voyait les doris plonger dans les creux béants, il éructait d'une voix rauque, rageusement, horriblement, un cri de désespoir :

« Malheur ! Ils sont foutus ! »

Mais quand il les revoyait escalader le talus, il leur lançait des cris d'encouragement :

« Tenez bon ! les gâs ! Tenez bon ! Hardi dessus ! »

Vains cris d'une âme désespérée ! Sa voix, malgré sa puissance de beuglement, était étouffée, éteinte, neutralisée par les hurlements infernaux de la mer et les sifflements stridents et lugubres des rafales.

A plusieurs reprises, le « second », énervé, agacé, exaspéré par l'attitude de son chef qui, pour réparer une faute dramatique, se confinait dans un rôle de mouche de coche, lui avait crié d'une voix coléreuse :

« Ta g....., poivrot ! Va cuver ton vin ! »

Amé du sauvetage, le « second », avec un calme, une présence d'esprit de chef qui sait que, dans quelques minutes, des vies humaines vont dépendre de la sûreté et de la rapidité de ses commandements, le « second » préparait l'accostage des doris.

Dans cette mer devenue sauvagement folle furieuse, la goëlette qu'ils voulaient regagner, la goëlette qui voulait les sauver, était devenue pour les doris le danger le plus menaçant, le pire ennemi. S'ils parvenaient à l'accoster, ils avaient les plus grandes chances de venir se fracasser contre sa coque, d'être écrasés par un coup de hanche au roulis ou d'être soulevés par un paquet de mer qui les écraserait sur le pont ou sur le bord de la lisse. Il fallait, coûte que coûte, déborder les doris.

Tous les hommes du bord s'étaient munis de bouées, de gaffes, de filins. Le « second » avait empoigné un rouleau de cordages dont il avait fait un énorme lasso. Penchés sur la lisse, le cou allongé, les yeux exorbités braqués sur les doris qui approchaient, anxieux, haletants, conscients de la gravité de la minute, de la seconde où la vie de leurs camarades allait dépendre de l'adresse et de la rapidité de leur intervention, tous attendaient.

Tout à coup, on vit monter à l'horizon une horde de nuages ; on eût dit une armée tumultueuse, se bousculant à l'assaut des pauvres doris. Le vent les mène comme un troupeau, les

cingle, les mord, les bouscule, leur arrache des flocons de laine noire pour les déployer en rideaux superposés, d'un noir qui obscurcissait tout. Le noir du ciel qui se reflète dans l'eau l'a transformée en encre de Chine.

Au loin, on entend des grondements sourds qui rappellent les roulements d'une canonnade de grosse artillerie préparant une attaque de grande envergure... La canonnade approche, les roulements continuent, mais déjà quelques éclatements isolés deviennent plus perceptibles. En moins d'un quart d'heure, on dirait que la voûte noire qui recouvre la mer est devenue victime de convulsions gigantesques accompagnées de craquements formidables que ferait entendre une tôle immense secouée par des mains géantes, vigoureuses et brutales. Un nombre incalculable d'éclairs zigzaguent dans le ciel et se reflètent dans la mer, et ces lueurs, apparaissant et disparaissant dans le noir d'en haut et dans le noir d'en bas, ont quelque chose de lugubre et de terrifiant ! Les nuages, crevés par les éclairs, laissent tomber une pluie de cataracte, si drue, si serrée et si forte qu'elle martèle le pont avec une telle violence qu'elle rebondit à la hauteur des genoux. Un bruit de déluge remplit les oreilles.

La mer, elle-même, pousse sa charge au maximum de puissance et de violence ; elle montre ses dents blanches et fait entendre une voix rauque et menaçante.

L'eau tourmentée donne l'impression d'un incendie d'océan, tantôt elle grésille comme sur de la braise, tantôt ses lames explosent et se tordent comme des flammes blanches dans un ronflement de fournaise.

Le vent souffle avec une violence qui cingle et cuit la peau des joues ; il coupe la respiration ; il crie et gémit dans les haubans, les cordages et les antennes, avec des cris et des gémissements d'enfants pris de peur soudaine et de souffrance affolante.

Un doris approche ! A chaque traction sur les avirons, les hommes poussent des hans formidables de bûcheron ; ils ont l'écume aux commissures labiales et un air hagard de malheureux qui, depuis une heure, luttent avec un acharnement farouche contre la mort et qui se demandent si, après tant d'efforts, ils ne vont pas sombrer à l'entrée du port !

Le « second », avec une force de catapulte, lance son lasso. Bien envoyé ! Il a pris son homme à plein tronc. Le marin dépose ses avirons, saisit le câble à pleines mains et, en char-

riant son doris, se laisse amener le long du bord. De la goëlette, les hommes, à l'aide de leurs gaffes, débordent le doris pour l'empêcher de se briser contre la coque, tandis que l'autre marin passe les crocs aux extrémités du doris pour l'embarquement. Puis les ordres tombent en cascades :

« Paré à virer ? Virez ! ». « Mais vire donc ! » « Décolle ! »  
 « Mais décolle donc » « Les salauds ! Ils vont tout casser »  
 « Tiens bon ! Tiens bon ! » « Amène ! Amène doucement ! »  
 « Attention ! Larguez tout ! » ...Et d'un !

La manœuvre se renouvelle 5 fois, 10 fois, 12 fois !

A 5 reprises, les hommes sont tombés à la mer !

Il fallut alors se livrer à un jeu effrayant. Du bord, les sauveteurs, à coups de gaffes, pêchent dans la « baille » avec une brutalité de chirurgien. Les crocs mordaient dans les vêtements et les chairs. La charité a parfois des nécessités cruelles pour le salut de la vie !

A deux reprises, la mer, au moment de l'ascension des doris, piocha deux hommes, les happa et les entraîna. Ils « faisaient surface » mais ils « perdaient ». Le mousse, perché dans les haubans, aperçut leur détresse, il appela « Turc », le superbe terreneuve du bord, son meilleur ami, et, lui montrant les hommes en perdition, il l'incita à se jeter à l'eau :

« Tiens ! tiens ! Turc !... Vas-y ! Vas-y ! Turc !... Amène ! Amène ! Turc ! »...

Turc sauva les deux hommes !

Trois doris manquent !... Tout l'équipage, anxieux, inspecte la mer d'un regard scrutateur !

« Second ! » s'écria un homme, là-bas, à 200 mètres, un canard boiteux ! »...

Deux hommes halaient sur les avirons avec rage et frénésie. Ils étalaient, mais ils ne charriaient plus...

Le « second » fit filer un doris à l'aide d'un filin. Les deux doris se rencontrèrent. Les deux hommes s'agrippèrent au doris sauveteur. Du bord les hommes hâlèrent le convoi. Malheur !... Le filin cassa à 15 mètres de la goëlette !... Les deux hommes reprirent leurs avirons et halèrent dessus avec la rage du désespoir... Ils gagnèrent le bord, mais, au moment où l'équipage s'apprêtait à les embarquer, une montagne énorme fonça sur la goëlette :

« Sauve qui peut ! » hurla le « second ».

Les hommes s'agrippèrent où ils purent.

Le doris fut soulevé violemment au-dessus de la goëlette et,

à la chute, se cassa en deux sur la lisse !... Les deux hommes disparurent...

Au bout d'une minute, le « patron » reparut à la surface. Une plaie béante au front, il saignait affreusement ; mais il nageait par la force de l'instinct de conservation. Commotionné, assommé, abruti, il prenait la direction opposée du bateau... D'un coup de gaffe, le « second » le hala vers lui ; deux hommes l'empoignèrent au collet et le jetèrent par-dessus bord.

Le « matelot » avait disparu... Tous le croyaient perdu !... Mais non... Il était resté accroché par ses cirés au tangon de bâbord ! Quand le roulis inclinait le navire à tribord, le malheureux émergeait et criait : « au secours ! ». Quand le roulis inclinait le navire à bâbord, le malheureux plongeait et buvait à la tasse ! Il fut bientôt aperçu et halé à bord.

Deux doris manquaient...

Dans sa furie, l'équipage voulut se précipiter sur le capitaine ! Arrêté par l'autorité et le prestige du « second », il hurla, pendant quelques minutes, son indignation au chef responsable du malheur :

« C'est toi qui les a « lavés » ! Bandit ! Crapule ! Assassin ! Vampire ! Requin ! Tu as sur la conscience 4 noyés, 3 veuves et 8 orphelins ! »

Soudain, on vit accourir le mousse, les yeux hagards, déments. Il déclara au « second » qu'il venait de couper, d'un coup de hache, le câble de mouillage de la goëlette, et qu'il lui accordait, à lui et à tout son équipage, 15 jours de permission pour aller à St-Pierre-et-Miquelon chercher un autre câble ! !

C'était la première campagne du petit mousse ! Le choc des horreurs dont il venait d'être témoin avait été trop violent... Il était devenu fou...

4 périls en mer, 3 veuves, 8 orphelins et... un fou !!! Joli bilan du commandement de folie de Jean Le Roux !

A qui la première responsabilité ? Le « Rex regum » « le roi des rois » qui est aussi le « roi des armateurs » l'établira un jour !

## RENDS-MOI MON GAS !

« L'ogresse ! Elle a avalé ton père ! Toi ! Elle ne t'aura pas ! Je te briserais plutôt les deux jambes ! »

Ce refrain exhalé d'une voix vibrante de peur, de douleur et de haine, Maria Le Morvan l'avait répété à son petit gâs des milliers de fois ! Petite-fille, fille et veuve de « péris en mer », elle était hantée par l'appréhension d'être un jour mère de « péri en mer »

Le petit gâs, son unique, lui répondait toujours d'une voix candide :

« Non, non, n'aie pas peur, ma petite maman, je ne partirai pas ! »

La maman ne doutait pas de la sincérité de l'enfant, mais elle avait peur de « l'appel de la mer » !

Sur son bout de roc solitaire qui ressemble étrangement à l'étrave d'un navire, la race celtique, vivant depuis des siècles sous l'obsession de la mer qui fait tout son horizon, a subi profondément la forte empreinte de la sensibilité de ses eaux, de la ténacité de son flux et reflux, de la force et de la violence de ses tempêtes, de l'inquiétude des mystères de ses horizons mouvants et de ses profondeurs inexplorées, de la gravité de son infini. Quelqu'un a dit : « Un spectacle est une mentalité ». De tous les spectacles, c'est celui de la mer qui exerce sur l'homme le plus d'attraction. La mer est une perpétuelle « invitation au voyage ». Cet appel de la mer, entendu par une longue suite d'ancêtres thalassiques a créé entre le breton et la mer des liens qui, à la longue, ont pris la force d'un instinct. La mer est devenue son élément biologique.

Il y a les oiseaux de terre, il y a aussi les oiseaux de mer. Les uns sont toujours sur terre, les autres toujours sur mer. Pourquoi ? Ils ont ça dans le sang.

Le terreneuvais, lui, est amphibie. Marin, chose de la mer, le flux du printemps l'emporte au pays des brumes et des glaces. Paysan, chose de la terre, le reflux de l'automne le ramène pour manger le poisson pêché dans l'eau glacée des régions polaires. Victime d'un instinct qui joue périodiquement avec une régularité de loi pendulaire et avec une force de cloche en branle, le terreneuvais est alternativement attiré par la terre dans sa stérilité d'hiver et par la mer des régions arctiques où la stérilité de l'été ne réussit pas à faire pousser d'autres arbres que les mâts des navires.

On dirait que le terreneuvais est victime de l'instinct de migration ! Pourquoi ? Les marins vous répondront : « On a ça dans le sang ! »

« On a ça dans le sang ! » Ces paroles, Maria Le Morvan les avait entendues cent fois. C'est l'argument-cisaille dont tous les petits mousses se servent, à l'appel de la mer, pour couper la chaîne qui les amarre au foyer maternel !

« On a ça dans le sang ! » ces mots lui faisaient peur ! Depuis longtemps, il lui semblait déjà saisir entre la mer et son petit gâs des relations de profonde affection ; elles se traduisaient dans un langage muet, mais n'est-ce pas le langage de l'éloquence la plus terriblement persuasive ? Le langage de l'instinct ! A ses yeux, les jeux étaient le révélateur le plus puissant pour virer l'image des sentiments les plus secrets cachés encore dans le tréfonds de la subconscience.

Or, un jour, l'enfant lui apporta une ébauche de « trois-mâts » qu'il avait taillé au couteau et, à sa stupéfaction, il lui exposa le plan de son travail avec une précision de détails et une terminologie de constructeur de navires !

Maria Le Morvan en fut consternée ! C'était le premier appel de la mer ! « Lui aussi avait ça dans le sang ! » Elle répétait à son enfant, à toute occasion, son triste et mélancolique leit-motiv :

« L'ogresse a avalé ton père ! mais toi, elle ne t'aura pas ! Je te casserais plutôt les deux jambes ! »

L'enfant ne répondait plus comme autrefois :

« Non, non n'aie pas peur, ma petite maman ! Je ne partirai pas ! »

Il se taisait.



Un jour, un capitaine morutier passa. L'enfant avait 13 ans. Le capitaine taquina son instinct maritime. violemment comprimé depuis toujours, il parla violemment. L'enfant mordit à l'haméçon gloutonnement.

Le capitaine en référa à la mère. Il n'est pas téméraire de penser que jamais, dans sa longue carrière de commandement, ce capitaine ne reçut à la figure un paquet de mer de la violence du paquet d'injures qu'il reçut à cette occasion.

Mais cet homme avait une puissance d'encaissement de Gargantua. Il écouta sans mollir, froidement. Tandis qu'il recevait l'avalanche, il étudiait sa carte, il cherchait la passe. Il ne la manquait jamais ! C'était un fameux manœuvrier.

Il remarqua dans le jardin un pauvre goëland qui sautillait misérablement dans les légumes pour chercher sa pitance. Il se nourrissait, comme il pouvait, de limaces, de loches ou d'escargots. Maria Le Morvan lui avait coupé les ailes pour l'empêcher de s'envoler.

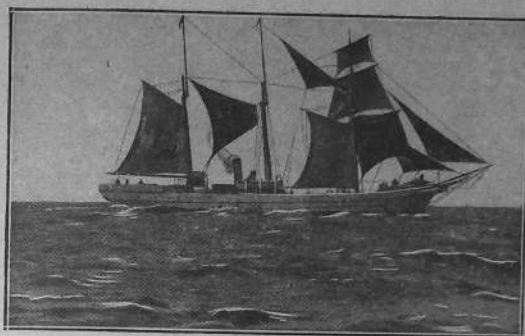
Froidement, brutalement, le capitaine lui décocha sa réplique :

« C'est bien ! Garde ton gâs ! Tu lui coupes les ailes comme à ce goëland ! La nature les destinait au grand vol de la vie épanouie et aventureuse du large, et tu les condamnes à la vie mesquine et rabougrie du « boueux » qui rampe vulgairement dans le royaume des limaces, des loches et des escargots ! Le goëland ne connaît pas ton langage, sinon il te remercierait, sans doute ! Mais ton gâs, quand il sera grand, règlera, en double, la dette de reconnaissance !

» Un autre conseil, la mère ! Ne laisse jamais ton gâs embarquer dans un lit ! car il meurt cent mille fois plus de gens dans un lit que sur un bateau ! Salut ! la mère ! »

En mars, embarqué comme mousse sur la « Joséphine », le petit gâs, les mains et les doigts horriblement boursoufflés par les engelures et affreusement congelés dans l'eau glaciale des bailles, lavait la morue sur les Bancs de Terre-Neuve.

Le rôle d'un capitaine est toujours délicat, et parfois tragique. La sortie des doris est souvent contrecarrée par l'état de la mer. Comme disent les marins, la mer n'est pas toujours « maniable » ! Que de fois n'ai-je pas vu les capitaines, conscients de leur lourde responsabilité, entrevoyant, à travers la vie de leurs hommes, une famille de 4, 5, 6, 7 et 8 enfants, prête à leur demander compte de la vie de son gagne-pain, scrutant



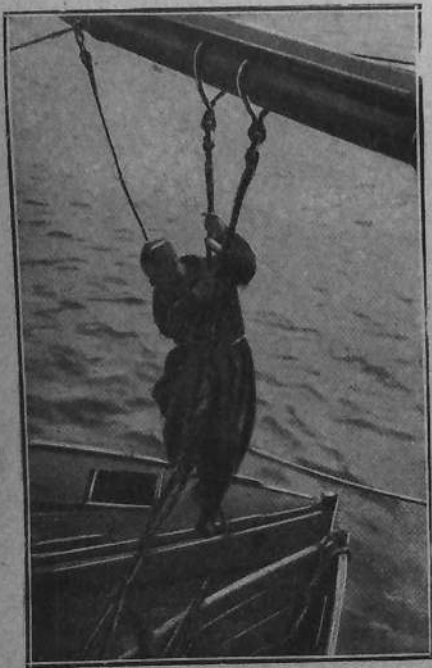
Un trois-mâts



La messe sur un chalutier



La coinchée



La descente dans le doris



Au revoir, les gâs !



La montée à bord

l'horizon, tapotant sur le baromètre, en proie à une lutte intérieure inexprimable et, parfois, à une lutte contre l'équipage dont une partie veut violenter une décision affirmative par des assauts brutaux : « As-tu des rentes à nous donner ? », et dont une autre partie veut lui arracher une décision négative, en faisant surgir devant ses yeux des perspectives tragiques : « As-tu une peau de rechange à nous donner ? »

Je ne sais ce qu'il y a de fondé dans certaines vieilles histoires du passé où l'on attribue aux capitaines le rôle de brutes aveugles et sourdes qui, sans considération de temps, faisaient tous les matins le branle-bas en hurlant : « Croche ! » (C'est le commandement pour le lancement des doris à la mer), insinuation évidente du bon marché qu'ils faisaient de la vie de leurs hommes. Pour ma part, j'ai toujours vu leur conduite marquée au coin de la prudence et d'un extrême scrupule d'épargner une vie humaine.

Mais, à toute loi humaine, il y a des exceptions, même sur les Bancs de Terre-Neuve ! Et c'est le cas du capitaine Marrec.

Certes, c'était un fameux capitaine ! Bon manoeuvrier ! les accostages « à l'amiral », il vous les servait, non seulement au poil, mais au petit poil ; les bulots ! il vous les prenait au lit ; les morues ! il avait un tracé infallible de leurs bornes kilométriques. Mais !!! il avait une âpreté au gain qui aurait fait mourir de jalousie... Judas lui-même ! Il avait son salaire fixe, mais il avait aussi son pourcentage sur la pêche, et, en outre, il touchait ses dividendes comme actionnaire du bateau ! Il lui fallait donc le maximum de rendement, et du rendement au maximum de rapidité, car, c'est pour les premiers « débanqués » que les conditions de vente sont les plus favorables et que les frais sont les moins lourds !

Cet état d'esprit avait pour conséquence fatale : l'imprudence. Sans aucune considération de temps, il hurlait tous les matins : « Croche ! »

Le terreneuvais est féru de discipline, mais il a un sens des réalités, solide comme roc et assis sur une expérience empirique.

Or, un jour, tout l'équipage, en bloc, même les « durs », les « entraîneurs » qui dans les coups durs, reçoivent une prime secrète pour « embrayer » et stimuler les « lâches » par des expressions à électriser des mollusques, tous refusèrent de sortir.

De dépit, pour stigmatiser la prétendue lâcheté de son équipage, Marrec saisit le petit mousse et, malgré ses cris, le projeta

dans un doris, y descendit lui-même et partit au large pour la relève des lignes.

Le capitaine revint, mais hélas ! le petit mousse fut happé par la mer et... disparut !

Dans cette même campagne, l'imprudence du capitaine Marrec « lava » encore 5 hommes ! Dans sa carrière de capitaine il arrivait ainsi à l'horrible performance de 27 noyades !!!

La série des radios noirs arriva chez l'armateur comme une salve d'artillerie. L'Inscription maritime le chargea de communiquer aux familles les avis de décès « avec les ménagements d'usage » !

Arrivé chez la maman du petit mousse, il s'arrêta sur le seuil de la porte. Quand Maria Le Morvan vit sa figure encadrée de noir comme une lettre de faire-part, elle comprit. Un cyclone de douleur se déchaîna dans son cœur ; elle resta clouée sur place ; elle voyait les choses tourner autour d'elle, avec du vertige ! Sentant un raz-de-marée monter dans ses yeux, elle se précipita vers un escabeau, et s'assit, la tête dans les mains, plongée dans un sentiment de douleur de « mater dolorosa ». Et machinalement elle répéta, avec un chevrottement dans la voix : « Il est mort ! Il est mort ! »

La pauvre grand'mère, sans rien dire, se terra au fond de la grande cheminée bretonne comme les bêtes qui se cachent au terrier pour souffrir. Sa faculté de souffrir s'était émoussée à force d'âge et de souffrances. La douleur ne venait plus tout de suite. Soudain, avec une grimace de désespoir sénile, elle poussa un cri de détresse qui l'étouffait. La tête dans ses mains à grosses veines bleues, elle gémissait avec un hi ! hi ! hi ! plaintif de petit enfant. La pauvre vieille n'avait plus de larmes dans les yeux ! Elle avait tant peiné dans sa vie ! Le chagrin, qui avait été long à percer l'enveloppe robuste et dure de son cœur, y entraîna maintenant à plein bord !

Fin septembre la « Joséphine » entra dans la passe de St-Malo. Alertées par un radio, les femmes des marins attendaient à quai. Un groupe de 6 femmes « endeillées » se tenait à l'écart. L'indignation amère, la haine, le désir de la vengeance qu'elles couvent comme une maladie depuis 6 mois, ont tellement contracté, durci et desséché leurs traits qu'elles ont des airs de malades à bout de nausées. Depuis les radios noirs, elles marchent dans la vie avec un désir de vengeance sur les yeux : « Nous aurons sa peau ! » Cette idée les a travaillées au point de les métamorphoser : Elles ont une face blême, émaciée,

osseuse, hâve, hâlée, des joues crevées, des yeux creux, un air hagard, hirsute, le visage classique de l'assassin.

Tandis que la « Joséphine » accoste, elles se tiennent au ras du quai, les dents serrées, la bouche écartelée découvrant les dents et les gencives, un rictus affreux ridant leurs joues et les entaillant de plis profonds ; instinctivement elles penchent le corps au-dessus de la mer comme des coureurs qui se préparent à foncer.

Les joies des retours de l'enfer terreneuvien sont trop violentes pour être contenues, même par le respect et la pitié dus à des cœurs endoloris.

Sans songer qu'ils martèlent, brisent et piétinent le cœur de ces femmes, les marins et leurs épouses se saluent par des cris de joie, et de la main s'envoient des baisers affectueux.

La vue de ces hommes et de ces femmes dans la joie du bonheur retrouvé porta la douleur des « endeillées » au paroxysme de l'exaspération, et la haine de celui qui les privait du même bonheur les poussa aux confins de la folie. Les yeux déments, exorbités, elles cherchaient leur bourreau.

Soudain, et avec une violence qui ne peut trouver son origine que dans un cœur de femme, un cri sinistre et lugubre éclata de 6 poitrines à la fois :

« Le voilà ! Le bandit ! L'assassin ! »

Les « endeillées » venaient d'apercevoir sur le pont le capitaine. Le buste penché sur la mer, le cou allongé, la figure en feu, la bouche écumante, les yeux injectés de sang, les poings crispés et tendus, ces femmes continuaient à éructer leurs imprécations tandis que le bateau accostait :

« Bandit ! Assassin ! On va te crever les yeux ! »

L'armateur avait prévu la scène et pris ses mesures pour arracher le capitaine à leur haine vengeresse. A peine le bateau avait-il touché le quai qu'il poussa le capitaine dans sa voiture et démarra au milieu des hurlements de rage des 6 « endeillées ».

Une d'entre elles poursuivit la voiture en hurlant d'une voix de folie :

« Rends-moi mon gâs ! Rends-moi mon gâs ! »

Soudain elle s'arrêta, leva les bras au ciel et, dans un cri horrible d'une douleur poussée au paroxysme, elle s'effondra.

C'était la mère du petit mousse, petite-fille, fille, veuve et mère de « péris en mer » !

L'ogresse avait avalé son petit gâs !

## AVE MARIS STELLA !

Toutes les nations catholiques revendiquent le premier rang dans l'amour de la Sainte Vierge et dans la splendeur du culte qu'elles lui rendent.

C'est un vieux et doux proverbe qui se perd dans la nuit de notre histoire que le royaume de France est le royaume de Marie : *Regnum Galliae, regnum Mariae*. En effet, n'est-ce pas chez nous que Marie a fait, au siècle dernier, ce beau voyage d'apparitions dont les étrangers eux-mêmes viennent vénérer les étapes : la Médaille miraculeuse, la Salette, Lourdes, Pontmain et Pellevoisin !

Mais les autres nations protestent.

L'Espagne proteste en chantant la ballade qu'elle chantait, il y a plus de cent ans, sur les remparts de Sarragosse :

La Virgen del Pilar dice  
Que no quiere ser fancesa  
Quiere ser la Capitana  
De la tropa aragonesa.

La Vierge du Pilar dit  
Qu'elle ne veut pas être française,  
Mais qu'elle veut être la Capitaine  
De la troupe aragonnaise.

L'Italie proteste en nous rappelant que la Santa Casa fut déposée par les anges sur la terre de Lorette, et en nous montrant avec fierté la grâce florentine et la majesté romaine des Madones de Fra Angelico et de Raphaël.

La Pologne proteste en nous rappelant qu'elle est le pays des Madones et en évoquant ses luttes glorieuses contre les Turcs sous l'étendard de sa Grande Dame.

La Suisse catholique proteste en demandant aux Anges qui consacrèrent la basilique d'Einsiedeln si la terre vierge de la liberté n'est pas la terre chérie de la Reine des vierges ?

Le Portugal proteste en proclamant que jamais nation n'a été favorisée d'un prodige marial aussi grandiose que celui de Fatima.

Cette rivalité des nations catholiques dans l'amour de la Sainte Vierge les pousse à le concrétiser dans des cérémonies d'une solennité, d'une splendeur et d'une ampleur toujours croissantes. Quiconque a été témoin des processions de Lourdes, de ces processions aux flambeaux qui s'écoulaient dans les avenues de l'esplanade du Rosaire comme un fleuve incandescent, de ces processions du T. S. Sacrement qui, au passage, bénit les malades couchés sur leurs brancards, tandis que des acclamations et des supplications ardentes et vibrantes sortent de milliers de poitrines, quiconque a été témoin de ces manifestations pense qu'il a vu ce que la terre peut offrir de plus beau et de plus émouvant à notre admiration.

Pauvres terriens ! que la solennité de vos fêtes, malgré le déploiement des plus grandes pompes, est terne et vulgaire devant la simple et sauvage solennité d'une fête mariale célébrée par d'humbles morutiers dans le cadre de sauvagerie grandiose et formidable de la mer arctique du Groënland !

Le marin est profondément religieux, bien que la manifestation de sa piété soit parfois rudimentaire. Les circonstances de sa vie aventureuse, l'éloignement prolongé de sa famille, les dangers des rencontres à choc passionnel dans les ports font que la myopie psychologique des terriens le juge sévèrement. Le jugement de Dieu sera plus juste et donc plus miséricordieux.

Malgré ses défauts et ses défaillances, le marin reste profondément religieux, mais toute sa religion est concentrée vers la Sainte Vierge, vers « la Bonne Vierge », comme il dit. Le terreneuvas qui n'a pas une certaine dévotion à « la Bonne Vierge », quelque embryonnaire qu'elle soit, est une exception que je n'ai jamais connue. Y a-t-il un terreneuvas qui n'ait une statue de la « Bonne Vierge » dans son coffre ? Je ne le pense pas. Y a-t-il un terreneuvas qui, dans la journée, n'adresse un petit « Ave » à la « Bonne Vierge » ? Je ne le pense pas. Certes,

je ne pourrais affirmer que l'Ave est toujours poussé jusqu'à « Ainsi soit-il » ! C'est tout de même un salut à la « Bonne Vierge » !

Je n'oublierai jamais le spectacle de ce « vieux loup de mer » qui, au déballage de son « coffre » plaça imprudemment la statue de sa « Bonne Vierge » sur la table du poste. Un coup de roulis eut vite fait de la projeter violemment sur le parquet et de la mettre en morceaux ! La vue de sa « Bonne Vierge » horriblement mutilée provoqua chez le brave marin une telle colère qu'elle souleva dans sa bouche un raz-de-marée de jurons à faire mourir de congestion cérébrale un régiment de dragons ! Mais pieusement, soigneusement, il ramassa les morceaux et reconstitua la statue dans une petite boîte, en disant à la « Bonne Vierge » dans un colloque intime :

« Tu as commencé avec moi cette vie de misère, tu la finiras avec moi ! Faut gagner ta pension ! »

Et remarquant ma présence derrière lui, il s'excusa en disant :

« Père Yvon, on « bondieuse » ben le « Père » un p'tit brin, mais jamais la « Mère » tout comme ! »

C'est le 15 Août ; c'est la fête de la « Maris stella », de l'Etoile de la mer ; c'est la fête des terreneuvas, la seule fête qui rompt la monotonie de leur existence laborieuse et morne.

La fête se passe, à minuit, dans le temple grandiose de la nature, après une journée de 20 heures de travail herculéen. Ce serait trop exiger de l'armateur et du capitaine, son représentant, que de leur demander de sacrifier une morue, même en l'honneur de la « Maris stella » !

La mer est au calme plat. Les flots lourds, flasques, stagnants paraissent de plomb fondu. C'est le calme blanc. Toutes les brises semblent finies, épuisées, mortes.

Nous sommes seuls, perdus sur l'immensité muette. C'est le silence absolu dans l'immobilité et la solitude absolue.

Le silence impressionnant et majestueux de ces espaces infinis provoque dans l'âme un sentiment de frayeur.

Jamais sur terre ne règne le silence complet. Mille bruits à peine perceptibles sortent de près, de loin, d'en haut, d'en bas, de partout — c'est le concert de la vie qu'on entend sourdre de partout, qui s'éveille, qui s'agite, qui s'épanouit, qui s'éteint — concert des joies, des douleurs, des passions, des détresses, du travail, de l'amour, de la mort.

Pour quiconque n'a pas connu ces trois choses — immobilité, silence, solitude — réunies à l'état absolu dans les espaces étrangement vides de l'océan arctique, ce sentiment de frayeur est incompréhensible.

Au loin, la côte groënlandaise, affreusement déchiquetée par la mer. Ses gigantesques dentelures, aigües et coupantes évoquent un profil menaçant de griffes, de rostrés, de lames ébréchées, de dents de scie, de bavures d'éclat d'obus, de tentacules. Entre chaque saillant, la coulée blanche et azurée de glaciers donne l'impression de veines et de fleuves figés. Dans l'air transparent, des pics immenses étalent avec une magnifique ampleur leurs neiges éternelles. Un nuage les ceinture à mi-pente, mais la blancheur de leurs sommets resplendit dans un ciel dont les couleurs nuancées et fuyantes décourageraient un pinceau de Fra Angelico.

Et pourtant quelle vulgarité en face de la splendeur qui se déploie maintenant sous nos yeux ! A l'horizon, le soleil, le soleil de minuit, semble sortir d'un lit de gloire et de feu pour reprendre sa course comme un géant.

L'un de nos grands poètes, Leconte de l'Isle, a écrit ce beau vers dans un hymne à la mort du soleil :

« Ta gloire en nappe d'or coule de tes blessures ».

Eh bien ! à sa résurrection à minuit au Groënland, cette gloire bondit en cascades de son cœur resplendissant de vie et se répand sur toute la nature en nappes dorées, bleues, blanches et rouges. Quel coloriste que ce soleil ! En quelques secondes, d'un rapide coup de pinceau, il mélange toutes ces brillantes couleurs pour peindre un ciel et une nature aux teintes les plus vives et les plus nuancées.

Coiffées de blanc, striées verticalement par d'immenses lames de glace, teintées d'un rose irréel, frangées de bleu pastel par les jeux des nuages sur les glaces et les neiges, appuyées sur un fond de ciel byzantin tissé par l'or pâle du soleil levant, les montagnes, qui se succèdent en vagues chaotiques, prennent un caractère de noblesse si désolée et de beauté si tragique qu'on a l'impression d'être transporté dans un autre monde, un monde d'apocalypse !

Soudain, une aurore boréale détermine une nouvelle révolution dans le ciel ! Il passe alternativement du brun au violet et du violet au brun. Parfois il semble agité par une espèce d'effervescence et par un changement continu de ses formes,

et soudain il projette des rayons et des jets de lumière qui montent jusqu'au zénith. Du violet et du brun, leurs couleurs passent par tous les intermédiaires du vert au rouge pourpre. Quelquefois, ces rayons et ces jets de lumière se joignent en une mer de flammes dont les rapides ondulations déterminent des variétés, des nuances et des vivacités de couleurs à défier l'imagination la plus affolée et la plus furibonde.

Ces féeries nordiques, dans ce cadre cyclopéen, sont d'une splendeur si majestueuse, si grandiose, si imposante, si gigantesque qu'on s'imagine assister à l'évolution primitive du monde ! C'est une vision de rêve, de cauchemar.

J'ai admiré les nuits étoilées, silencieuses et chaudes des tropiques. Au milieu de l'océan, j'ai joui de leurs suprêmes grandeurs, j'en ai joui de toute mon âme. Mais que sont-elles auprès des beautés polaires avec leur soleil de minuit, leurs aurores boréales et leur sauvagerie grandiose, avec leur indéfinissable reflet du ciel descendant sur la désolation et l'horreur des paysages groënlandais, avec le vague et la mélancolie de leurs infinis silencieux !

Les mousses ont apporté sur le pont une grande manne de sel ; le capitaine a planté au milieu de la manne une statue de la « Bonne Vierge » ; chaque marin a piqué dans le sel une bougie pieusement conservée pour la fête.

Les marins, ces rudes laborieux de la mer, ont bien peiné pendant leurs 18 ou 19 heures de travail à efforts herculéens ; la sueur a ruisselé abondante le long de leurs membres lassés ; mais, ce soir, réunis autour de leur « Bonne Vierge », dans ce temple grandiose de la nature, ils redressent encore leurs fronts auréolés de noblesse atavique, ils lèvent bien haut leurs yeux rêveurs et fixent la voûte du ciel toute constellée d'émeraudes.

Un mousse crie à la porte de la cabine du capitaine :

« Monsieur l'aumônier, tout est paré ! »

Sur l'ordre du capitaine, toutes les têtes se découvrent. C'est le moment solennel. J'allume toutes les bougies, tandis que tous les vieux loups de mer, de leurs mains endolories, se signent d'un grand signe de croix.

« Mes chers amis ! » leur dis-je :

« La voûte splendide qui plane au-dessus de nos têtes n'est que l'envers des cieux. Le poète a dit :

» Ah ! si l'envers des cieux, amis, est si limpide,

» Combien il doit être beau l'autre côté du ciel !

» De ce côté du ciel nous sommes malheureux, mais nous serons heureux de l'autre côté ! mais il faut y arriver !

» Dans ce féérique panorama qui nous éblouit, remarquez là-haut une petite étoile qui scintille d'une lumière plus éclatante que les autres : C'est l'étoile polaire, c'est l'étoile qui guide tous les bourlingueurs de la mer, c'est l'étoile du salut !

» Cette étoile est le symbole de la « Bonne Vierge » qui est l'étoile polaire de l'océan du temps dont le rivage est l'éternité. La « Bonne Vierge » est le guide de tous les bourlingueurs de ce monde, c'est elle qui conduit au port du paradis ; elle est l'étoile du salut !

» Saint Bernard a dit :

« Respice stellam ! voca Mariam ! Regarde l'étoile ! Appelle Marie ! »

» Ce soir, face à l'étoile polaire symbole de la « Bonne Vierge », appelons à notre secours notre bonne Mère du ciel ! Elle sera notre salut dans le temps et dans l'éternité.

» Là-bas, chez nous, dans la splendeur de l'été, les Bretons d'Arvor offrent à la « Bonne Vierge » du « Verger », de « la Souhaitié », de « l'Epine » et de « Ploumanac'h » les fruits de la terre et les gerbes fleuries ; nous les Bretons du Groënland, ce pays frappé de stérilité éternelle, nous ne savons plus ce que c'est qu'un arbre en floraison ! Mais nous pouvons lui offrir la fleur qu'elle préfère, la fleur de notre amour. Unissons nos cœurs dans les liens de la charité et, dans un chant d'amour, lançons cette gerbe d'or vers l'Etoile de la mer, vers la « Bonne Vierge » des marins ! »

Foules de Lourdes, de la Salette, de Pontmain et de Pellevoisin ; foules du Verger, de la Souhaitié, de l'Epine et de Ploumanac'h ; si, dans un cadre de silence, de sauvagerie et de féerie de rêve et de cauchemar, vous eussiez entendu le petit mousse chanter de sa voix argentine :

Astre béni du marin !

Conduis ma barque au rivage,

Garde-la de tout naufrage !

Astre béni du marin !

ou si vous eussiez vu l'âme de ces vieux loups de mer, dégaçée des réalités brutales, s'élever, alerte et légère, vers l'Etoile de la mer en chantant, d'une voix presque sauvage, mais poétique cependant, l'Ave maris stella, vous auriez été frappés d'un mutisme admiratif ! Jamais fête mariale terrienne ne revêtira

la solennité, la splendeur et la grandeur d'une fête mariale arctique célébrée par des pauvres morutiers bretons.

Quelqu'un a dit : « Bretagne est poésie ! » Eh bien ! cette poésie n'atteint son point culminant que dans l'enfer du Groënland, lorsque le souffle religieux fait vibrer la fibre celtique des Terreneuvas, de ces débris méconnus de la noble et très antique race des Bretons ! poésie mélancolique et parfois lugubre, mais poésie toujours solennelle et grandiose ! C'est le cachet de la race thalassique des Terreneuvas, les meilleurs enfants de la Bretagne et de la « Bonne Vierge » !

Ave Maris Stella !

« Bonne Vierge » des Terreneuvas !

#### COMMENT ON FORGE UN CARACTERE

C'était un cancre, mais un de ces cancre qui eût passé pour un mollusque dans le royaume des moules !

C'était un noble, mais un noble qui n'avait aucun droit de placer devant son âme la particule de son nom.

Son père avait tout essayé pour éperonner sa paresse. Il avait échoué. Cependant, un jour, il remarqua en son fils une pointe d'amour-propre. Il y avait donc encore un point vivant dans cette âme en agonie.

Le jeune homme désirait un cheval pour parader « noblement » à travers les fermes de ses « roturiers ».

Le père saisit cette bouée de sauvetage et la lança à son fils en perdition :

« Ecoute, mon enfant, lui dit-il, si, aux vacances prochaines, tu m'apportes un prix, un seul, je te paierai un cheval ! »

Le jeune homme accepta la proposition.

Pour stimuler sa paresse, il plaça devant son bureau une pancarte avec cette inscription :

« Travail et tu auras un cheval ! »

Cette pancarte joua un rôle de fouet. Quand la torpeur, l'apathie, l'indolence ou la paresse chloroformait son âme, la vue de la pancarte la réveillait, la cinglait, la relançait par la perspective de la récompense : « Tu auras un cheval ! »

Le jeune homme gagna son prix et obtint son cheval.

Ce fut tout. L'amour-propre rassasié, la flamme du travail s'éteignit. Le jeune homme ne rêvait plus que de voyages et d'aventures.

Aux grands maux, les grands remèdes. Le jeune homme



prêtait le flanc, le père essaya de décocher une flèche de salut. Il confia ses déboires à un capitaine de chalutier de la « Grande Pêche ».

Le capitaine accepta de prendre en main la barre du jeune homme « en dérive » pour le « remettre en route ». C'était un spécialiste de ces coups de barre. Dans sa longue carrière, il en avait dressé des durs, ce capitaine, des bovins et des butés, des gueulards et des crâneurs, des anguilles et des mollusques ! Il avait la tactique instinctive. A leurs yeux, à leur voix, à leur attitude, il savait discerner le point de prise, le point humain, car il s'adressait d'abord à l'homme ; les individus vidés de toute humanité sont rares ; mais même devant ceux-là, jamais il ne baissa pavillon. A ces brutes, il parlait en brute et, au besoin, ce langage il le faisait sortir de ses poings.

Le capitaine accepta donc le redressement, mais, brutalement, il posa ses conditions en un langage qui ne souffrait aucune réplique :

« Voici, dit-il, l'article unique du contrat :

» Vous me présenterez votre jeune homme comme « touriste », et moi je le prendrai comme mousse. Vous amènerez son trousseau de « touriste », et moi celui de mousse. A vous la note. A deux milles au large, j'appellerai le jeune homme et je mettrai la situation au clair. Je le prends au pair : Travail égale dépense. »

« Voilà ! ajouta le capitaine, à prendre ou à laisser ! »

Le père accepta avec empressement toutes les conditions du capitaine.

Le jour de l'appareillage, l'équipage, qui était au courant du guet-apens disciplinaire, attendait avidement l'arrivée du « touriste ».

Revêtu d'un caoutchouc « dernier cri », coiffé d'une casquette bleu-marine ornée d'une ancre d'or bien en évidence, botté de vernis bien reluisants, ganté de cuir précieux et fin, un « leica » en bandoulière, le jeune homme arriva à bord, accompagné de son père.

Dès qu'il l'aperçut, l'homme de quart se précipita vers le poste et cria :

« Hé ! les gâs ! voilà le « touriste » ! »

D'un bond, l'équipage fut sur le pont et bientôt les réflexions fusèrent au milieu de fous-rires violemment contenus :

« Tu parles ! Ah ! mon vieux ! S'il est gréé, le mec ! »

« Mais c'est pas un gâs ! c'est une poupée ! »

« Hé ! Mam'zelle, t'as oublié ton tome-pouce ! ...et ton bâton de rouge ...et ta houpe à poudre !!! »

« Eh ben, c'est de ce « zazou » que le « pitaine » veut faire un homme ! Il aura plus vite fait de blanchir un nègre ! »

« T'en fais pas, vieux, le « pitaine » va le refondre ! »

Le capitaine prit livraison du « touriste » et monta sur la passerelle du poste de commandement.

Bientôt, le jeune homme l'y rejoignit pour lui demander de bien vouloir lui indiquer le numéro de sa cabine.

Le capitaine, sans le regarder, lui répondit d'un ton sec :

« Dans une demi-heure, je suis à vous ».

Puis, il actionna le chadburn et cria au porte-voix :

« En avant, doucement ! »

Arrivé au large de Cézembre, il fit appeler le jeune homme et lui parla un langage qu'il ne connaissait pas, un langage de capitaine :

« Jeune homme, lui dit-il, jusqu'ici je vous ai parlé en « vous », désormais je te parlerai en « toi ».

« Tu es à mon bord comme « mousse » et non comme « touriste ». Entends-tu ? Tu es une « poupée » ! et ton père m'a chargé de te métamorphoser en « homme » ! Entends-tu ? »

« Pardon, Capitaine, répliqua le jeune homme, je n'ai signé aucun contrat d'engagement au bureau de l'Inscription maritime. Je suis donc ici comme passager et non comme travailleur ».

« Oh ! Oh ! Jeune homme, tu veux jouer au juriste ! Là aussi tu as des progrès à faire. Depuis le temps que tu joues à l'indépendant, tu as oublié, sans doute, que tu es mineur et par conséquent ligoté par cette signature de ton père, j'ai donc sur toi tout pouvoir légal ! Entends-tu ? Ici c'est moi le maître et « le seul maître à bord après Dieu » ! Entends-tu ? »

» Tu es tombé ici, dans un nouveau monde, un monde d'effort, de travail et de discipline ! Jusqu'ici, l'effort, le travail et la discipline, tu les as supportés comme un chien une casserole à la queue ! Jusqu'ici tu n'as eu d'autre loi que tes caprices. Sur ce navire, il n'y a qu'une loi : ma volonté, et cette volonté ne plie ni ne casse ; elle est raide, dure, trempée dans un commandement de 26 ans ! Entends-tu ? Et quand on lui résiste, elle se transforme en verge de fer ! Entends-tu ? « Virga ferrea », comme tu as dû l'apprendre au collège ! Entends-tu ? Mais verge de fer dont il vaut mieux ne pas faire la connaissance !

Quand j'ai donné un ordre, je baisserais mes « couleurs » devant le diable plutôt que de mollir ! Entends-tu ?

» Jeune homme ! Tu connais le commandement du Créateur : Avant la chute : « Tu travailleras ». Après la chute : « Tu gagneras ton pain à la sueur de ton front ». Le travail est donc la condition morale du pain ! Entends-tu ?

» Un jour viendra, jeune homme, et ce jour n'est pas loin, un jour viendra où les vieux titres de noblesse ne nourriront plus leurs porteurs ; il te faut conquérir un nouveau titre de noblesse, la noblesse moderne, la noblesse du devoir, la noblesse du travailleur qui aime le « travail bien fait » ! Entends-tu ?

» Le travail, jeune homme, a encore un autre rôle. Le travail est moralisateur. L'énergie est faite pour l'action ; quand elle ne va pas au bien, elle va au mal. Le proverbe est là : « Le diable fournit du travail à ceux qui n'en ont pas ! » Entends-tu ?

» Tu es entré ici en « poupée », tu en sortiras en « homme » ! Or, la volonté fait l'homme ; l'effort fait la volonté, et l'effort s'exerce dans le travail. Donc au boulot ! Entends-tu ? »

Du coup, le jeune homme laissa tomber sa mâchoire si violemment que le capitaine a toujours pris Dieu à témoin qu'il en entendit la désarticulation !

Cependant, avant de se retirer, sa paresse voulut savoir combien de temps durerait sa retraite :

« Dans combien de mois irez-vous à terre ? » interrogea le jeune homme.

Pour réponse, le dompteur voulut lui donner une leçon de chose. Il l'amena devant le trou de la cale :

« Regarde, jeune homme, lui dit-il, voilà l'estomac de mon bateau ! Quand tu l'auras rassasié de morues au point qu'il en aura la nausée, nous mettrons le cap sur Saint-Malo ! Sa ration normale est de 16.000 quintaux ! C'est toi qui dois lui ingurgiter sa pitance ! Toutes les morues qu'il engloutira devront passer par tes mains ! C'est toi l'affaleur ! Bon courage ! Jeune homme ! entends-tu ? »

« Second ! conduis ce mousse à sa « cabine » et donne-lui son uniforme de morutier ! »

Les anges du paradis auraient payé leurs places pour contempler la tête de ce jeune homme arrivant au « poste » où 40 hommes étaient en plein cuvage de leur cuvée de partance !

Le « rouge » est le chloroforme que les terreneuvas utilisent comme anesthésique du cœur pour amortir le choc du

départ. Qui osera les condamner ? Il y a des souffrances morales plus aigües que les plus grandes souffrances physiques et qui légitimement au plus haut point l'utilisation des calmants. J'ai vu certains terriens regarder d'un œil méprisant ces terreneuvas en goguette de partance. Don Quichottes de la vertu ! Gardez donc votre mépris pour votre âme rachitique ! Pour moi, je salue avec fierté l'âme herculéenne qui est logée dans ces corps qui titubent aujourd'hui et qui, pendant 10 ou 11 mois, seront les instruments herculéens de cette âme herculéenne pour fournir un travail herculéen !

« Cette odeur de « vinasse », mon petit, lui dit le « second » d'une voix paternelle, c'est l'odeur de la partance. Demain le vent du large l'aura purifiée et dans quelques jours, sur les Bancs, l'odeur âcre mais salubre de la saumure te fera les poumons ; le bon air du large te fera les joues ; le boulot te fera les mains ; la discipline te fera la volonté ; l'effort te fera les muscles et, en quelques mois, de « poupée » que tu es nous aurons fait un « homme ». Crois-moi, petit, ne regimbe pas, au contraire soumetts-toi avec résignation ! Tu es cloué sur la croix, tu auras beau te démener, tu ne t'en décolleras pas et tu agrandiras tes plaies ! L'épreuve, si tu l'acceptes, te sera salutaire, elle te charpentera et te musclera l'âme et le corps pour vivre ta vie pleinement dans « le devoir bien fait ». Bonne nuit ! petit, et surtout pas de cauchemars ! La vie est belle ! Elle te réserve encore de beaux jours ! »

Le jeune homme comprit. Il était condamné aux travaux forcés dans une prison aux murs infranchissables. Dans cette prison, il avait trouvé son maître ; le langage, l'accent, l'attitude du capitaine le lui avaient prouvé. Le « second », paternellement, lui avait tenu le langage de la sagesse. Le proverbe dit : « Contre mauvaise fortune, bon cœur ! ». Il adopta la formule et se résigna.

Le lendemain, au réveil, le « touriste » était au régime commun, sans ostentation ni prétention. L'équipage, qui s'attendait à des esclandres, était dans l'admiration, mais, pour arrêter et fixer son jugement, il attendit le choc du régime des Bancs.

En arrivant sur les lieux de pêche, un matin en ouvrant les portes du « poste », l'équipage écarquilla les yeux parce que le chalutier était transformé en bateau de sel, tout scintillant de givre. Les mâts avaient doublé d'épaisseur et ressemblaient à d'énormes colonnes de cristal. Le pont était un parc à patinage ; le « poste », le château-milieu, les haubans, les cordages étaient

hérissés de glaçons qui pendaient en herse.

Malgré ces conditions atmosphériques affreusement pénibles, sans sourciller, sans ronchonner, le jeune homme, tel un vétéran des Bancs, affronta son travail sans broncher ! Parfois, il souffrait tellement du froid, des brûlures de l'onglée, qu'il en devenait tout blême, mais il ne mollissait pas ! Ses doigts gonflés et tuméfiés par les engelures, ses mains crevassées par la plongée dans l'eau glaciale étaient souvent la source d'un véritable martyre ! Ce martyre faisait parfois pleurer les « vieux loups de mer » mais le « touriste », la « poupée » ne mollissait pas ! La « poupée » s'était métamorphosée en « homme » qui forçait l'admiration des vétérans !

Pourquoi ce changement ? Un chef dynamique avait su s'imposer à ce jeune homme en lui faisant comprendre le sens moral de la vie, la nécessité de l'effort et l'amour du « travail bien fait ». Les chefs font les hommes.

Au retour à Saint-Malo, le capitaine fit au père livraison de son fils en lui disant :

Vous m'aviez donné une poupée,  
Je vous rends un homme !

Avant de débarquer, le jeune homme tint à saluer le « second » qui l'avait encouragé si paternellement. Le « second » lui serra la main chaudement en lui disant :

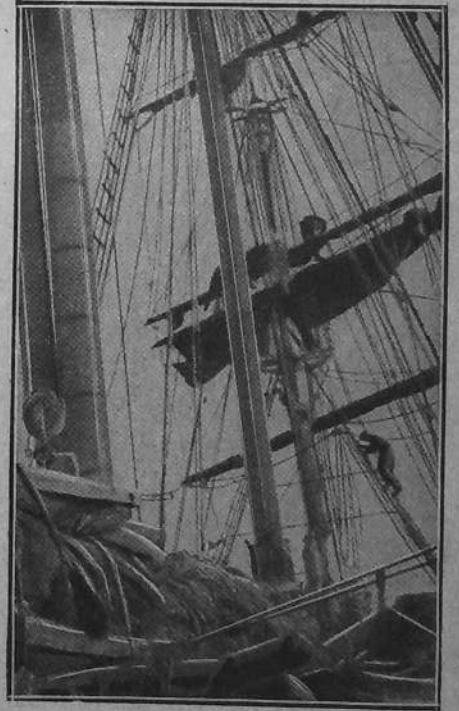
« Mon petit ! La vie est belle ! Et tu auras encore de beaux jours ! »



Un navire à l'horizon !



Le P. Yvon et son plus jeune mousse



A carguer les voiles !



Le petit mousse a le cafard



Deux petits mousses fécampois



" José " qui n'a pas vu de feuilles dans les arbres depuis 53 ans !

## UNE PLUME VIPERINE

Jean Le Du était un fameux marin ! Il avait un physique de tank ; sa poitrine, sa devanture, comme disent les marins, était en acier chromé ; sa tête avait dû être sculptée dans une carrière de granit par un tailleur de pierres ; ses mains avaient une ampleur de benne et une puissance de grue ; fermées elles avaient une force de pressoir ou plutôt de presse hydraulique ; ses jarrets, il les avait empruntés, sans doute, à un bœuf. C'était un homme d'attaque et de choc. A toutes les campagnes, il en avait 35 à son compte, il avait été l'amiral (1) de son bord. C'était un dur, un bovin. Breton, il avait le culte de la discipline. Une seule chose le révoltait, l'injustice.

C'était un fameux marin ! Le malheur de sa vie avait été d'avoir épousé une « boueuse » ! Lui, avait une « âme de mer », elle, avait une « âme de terre ». La cohabitation est-elle possible entre un oiseau de terre et un oiseau de mer, entre un corbeau et un goëland ?

Ignorant tout de la psychologie du marin, sa femme l'exaspérait. Elle n'avait jamais pu comprendre qu'à terre un marin est hors de son élément biologique, qu'un marin débarqué n'est plus qu'un pauvre goëland aux ailes coupées qui se traîne péniblement dans le royaume des limaces, des escargots et des loches ! Sur le « plancher des vaches » sa nature est trop à l'étroit, elle étouffe. Pendant 8 mois, les efforts farouches et sauvages ont été la condition de son salut ! A terre, il n'a plus de placement pour ses provisions d'énergies violentes, ça l'étouffe, ça le congestionne, et, parfois, la soupape de sûreté joue trop violemment pour éviter l'éclatement des nerfs.

---

(1) Le meilleur pêcheur du bateau.

En mer, le marin personnifie le devoir, l'héroïsme, l'effort, la solidarité dans le danger, mais toutes ces qualités le lâchent au contact du quai. A l'instant où il décolle ses bottes de la passerelle de débarquement, la mer lui pompe l'énergie qu'elle lui a infusée, pour ne la redonner qu'au premier contact de la passerelle de partance. A terre il ne peut trouver sa sève vitale, c'est un étioilé, un médiocre. Le marin appartient au large ; il ne réagit qu'aux choses graves ; il lui faut le danger pour donner sa mesure et se renoncer.

Depuis 35 ans, en arrivant chez lui, il entendait toujours le même refrain : « Tu saé, j'ai trouvé une bonne occupation pour taé ! ». En d'autres termes : « Tu viens de déposer les harnais du marin, endosse maintenant les harnais du « boueux » ! Et tandis que le pauvre terreneuvassait des pierres sur le bord de la route, la patronne raccommoait ses lainages et ses cirés pour la campagne prochaine. Son unique préoccupation était de trouver un embarquement rapide pour son « houme ».

Quand on est en pleine forme, quand on monte l'échelle de la vie, la nature réagit, elle rétablit l'équilibre aux moments des vertiges, mais, au stade du déclin, quand le pied s'effondre au bord d'une falaise, le grand spasme du vide tord les entrailles et la gorge.

A la dernière scène, celle qui précéda l'instant du départ, il posa entre sa femme et lui le rempart de la mort, en jetant un cri strident, un cri d'homme désespéré qui se jette à la « baille » ! « Sois maudite ! Adieu à jamais ! » Et la bouche qui l'avait jeté en était restée longuement et largement ouverte, un trou noir qui tirait vers le bas tout son large visage, un cri qui tendait les joues et écartelait les paupières — un cri qui s'éteint sans avoir refermé la bouche qui l'a proféré comme le cri des agonisants qui meurent, la bouche béante du cri qu'ils éructent, une bouche que ne peuvent dompter les mentonnières et qui prolonge dans la mort l'écho de la dernière épouvante.

Il embarqua donc pour sa campagne de misère avec une âme de vinaigre, un cerveau noir, un cœur meurtri.

Le marin n'est pas différent des autres hommes. Sous sa carapace dure et rugueuse, le terreneuvass garde une nature sensible, très sensible. Lui aussi a un cœur avide d'affection. Sa vie anormale, loin d'atténuer sa sensibilité, l'aiguise, et il devient ultra-sensible et facilement irritable.

Ce côté psychologique et moral du terreneuvass est d'une extrême importance. On ne manie pas des hommes comme des

machines. On gouverne les machines en respectant les lois de la mécanique, on gouverne les hommes en respectant les lois de la psychologie. Mais la psychologie a des nuances profondes.

Toutes les corporations sont différentes. Chacune a ses besoins, ses épreuves, ses difficultés, ses aspirations, sa maladie sociale. Ces considérations exigent une méthode différente de commandement, une méthode d'adaptation.

L'homme de mer est un « groumeur », terme marin qui, en langage « poilu », se traduit par « rouspéteur », et en langage académique ! par « il faut qu'il se plaigne ». Il ne faut pas toujours l'écouter, il faut souvent le laisser dire, mais il faut aussi veiller au grain ! Il y a des regards, des grognements et surtout des silences significatifs ! Un coup de tête de marin, c'est un grain qui s'essuie sans casse, mais il faut « amener » et « amener à temps » !

Malgré son tempérament « groumeur », le marin est un homme de discipline ; chez lui, la révolte demande une certaine période d'incubation, mais, comme la poudre comprimée, elle éclate avec d'autant plus de violence. C'est un tempérament cyclonique, chez lui le baromètre tombe en verticale.

En s'appuyant sur les bases les plus solides de l'histoire, on constate que souvent les grandes perturbations sociales ont eu pour origine des soulèvements, des révolutions de l'âme de la Marine.

En Angleterre et en France en 1793 ; plus près de nous, en Allemagne et au Portugal et en France encore, lors des révoltes de la Mer Noire, cette loi s'est confirmée.

Ce qui détermine chez les gens de mer un état d'âme professionnel particulier, c'est leur vie anormale, leur vie concentrée, resserrée, cloîtrée. Cette vie est un bouillon de culture d'une fécondité extraordinaire pour le développement vertigineux de toutes les passions noires : le pessimisme, la tristesse, l'apathie, la révolte. Au berceau de l'humanité, le Créateur a dit : « Il n'est pas bon que l'homme soit seul ! » et il créa la famille. Or, c'est la loi de la mer, le marin vit loin de son foyer, de sa famille. Il vit cloîtré sur son bateau dans un isolement plus ou moins prolongé. Cette solitude a pour conséquence de créer chez lui une mentalité de tristesse, d'aigreur, de défiance, qui l'indispose contre les épreuves inhérentes à la vie commune du bord, et surtout, à la vie de discipline austère exigée par la vie maritime.

Or l'anomalie de la vie maritime est encore plus accentuée

et, d'emblée, chez les marins de la Grande Pêche.

Le marin côtier sort le matin et rentre le soir ou, s'il reste quelques jours en mer, ses absences ne sont jamais de longue durée. Les Mauritiens, les longs-courriers, les marins de l'Etat ne font que des traversées. A toutes les escales, ils trouvent leur correspondance qui est un lien moral entre eux et leurs familles. Les terreneuvas, eux, sont les habitants de la mer, ils établissent leur domicile sur les Bancs de Terre-Neuve et du Groënland pour 7 ou 8 mois.

Au bout de quelques mois de cet isolement sinistre dans un métier où ils fournissent, par jour, 19 à 20 heures d'efforts herculéens, leur cœur souffre terriblement de l'absence de toute affection. De cette privation résulte une profonde dépression morale, une sorte de tristesse méfiante, la nostalgie du pays, l'inquiétude des siens, le cafard. Les idées noires qu'ils se font s'enracinent dans leur cerveau affaibli, et on les voit se consumer dans leurs inquiétudes, incapables de se débarrasser de leur cauchemar.

Le cafard des Bancs grignote les cœurs les mieux soutenus par la certitude de retrouver chez eux, à la fin de la campagne, l'affection d'une épouse aimante et les caresses de leurs petits. Quel cruel bourreau n'est-il donc pas pour les cœurs des pauvres malheureux qui, au retour, trouvent sur le seuil de leur porte une femme aimable comme une porte de prison et qui les salue du sympathique et affectueux refrain : « Tiens ! Te voilaé ! Quand est-ce que tu repars ? »

C'était le cas de Jean Le Du.

Tous les gâs du bord connaissaient ses épreuves matrimoniales. Le capitaine leur avait passé la consigne :

« Défense de faire allusion à sa femme. Le combler de prévenances ! »

Il avait ajouté : « Compris, les gâs ? » Quand ces trois mots sortaient de sa bouche, les gâs savaient que le « patron » ne badinerait pas. La consigne était respectée.

Le capitaine lui-même, un vrai manieur d'hommes, un chef à commandement psychologique, était maître dans l'art de redresser les « démâtés », de regonfler les « vidés », d'électriser les « empâtés ». Il avait l'œil sur Jean Le Du qu'il proclamait le meilleur pêcheur du bord, et il déclarait hautement que, sans aucun doute, c'est à lui qu'il aurait l'honneur de décerner le titre « d'amiral ». D'un mot, d'un regard, d'un coup de « rikiki », il chassait le cafard de ce cœur endolori. A chaque visite

du « St-Yves », le navire-hôpital, c'était Jean Le Du qui amenait le capitaine à notre bord. Le capitaine m'avait passé la consigne :

« Je vous l'amène pour un coup de pompe ! C'est une âme en détresse, en dérive ! Il mange, mâche et rumine du noir ! Par moments, ce n'est plus qu'une indifférence morne, une apathie totale ; il semble avoir épuisé ses dernières réserves vitales. Les nerfs semblent coupés, et il tombe comme tombe une voile dont les cordages sont cassés ».

Je l'amenaï dans ma cabine, et, à coups de pompe « rikiki » et à coups de pompe « Michelin » religieux, je tâchais de lui regonfler l'âme aplatie comme un ballon crevé.

Or, une nuit, vers 2 heures du matin, des cris sinistres retentirent sur le pont : A l'assassin ! A l'assassin ! »

D'un bond tout l'équipage fut sur le pont.

Le mousse gisait sur le ventre, se tordant de douleur, un couteau enfoncé jusqu'à la garde entre les deux épaules !

Le capitaine, revolver au poing, parcourut le bateau pour chercher l'assassin. Ce fut en vain. Il fit l'appel de l'équipage. Un homme manquait. C'était Jean Le Du... Il avait plongé dans la « baille » !

Se croyant frappée à mort, la victime pensa à la veuve de Jean Le Du, elle écrivit ces mots sur un bout de papier :

« Avant de mourir, je déclare sur l'honneur que je n'ai jamais eu avec Jean Le Du un différend qui ait pu provoquer une vengeance de sa part. L'acte, dont je suis victime, ne peut être que la conséquence d'un moment de folie. Je fais cette déclaration en faveur de la pension de la veuve ».

Signé : X.

Tout l'équipage s'est demandé et se demande encore quelle est la cause qui a pu provoquer cet acte de folie ! La voici :

A la dernière visite du navire-hôpital, Jean Le Du avait reçu une lettre. Après l'avoir lue sur le pont du « St-Yves », il me la communiqua pour en prendre connaissance. C'était une lettre anonyme qui accusait sa femme d'infidélité !

« Mon vieux, lui dis-je, une lettre anonyme est une lâcheté crapuleuse et y croire, a priori, serait aussi lâche ! On ne doit pas condamner un accusé sans l'avoir entendu ; d'autant plus que cette écriture est une écriture de femme, et tu dois savoir de quoi est capable une haine et une jalousie de femme ! Ton cœur est en cyclone, ton cerveau est démonté, ton gouvernail



est cassé ! Amène tout ! Prends des ris ! Mets à la cape et attends que le grain ait passé ! Crois-moi ! si ta femme a un caractère de chien, de buisson d'épine, de câble électrique à haute tension, tu n'as jamais eu occasion de douter de sa fidélité. Garde cette lettre. Au retour, nous ferons sortir de son trou l'odieuse vipère qui a distillé cet infâme venin ! »

Tandis que je parlais, le pauvre homme me dévisageait, sans ciller. Le visage muré, il demeurait fixe, crispé ; ses yeux immenses, ses yeux qui lui mangeaient tout le visage, restaient attachés à moi.

Dans sa dernière lueur de raison, il me promit d'être sage ; mais la folie le noya !

Il y a des langues vipérines !

Il y a aussi des plumes vipérines !

## CHAPITRE TROISIEME

### LA VIE DES TERRENEUVAS

#### EN FACE DE LA DOCTRINE SOCIALE DE L'EGLISE

## LE PAPE EST-IL COMMUNISTE ?

Le Pape Pie XI a dit :

« Le grand scandale du XX<sup>e</sup> siècle, c'est que la masse du peuple ait abandonné l'Eglise ! »

D'où vient cette désertion ? Il y a beaucoup de raisons, sans aucun doute, mais en voici une qui n'est pas des moindres :

En mai 1943, durant mon séjour à Nantes pour une série de 79 conférences, je recevais de la Mère Supérieure de l'Hôtel-Dieu, par l'intermédiaire du R. P. Gardien du Couvent des Capucins, un billet libellé en ces termes :

« Mr X, 6 rue Baron, malade amputé des deux jambes, verrait volontiers le R. P. Yvon. Ce malade est un acharné communiste. Ses enfants n'ont pas fait de première communion. On a essayé inutilement de les avoir pour le catéchisme. Ce malade est sur le lit depuis plusieurs années. C'est un ouvrier très instruit. Il a beaucoup lu. Il est conquis au P. Yvon par la lecture de ses deux livres et il aimerait voir le Père pour discuter avec lui. Tout autre Père se ferait mettre à la porte. Seul le Père Yvon sera reçu ».

Je me suis rendu auprès de cet homme. Il habite un quartier qui ne doit pas être très fréquenté par les anges du paradis.

Madame X vint m'ouvrir. A peine la porte fut-elle entr'ouverte que la vue d'un moine métamorphosa son aimable figure en figure de cerbère ! Sans lui donner le temps de protester, je déclinai mon nom. Il eut un effet magique. Madame X m'introduisit avec un aimable sourire et une distinction exquise, tandis que du fond du couloir une voix mâle se fit entendre : « Ah ! C'est vous, Père Yvon ! Venez donc par ici ! »

Monsieur X est un ancien marin. Je lui offris une cigarette,

puis une autre, puis une autre, et puis... une autre ; et nous causâmes pendant deux heures dans une atmosphère de chaude amitié et d'agréable parfum de tabac.

Avant de prendre congé, je lui dis :

« Pardon, Monsieur X, voudriez-vous me rendre un service ? Je viens d'écrire un livre sur la question sociale concrétisée dans la vie des marins de Terre-Neuve, et, avant de livrer ma copie à Monsieur Flammarion, je donne des coups de sonde dans tous les milieux pour recueillir les impressions de lecteurs d'opinions diverses. Voudriez-vous me faire le plaisir de lire mon travail et de me donner votre opinion ? »

Monsieur X acquiesça avec empressement. Le lendemain, je lui apportais le texte de « LES GRANDS CŒURS DE LA HOULE » avec... quelques paquets de cigarettes pour agrémenter sa lecture, et, quinze jours plus tard, je revins pour recueillir son impression :

« Eh bien ! Monsieur X ! Que pensez-vous de mon travail ? »

« Votre livre est passionnant. Je l'ai dévoré en un jour, puis je l'ai relu une deuxième et une troisième fois ! »

« Alors ! Qu'en pensez-vous ? »

« Ce que j'en pense ? Vous voulez savoir ce que j'en pense ? Je pense, d'abord, que si vous savez halier la morue, vous savez aussi harponner les « requins de la finance » et saigner « les veaux d'or » !

« Quelle exploitation inhumaine du bétail humain ! Les ouvriers se plaignent, et à juste titre, d'être exploités par les patrons, mais je constate que si les patrons sont des sangsues, les armateurs sont de véritables vampires !

« On m'avait dit que les « bien-pensants » trouvaient que vous y alliez un peu fort dans vos conférences. A mon avis, on ne peut jamais y aller trop fort quand il s'agit de flageller de pareilles inhumanités. D'ailleurs, d'après votre livre « Les Grands Cœurs de la Houle », le pape cogne aussi fort que vous sur les patrons, sinon plus fort. Les dits « bien-pensants » vous traitent de « communiste », logiquement ils devraient dire que le pape est encore plus « communiste » que vous.

« Il est vrai, d'ailleurs, que sur plusieurs points les revendications de la religion chrétienne et les revendications du socialisme en faveur des droits des ouvriers se ressemblent.

« Le programme social de l'Eglise catholique est très beau ; mais un programme est fait pour être réalisé ; les patrons catholiques l'ont-ils réalisé ? Non certes, ils ne valent pas mieux que

les autres, et c'est ce qui a dégoûté le peuple de la religion.

« L'ouvrier n'est pas allé au socialisme ou au communisme pour des raisons doctrinales, mais parce qu'il y a trouvé un mouvement de masse qui défend ses droits. Appelez ce mouvement « socialisme » ou « communisme », peu lui importe. Il a été conquis parce que le socialisme a réalisé la parole de Jaurès :

« Quand nous serons arrivés à lier le mot « socialisme » à celui de toutes les réformes sociales en faveur des ouvriers, quand « socialisme » sera devenu synonyme de « défense des intérêts des travailleurs », alors notre triomphe sera proche. »

« Moi aussi, je pratiquais autrefois, mais j'ai tourné casaque. Dans leurs sermons, je n'ai jamais entendu les curés dire un mot de toutes les paroles que vous prêtez aux papes, dans votre livre « Les Grands Cœurs de la Houle », en faveur des droits des travailleurs. Ah ! ils disaient bien aux riches de faire l'aumône aux indigents, mais ils ne parlaient jamais des droits du peuple de n'être pas indigent par la faute des riches. En somme, on avait droit à l'aumône, mais il fallait rester petit. Ça, ça m'a dégoûté de la religion ! C'est tellement vrai que, quand j'ai lu vos livres et que j'ai entendu parler de vos conférences, j'ai dit à ma femme :

« Ecoute donc, je serais curieux de voir ce curé-là, un curé qui défend les droits des travailleurs et qui « sonne » les patrons ! »

« Ma curiosité peut vous paraître bizarre, Père Yvon, mais un curé qui n'est pas pour les riches, un curé qu'on dit « communiste » ! c'est pas chose ordinaire. La preuve que c'est tellement extraordinaire, c'est que les dits « bien-pensants » le considèrent immédiatement comme un « communiste », lors même qu'il ne parle qu'en citant textuellement les paroles des papes. »

Il est difficile de contresigner en bloc cette condamnation générale des catholiques par ce réquisitoire à l'emporte-pièce d'un ouvrier communiste, mais il est utile d'en souligner quelques passages caractéristiques et de les confronter avec les encycliques pontificales :

Le communiste dit :

« On ne peut jamais y aller trop fort quand il s'agit de flageller de pareilles inhumanités. D'ailleurs, d'après votre livre « Les Grands Cœurs de la Houle », le pape cogne aussi fort

que vous sur les patrons, sinon plus fort. Les dits « bien-pensants » vous traitent de « communiste », logiquement ils devraient dire que le pape est encore plus « communiste » que vous ».

Le pape Léon XIII dit :

« Il faut, par des mesures promptes et efficaces, venir en aide aux hommes des classes inférieures, attendu qu'ils sont pour la plupart dans une situation d'infortune et de misère imméritée. »

(Rerum novarum)

« Les travailleurs isolés et sans défense se sont vus, avec le temps, livrés à la merci de maîtres inhumains et à la cupidité d'une concurrence effrénée. Une usure dévorante est venue encore s'ajouter au mal. Condamnée à plusieurs reprises par le jugement de l'Eglise, elle n'a cessé d'être pratiquée, sous une autre forme, par des hommes avides de gain, d'une insatiable cupidité. A tout cela il faut ajouter le monopole du travail et des effets du commerce devenu le partage d'un petit nombre de riches et d'opulents, qui imposent un joug presque servile à l'infinie multitude des prolétaires. »

(Rerum novarum)

« La violence des révolutions politiques a divisé le corps social en deux classes et a creusé entre elles un immense abîme. D'une part, la toute-puissance, dans l'opulence : une faction qui, maîtresse absolue de l'industrie et du commerce, détourne le cours des richesses et en fait affluer vers elle toutes les sources ; faction, d'ailleurs, qui tient en main plus d'un ressort de l'administration publique. De l'autre, la faiblesse dans l'indigence ; une multitude, l'âme ulcérée, toujours prête au désordre. »

(Rerum novarum)

« La misérable condition d'une si grande partie du menu peuple, assurément bien digne de relèvement et de secours, sert admirablement les desseins d'agitateurs pleins de finesse, et en particulier ceux des factions socialistes qui, en faisant aux classes les plus humbles de folles promesses, s'acheminent vers l'accomplissement des plus effrayants desseins. »

(Parvenu à la 25<sup>e</sup> année)

Le pape Pie XI a dit :

« Le prolétariat et le paupérisme sont, à coup sûr, deux choses bien distinctes. Il n'en reste pas moins vrai que l'existence d'une multitude de prolétaires d'une part, et d'un petit nombre de riches pourvus d'énormes richesses, d'autre part, atteste à l'évidence, que les richesses créées en si grande abondance à notre époque d'industrialisme sont mal réparties et ne

sont pas appliquées, comme il le faudrait, aux besoins des différentes classes.

« Il faut tout mettre en œuvre afin que, dans l'avenir, du moins, la part des biens qui s'accumulent aux mains des capitalistes soient réduits à une plus équitable mesure, et qu'il s'en répartisse une suffisante abondance parmi les ouvriers... Ainsi, ils se relèveront de la vie d'incertitude qui est le sort du prolétariat... »

« Qu'on en soit bien convaincu, si l'on ne se décide enfin, chacun pour sa part, à mettre (ces principes) sans délai à exécution, on n'arrivera pas à défendre efficacement l'ordre public, la paix et la tranquillité de la société contre les forces révolutionnaires... »

(Quadragesimo anno)

« Mais quand nous voyons cette foule d'indigents accablés par la misère et pour des causes dont ils ne sont pas responsables, et à côté d'eux, tant de riches qui se divertissent sans penser aux autres, qui gaspillent des sommes considérables pour des choses futiles, Nous ne pouvons nous empêcher de constater avec douleur que, non seulement la justice n'est pas suffisamment observée, mais que le commandement de charité reste encore incompris et n'est pas vécu dans la pratique quotidienne. »

(Quadragesimo anno)

\*\*

Le communiste dit :

« Il est vrai, d'ailleurs, que sur plusieurs points les revendications de la religion chrétienne et les revendications du socialisme en faveur des droits des travailleurs se ressemblent. »

Le pape Pie XI dit :

« On dirait que le socialisme, effrayé par ses propres principes et par les conséquences qu'en tire le communisme, se tourne vers les doctrines de tradition chrétienne et, pour ainsi dire, se rapproche d'elles : on ne peut nier, en effet, que parfois ses revendications ressemblent étonnamment à ce que demandent ceux qui veulent réformer la société selon les principes chrétiens... »

« ...le socialisme, comme toutes les erreurs, contient une part de vérité (ce que, d'ailleurs, les Souverains Pontifes n'ont jamais nié)... »

(Quadragesimo anno)

Pour flageller « l'incurie de ceux qui, comme dit encore le

Pape Pie XI, apparemment insouciant de ce danger imminent et lâchement passifs, laissent se propager de toute part des doctrines qui, par la violence et le meurtre, vont à la destruction de la société tout entière », et qui, pour voiler leur paresse et leur indolence traitent de « communistes » ceux qui, pour obéir à leur Chef, se lancent dans la bagarre, il n'est pas inutile de rappeler les paroles du marquis de la Tour du Pin :

« Faire droit à ce que le socialisme a de juste dans ses revendications, ce n'est pas ouvrir la porte à ce qu'elles ont d'excessif. Tandis que fuir les problèmes sociaux ou se montrer impuissant à les résoudre, c'est faire le jeu de la révolution sociale et non lui disputer le terrain. »

\*\*

Le communiste dit :

Le programme de l'Eglise est très beau ; mais un programme est fait pour être réalisé ; les patrons catholiques l'ont-ils réalisé ? Certes non ; ils ne valent pas mieux que les autres, et c'est ce qui a dégoûté le peuple de la religion.

» L'ouvrier n'est pas allé au socialisme ou au communisme pour des raisons doctrinales, mais parce qu'il y a trouvé un mouvement de masse qui défend ses droits. Appelez ce mouvement « socialisme » ou « communisme », peu lui importe. Il a été conquis, parce que le socialisme a réalisé la parole de Jaurès :

« Quand nous serons arrivés à lier le mot « socialisme » à celui de toutes les réformes sociales en faveur de l'ouvrier, quand « socialisme » sera devenu synonyme de « défense des intérêts des travailleurs », alors notre triomphe sera proche. »

Le pape Pie XI dit :

« Nous ne pouvons nous empêcher de constater que la justice n'est pas suffisamment observée... Il y a un remède encore plus efficace qui doit atteindre plus directement le mal actuel, c'est le précepte de la charité... A mesure que les ouvriers et les pauvres ressentiront les bienfaits de cet esprit d'amour animé par la vertu du Christ, ils se dépouilleront de ce préjugé que le christianisme a perdu de son efficacité et que l'Eglise est du côté de ceux qui exploitent le travail... »

» Beaucoup de ceux qui ont passé au socialisme répondent pour s'excuser : L'Eglise et ceux qui font profession d'y être attachés sont pour les riches et ne s'occupent guère des ouvriers,

ne font rien pour eux ; force leur était, s'ils voulaient pourvoir à leurs intérêts, d'entrer dans les rangs du socialisme.

» C'est une chose bien lamentable, Vénérables Frères, qu'il y ait eu, qu'il y ait même, hélas ! encore des hommes qui, tout en se disant catholiques, se souviennent à peine de cette sublime loi de justice et de charité en vertu de laquelle il ne nous est pas seulement enjoint de rendre à chacun ce qui lui revient, mais encore de porter secours à nos frères indigents comme au Christ lui-même (Jac. C. II) ; qui, chose plus grave, ne craignent pas d'opprimer les travailleurs par esprit de lucre. Bien plus, il en est qui abusent de la religion elle-même, cherchant à couvrir de son nom leurs injustes exactions, pour écarter les réclamations pleinement justifiées de leurs ouvriers. Nous ne cessons jamais de stigmatiser une pareille conduite ; ce sont ces hommes qui sont cause que l'Eglise, sans l'avoir en rien mérité, a pu avoir l'air et s'est vu accuser de prendre le parti des riches et de n'avoir aucun sentiment de pitié pour les besoins et les peines de ceux qui se trouvent déshérités de leur part de bien-être en cette vie...

» Pour être authentiquement vraie, la charité doit tenir compte de la justice... cette vertu commande aussi les obligations de stricte justice, comme le devoir de ne pas tuer et de ne pas commettre de vol ; une prétendue charité qui prive l'ouvrier du salaire auquel il a un droit strict n'a rien de la vraie charité, ce n'est qu'un titre faux, un simulacre de charité. L'ouvrier ne doit pas recevoir à titre d'aumône ce qui lui revient en justice ; il n'est pas permis de se dérober aux graves obligations imposées par la justice en accordant quelques dons à titre de miséricorde. La charité et la justice imposent des devoirs, souvent par rapport au même objet, mais sous un aspect différent : lorsqu'il s'agit des obligations d'autrui envers eux, les ouvriers ont le droit de se montrer particulièrement sensibles par conscience de leur dignité.

» Aussi Nous nous adressons particulièrement à vous, patrons et industriels chrétiens... songez à vos responsabilités. Il est malheureusement trop vrai que les pratiques admises en certains milieux catholiques ont contribué à ébranler la confiance des travailleurs dans la religion de Jésus-Christ. On ne voulait pas comprendre que la charité chrétienne exige la reconnaissance de certains droits qui appartiennent à l'ouvrier et que l'Eglise a explicitement reconnus. Que faut-il penser des manœuvres de quelques catholiques qui, en certains endroits, ont réussi

à empêcher la lecture de notre encyclique «*Quadragesimo anno*», dans leurs églises patronales ? Que dire de ces industriels catholiques qui n'ont cessé jusqu'à présent de se montrer hostiles à un mouvement ouvrier que Nous avons Nous-même recommandé ? N'est-il pas déplorable qu'on ait abusé du droit de propriété, reconnu par l'Eglise, pour frustrer l'ouvrier du juste salaire et des droits sociaux qui lui reviennent ?

» Pour donner à cette action sociale une plus grande efficacité, il est indispensable d'étudier et de faire connaître davantage les problèmes sociaux à la lumière des doctrines de l'Eglise et sous l'égide de l'autorité établie par Dieu dans l'Eglise. Si la conduite de certains catholiques a laissé à désirer dans le domaine économique et social, la cause en fut souvent que les catholiques ne connaissaient pas assez les enseignements des Souverains Pontifes à ce sujet. Aussi est-il absolument nécessaire de développer dans toutes les classes de la société une formation sociale plus intense, en rapport avec les degrés divers de culture intellectuelle, et de n'épargner aucun soin, aucune industrie, pour assurer aux enseignements de l'Eglise la plus large diffusion, surtout parmi la classe ouvrière. Que les esprits soient éclairés par la sûre lumière de la doctrine catholique ; que les volontés soient inclinées à la suivre et à l'appliquer, comme norme de la vie morale, par l'accomplissement consciencieux des multiples devoirs sociaux. On combattra ainsi cette incohérence, cette discontinuité dans la vie chrétienne, que Nous avons déplorées tant de fois, et qui fait que certains hommes, apparemment fidèles à remplir leurs devoirs religieux, mènent, avec cela, par un déplorable dédoublement de conscience, dans le domaine du travail, de l'industrie ou de la profession, dans leur commerce ou leur emploi, une vie trop peu conforme aux exigences de la justice ou de la charité chrétienne ; d'où le scandale pour les faibles, et facile prétexte offert aux méchants de jeter sur l'Eglise elle-même le discrédit. »

\*\*

Le communiste dit :

« Moi aussi, je pratiquais autrefois, mais j'ai tourné casaque. Dans leurs sermons, je n'ai jamais entendu les curés dire un mot de toutes les paroles que vous prêtez aux papes, dans votre livre «*Les Grands Cœurs de la Houle*», en faveur des droits des travailleurs. Ah ! ils disaient bien aux riches de faire l'au-

mône aux indigents, mais ils ne parlaient jamais des droits du peuple de n'être pas indigent par la faute des riches. En somme, on avait droit à l'aumône mais il fallait rester petit ! C'est tellement vrai que, quand j'ai lu vos livres et que j'ai entendu parler de vos conférences, j'ai dit à ma femme :

« Ecoute donc, je serais curieux de voir ce curé-là, un curé qui défend les droits des travailleurs et qui «*sonne*» les patrons ! »

» Ma curiosité peut vous paraître bizarre, Père Yvon, mais un curé qui n'est pas pour les riches, un curé qu'on dit «*communiste*» ! C'est pas chose ordinaire ! »

Le pape Pie XI dit :

« Il importe d'attribuer à chacun ce qui lui revient et de ramener aux exigences du bien commun et aux normes de la justice sociale la distribution des richesses de ce monde, dont le flagrant contraste entre une poignée de riches et une multitude d'indigents, atteste de nos jours, aux yeux de l'homme de cœur, les graves dérèglements. »

» Tel est, en effet, le but que notre Prédécesseur se faisait un devoir de poursuivre : le relèvement du prolétariat. Il convient d'urger d'autant plus cette obligation et d'y appuyer avec une pressante insistance, que l'on a trop souvent négligé sur ce point les directives de notre Prédécesseur, soit qu'on les passât intentionnellement sous silence, soit qu'on jugeât la tâche irréalisable, alors cependant qu'elle peut être accomplie et qu'il n'est pas permis de s'y soustraire. »

Personne ne pourra nier que, par ces paroles, le Souverain Pontife Pie XI reproche énergiquement au clergé de n'avoir pas suivi avec assez de zèle les directives pontificales pour la défense des intérêts et le relèvement du prolétariat.

Après cette condamnation pontificale me serait-il permis de relater quelques souvenirs de combat ?

Mon «*communiste*» prétend que, lors de mes conférences, les «*bien-pensants*» me traitent de «*communiste*», bien que, dans mon exposé de la question sociale, je cite textuellement les paroles des encycliques. Cette généralisation, comme toutes les généralisations, n'est pas juste. Elle renferme une certaine inexactitude, mais elle contient aussi une bonne part de vérité. Voici quelques faits :

Lors d'une conférence dans une ville maritime de l'Ouest, un vénérable Curé qui, sans aucun doute, devait avoir quelques

défaillance de mémoire au sujet des encycliques pontificales, me dit d'un ton quelque peu agressif :

« Mais enfin, Mon Père, vous attaquez les armateurs en véritable socialiste ! Mais, Monsieur X me donne tous les ans 20.000 francs pour mes œuvres ! »

« Monsieur le Curé, lui ai-je répondu, avec un calme qui ne m'est pas habituel, je n'attaque pas les armateurs qui sont en règle avec les encycliques, s'il y en a ! En tous cas le vôtre n'est pas de ceux-là !

» Votre insigne bienfaiteur, en parlant de ses marins, parle de « matériel humain » ! Or le pape Léon XIII a dit :

« Ce qui est honteux et inhumain, c'est d'user de l'homme comme d'un vil instrument de lucre et de ne l'estimer qu'en proportion de la vigueur de ses bras ! »

» Votre insigne bienfaiteur donne un salaire de misère à ses marins qui, pendant sept à huit mois, lui extraient de l'or pour ses coffres-forts du fond d'une mer glaciale, dans un métier que Mr Pierre Demartres, l'ami des armateurs, appelle :

- « Vie de galérien »,
- « Labeur sauvage »,
- « Gagne-pain infernal »,
- « Enfer blême ».

» Vous croyez, Monsieur le Curé pouvoir lui donner l'absolution parce qu'il vous gratifie de 20.000 francs par an pour vos œuvres ! Pour moi, je me verrais dans l'obligation de la lui refuser, en lui rappelant la parole de Pie XI :

« Pour être authentiquement vraie, la charité doit tenir compte de la justice... Cette vertu commande aussi les obligations de stricte justice, comme le devoir de ne pas tuer et de ne pas commettre de vol ; une prétendue charité qui prive l'ouvrier du salaire auquel il a un droit strict n'a rien de la vraie charité ».

» Et j'ajouterais :

« Monsieur l'armateur ! Avant de faire l'aumône, on paie ses dettes ! Vous n'avez pas le droit de faire l'aumône avec les salaires de vos marins ! »

» Je préfère, Monsieur le Curé, l'attitude d'un de nos Eminentissimes Cardinaux devant un riche patron qui lui faisait un don de 50.000 francs pour ses œuvres diocésaines :

« Veuillez m'excuser, Monsieur, mais, en conscience, je ne puis les accepter, tant que vous ne donnerez pas à vos ouvriers un juste salaire, c'est-à-dire un salaire vital, familial et suffisant

pour permettre à l'ouvrier, sobre et honnête, d'accéder par ses économies, à la propriété privée, car j'aurais toujours l'arrière-pensée que j'aurai accepté peut-être, à titre d'aumône, ce qui, en stricte justice commutative ou sociale, est dû à l'ouvrier. Or je n'ai pas le droit d'être un injuste détenteur ».

» Monsieur le Curé ! Cet éminentissime Cardinal n'a pas l'air plus disposé que moi à absoudre votre insigne bienfaiteur, même avec... une gratification de 50.000 francs !

» Et pourquoi ? Comme le dit un Père de l'Eglise, un voleur n'est pas seulement celui qui s'empare du bien d'autrui, mais encore celui qui retient le bien d'autrui ; et c'est précisément ce que fait le patron qui ne donne pas à ses ouvriers le juste salaire dû en stricte justice.

» Et ce voleur n'est pas un voleur ordinaire ! Voici comment Pie XI s'exprime, à ce sujet, dans son Encyclique « Casti connubii », en se référant à l'Encyclique « Arcanum » de Léon XIII :

« Il faut s'efforcer de toutes façons à réaliser ce que Notre Prédécesseur Léon XIII avait déjà déclaré, savoir : que dans la société civile, le régime économique et social soit constitué de façon que tout père de famille puisse gagner ce qui, étant donné sa condition et la localité qu'il habite, est nécessaire à son entretien et à celui de sa femme et de ses enfants : « Car l'ouvrier mérite son salaire ». Lui refuser ce salaire, ou lui donner un salaire inférieur à son mérite, c'est une grave injustice, et un péché que les Saintes Ecritures rangent parmi les plus grands. Il n'est pas permis non plus de fixer un taux de salaire si modique que, vu l'ensemble des circonstances, il ne puisse pas suffire à l'entretien de la famille. »

(Casti connubii).

» C'est là frustrer quelqu'un du prix de ses labeurs, ce qui est un crime à crier vengeance au ciel : « Voilà que le salaire que vous avez dérobé par fraude à vos ouvriers crie contre vous et que leur clameur est montée jusqu'aux oreilles du Dieu des Armées. » (Jac. V, 4).

(Léon XIII, Rerum novarum).

Marx et Proudhon ne sont pas plus durs que Léon XIII dénonçant un capitalisme anarchique aux appétits païens, qui n'est pas un fruit du christianisme, mais sa négation.

Il y a quelques années, dans un Congrès maritime, au

Couvent des Dominicains de Sainte-Anne-des-Grèves, à Paramé, j'ai entendu un conférencier dire cette parole :

« Il y a des socialistes qui ont dans leur conscience plus de christianisme que certains prétendus catholiques ! »

Comme le Président de la séance eut un mouvement de protestation, le conférencier lui envoya ce direct :

« Je ne suis pas ici pour flatter mes auditeurs, mais pour leur dire la vérité ».

« C'est à vous que ce discours s'adressait », Messieurs les armateurs ! et il s'adresse à beaucoup d'autres !

Tout ce chapitre ne prouve-t-il pas d'une façon éclatante la vérité de l'apostrophe cinglante qu'un député socialiste lançait à la figure des catholiques à la Chambre des Députés :

« Nous ne vous reprochons pas votre doctrine, mais nous vous reprochons de ne pas l'appliquer ».

#### RELISONS L'EVANGILE ET LES ENCYCLIQUES !

Le Docteur S., Doyen de la Faculté de Médecine de X, possédait un esprit social très compréhensif. Il n'en était pas de même de sa bru, fille d'un gros industriel du Nord.

Une de mes conférences sur les marins de Terre-Neuve, où j'avais abordé la question des droits des travailleurs, eut pour résultat de tendre les nerfs de cette jeune dame à tel point que le Doyen jugea nécessaire, pour la paix de sa maison et la santé de sa bru, d'avoir recours à un expédient. Il m'invita donc à déjeuner, espérant que cette entrevue jouerait le rôle d'un calmant.

Mince, grande, brune, le teint olivâtre, ocré par un fard violent, les sourcils et les yeux teintés d'un noir violacé, gainée dans un manteau de soie noire à col d'astrakan qui moulait son torse élégant, Madame X fit au salon une entrée de ring. Malgré elle, toute son attitude décelait une volonté violente d'attaque, si violente, qu'elle m'envoya un direct en pleine figure, même avant le signal du gong !

« Bonjour, Père révolutionnaire ! »

« Madame, je vous présente mes hommages ! »

« Mais vous êtes un véritable révolutionnaire ! Mon Père ! »

« Ça dépend, Madame, de ce que vous entendez par « révolution » ! Si vous entendez par « révolution » la transformation du désordre social actuel par le ferment de l'Évangile et des Encycliques pontificales, je suis un grand « révolutionnaire », mais un « révolutionnaire » qui travaille pour la paix. La paix, Madame, d'après le grand docteur St Augustin, c'est « la tranquillité dans l'ordre ». D'autres sont pour « la tran-



quillité » tout court. Ils aiment ce fromage. Moi, madame, je ne me suis pas fait capucin pour manger de ce fromage.

L'apostolat social, Madame, est un apostolat bien ingrat ; c'est une spécialité d'apostolat dont le marché n'est pas encombré et ne le sera jamais parce que, menant fatalement aux « histoires », il est diamétralement opposé à l'esprit apostolique qu'on infuse aux futurs apôtres depuis des générations, esprit qu'on pourrait concrétiser dans cette formule chloroformante : « Le bien ne fait pas de bruit, le bruit ne fait pas de bien ». C'est, en d'autres termes, le « Pas d'histoires » de l'esprit fonctionnariste. C'est le plus moëlleux des oreillers pour s'endormir, sans trouble et avec béatitude, dans le doux « faniente » de l'inaction bourgeoise ; mais cet esprit n'est pas évangélique. « Allez et criez sur les toits ! » a dit le Christ en lançant ses Douze Apôtres à la conquête du monde !

La vérité, toujours la vérité, même celle qui flagelle le « veau d'or », voilà la méthode qui sauvera le monde. « Veritas liberabit vos ! » La vérité triomphera, parce qu'elle fera régner la justice par la charité, et la charité par la justice malgré, ou peut-être même, à cause des « histoires ». L'ancienne méthode, la méthode de l'opportunisme profiteur a fait ses preuves par « le plus grand scandale du XX<sup>e</sup> siècle qui est, dit Pie XI, que la masse des ouvriers ait abandonné l'Eglise ». Et pourtant l'apôtre social doit encore se résigner à être « compromis » aux yeux des patrons dits catholiques et même de ses confrères. C'est une petite pierre dans le soulier ou dans la sandale, qui est bien gênante pour marcher, mais qui ne doit pas arrêter la marche en avant, toujours... en ligne droite, la ligne évangélique !

*Et pourquoi donc en voulez-vous tant aux patrons ?*

Je n'en veux à personne. Je « sonne » les patrons imbus de paganisme et de libéralisme économique, parce que leur état d'âme a quelque chose d'affreux. Ils prétendent, en effet, que s'il y a dans le régime économique actuel de grands maux et de terribles réalités, il faut s'y résigner ; tout cela est inévitable.

« Il n'y a rien à faire, disent-ils, ce doit être comme ça, c'est le jeu des lois naturelles, et, par conséquent, toute réglementation de l'économie ne peut que préparer à l'humanité des maux pires que ceux qu'on veut supprimer. L'unique devoir

du patron est de soulager, en quelque mesure, par des largesses charitables, les misères inévitables ».

Voilà la mentalité d'un trop grand nombre de patrons, même de patrons dits catholiques.

En somme, Dieu aurait réparti les hommes en deux catégories : la catégorie des riches qui se gavent, ventre à table et dos au feu, et la catégorie des Lazares qui ont droit tout juste aux miettes qui tombent de la table des repus. C'est du paganisme.

Cette mentalité n'est pas une mentalité imaginaire. Est-ce que toutes les réformes sociales, tous les changements n'ont pas été arrachés ou imposés au patronat ? Quelle est la transformation collaborante, quelle est la réforme qui est venue de l'initiative du bon vouloir du patronat ? Et voilà pourquoi quelqu'un a dit qu'il y a plus de christianisme dans la mentalité socialiste que dans la mentalité de certains patrons dits catholiques.

Il y a des exceptions, il y a des patrons justes qui se conforment à l'esprit des encycliques, et les résultats montrent qu'il y a quelque chose à faire. Et voilà pourquoi, Madame, je « sonne » les mauvais patrons pour réveiller leur conscience et les christianiser, en les faisant passer du régime de la force au régime du droit par la charité et la justice.

Il est inadmissible qu'il y ait chez les uns le gaspillage du luxe pendant que d'autres manquent du plus humble nécessaire ; la super-abondance et le dénuement effroyable sont deux choses inconciliables avec la Providence. Je ne puis admettre deux sociétés inégales insouciantes l'une de l'autre ; une société d'abondance, de richesse et de superflu et une société de restrictions, de pauvreté et de misère.

*Bientôt il faudra, d'après vous, que le patron se fasse le domestique de ses employés !*

Non, Madame, mais simplement le serviteur. Le Christ, « le chef des chefs », le roi des rois, « est venu pour servir et non pour être servi ». Le Souverain Pontife, son successeur, s'appelle « le serviteur des serviteurs de Dieu ». L'autorité elle-même se définit « le pouvoir de commander en fonction du bien commun ». Le patron a le devoir de pourvoir au bien de son entreprise et de sa famille, mais aussi au bien de ses employés, parce que dans toute entreprise il y a association du capital et du travail. Comme dit Léon XIII : « il n'y a pas de capital sans

travail, il n'y a pas de travail sans capital. » Cependant l'ouvrier a des droits qui priment toujours ceux du patron :

Léon XIII a dit : « qu'il y a une loi de justice... d'après laquelle la rémunération du travail ne doit pas être insuffisante à faire vivre l'ouvrier sobre et honnête ». (Rerum novarum).

En 1919, les Evêques Américains proclament que « le patron n'a pas le droit de prélever un intérêt sur ses placements avant d'avoir versé à son personnel au moins un salaire vital. »

En 1921, dans un cours de la Semaine Sociale de Lyon, nous lisons : « Le capital investi... ne prélèvera pas d'emblée un bénéfice sous forme d'intérêt ou de dividende, et même, il n'y aura jamais droit, avant que le travail ait perçu sa rémunération vitale. » (Page 180).

Les Encycliques « Casti connubii » de 1930 et « Quadragesimo anno » de 1931 y insistent encore et iront jusqu'à réclamer le salaire familial.

Le patron, Madame, a ses droits mais il a aussi ses devoirs.

*Dans ces conditions, bientôt il sera préférable d'être employé que patron, car l'employé a moins de responsabilités !*

Oh ! Madame, tranquillisez-vous ! Le jour où les patrons voudront une place d'ouvrier, ils trouveront facilement embauche ! C'est un marché qui n'est pas encombré ! Par contre, les places des patrons ne resteront pas longtemps vacantes ! D'ailleurs, Madame, il est possible, qu'un jour, ne sera pas patron qui voudra ! Un fils n'est pas nécessairement général parce que son père possédait ce grade. La fonction du généralat exige des compétences et ne se transmet pas en héritage ! Le rôle de patron exige aussi des compétences pour « commander en fonction du bien commun ». Pourquoi le patron transmettrait-il ce titre, nécessairement, à un fils inapte au commandement ?

Que le fils hérite de la valeur de l'entreprise de son père, c'est justice ; mais est-il exigé par la justice qu'il hérite du pouvoir de commander alors qu'il est inapte à utiliser ce pouvoir en fonction du bien commun ? Le rôle premier du patron n'est pas d'exploiter une affaire ou de diriger une entreprise pour son plaisir, même aux dépens de son coffre-fort, mais de commander en fonction du bien commun, c'est-à-dire, pour sa subsistance à lui et de sa famille, et la subsistance de ses employés et de leurs familles. S'il est inapte à cette fonction, a-t-il le droit, en justice, à ce commandement au détriment de sa pro-

pre famille, et surtout, au détriment de ses employés et de leurs familles ?

*Vous avouerez, mon Père, que l'ouvrier et l'ouvrière sont insatiables ! Plus on leur donne, plus ils veulent avoir ! Après les 8 heures, les congés payés ! Après les congés payés, les loisirs ! Après les loisirs, ce sera « l'apéro » de midi et du soir ! Et pour ces dames et ces demoiselles, ce sont les toilettes, l'indéfrisable, etc. !*

Vous dites vrai, Madame, le cœur de l'ouvrier et de l'ouvrière est insatiable, et le cœur du patron et de la patronne ne l'est pas moins, car Saint Augustin, un grand saint qui, avant sa conversion, avait fait l'expérience de tous les plaisirs humains, s'est écrié devant l'écroulement de toutes ses illusions : « Le cœur de l'homme a un appétit qui ne peut être assouvi que par la possession de Dieu. »

Cette possession, Madame, sera parfaite au ciel. En attendant, nous sommes sur la terre et, si nous devons tendre à cette possession de Dieu en développant dans notre âme la vie divine par la grâce sanctifiante, nous ne pouvons oublier que cette âme est unie à un corps qui, lui aussi, doit vivre de pain, car, « si l'homme ne vit pas uniquement de pain », il vit d'abord de pain.

Voilà pourquoi l'Eglise, par les Encycliques pontificales, réclame pour le travailleur, sobre et honnête, le minimum qui lui est dû, c'est-à-dire : le salaire vital, le salaire familial et le salaire suffisant pour lui permettre d'arriver, par ses économies, à la propriété privée. C'est le minimum requis pour tous les travailleurs, mais il ne leur est pas défendu de viser à un bien-être supérieur.

Vous leur reprochez d'avoir revendiqué la loi de « LA JOURNÉE DE HUIT HEURES » ?

Cette loi est très humaine et donc très chrétienne, Madame ! car, si l'homme doit travailler pour vivre et faire vivre sa famille, il a aussi le droit de vivre dans le cadre familial et d'en jouir.

En outre, la plupart des hommes n'ayant comme gagne-pain que leur travail, ces hommes ont un droit strict au travail. Par conséquent, si la machine et le perfectionnement technique augmentent le rendement du travail, la question de la main-d'œuvre libérée ne doit pas être résolue par une mise en chômage, mais

par la diminution de la durée du travail. Il est, en effet, inadmissible que le progrès mécanique et technique légitime un recul social, car on ne peut appeler progrès la multiplication de la production aux dépens du travailleur.

Vous reprochez aux ouvriers la loi des « CONGES PAYES », Madame ?

Vous oubliez, sans doute, que c'est grâce à leur travail, en partie du moins, que vous pouvez prendre, tous les ans, vos congés dans cette villa somptueuse, à Pâques et à la saison d'été, après un voyage, rapide et agréable, dans une auto de grand luxe ? En stricte justice, ou du moins en charité élémentaire, pouvez-vous trouver exagéré que vos ouvriers passent quelques jours en votre voisinage, sous une modeste tente, après un long et pénible voyage en troisième classe, ou en modeste tandem, ou en prosaïque vélo ? L'union du capital et du travail pour la production, l'union du capital et du travail pour la détente : Voilà la justice, Madame, voilà l'ordre, voilà la paix.

Vous critiquez les « LOISIRS » de l'ouvrier, Madame ?

Vous avez ici à votre service deux cuisinières, une femme de chambre, une bonne d'enfants, un valet, un jardinier, et vous pouvez vous permettre le luxe de femmes de journées, à volonté ! Et vous trouvez exagéré qu'un ouvrier ait quelques heures de liberté pour travailler son jardin et faire les menus travaux de sa petite maison ? et une ouvrière quelques heures pour faire elle-même ce que votre fortune vous permet de faire faire par d'autres ?

Vous critiquez les « TOILETTES » des ouvrières, Madame ?

Une ouvrière n'a-t-elle pas le devoir de chercher à plaire à son mari au même titre qu'une patronne ?

Vous reprochez à l'ouvrier son « APERO », Madame ?

Le Bon Dieu aurait-il créé le Byrrh et le Cinzano uniquement pour l'estomac des patrons ?

LOISIRS, APEROS, TOILETTES, sont des choses bonnes en elles-mêmes ; c'est l'abus qu'on en fait qui est condamnable. Qui en abuse le plus, Madame ?

Pour moi, je trouve que les riches ont peu d'indulgence pour les faiblesses et les péchés des humbles qui, pourtant, ne font que les imiter de très loin !

*Oh ! Mon Père, non seulement, nous ne sommes pas indulgents pour l'ouvrier, mais vous avez même dit que nous sommes la cause de sa déchéance !*

Hélas ! Madame, souvent c'est malheureusement trop vrai !

LES GRANDS, LES RICHES SONT L'EXEMPLE :

L'Évangile dit : « Une ville placée sur le haut d'une montagne ne peut pas ne pas être vue ! » Les grands, les riches sont en évidence, Madame, ils ne peuvent pas ne pas être vus, ils sont l'exemple, on les suit, on les imite.

LES GRANDS, LES RICHES SONT A LA TÊTE :

L'Évangile dit : Lorsque la tête est dans les ténèbres, tout le corps est dans les ténèbres. Un proverbe arabe dit : « Le poisson commence à pourrir par la tête ». Il en est de même de l'individu car si « le cœur fait mal à la tête » c'est que d'abord la tête a fait mal au cœur.

Il en est de même de la société. Le pape Pie XI a dit : « La démoralisation des dirigeants de la vie économique devait, par une pente fatale, atteindre le monde ouvrier et l'entraîner dans la même ruine ; d'autant plus qu'un très grand nombre de maîtres, sans souci des âmes et même totalement indifférents aux intérêts supérieurs de leurs employés, ne voyaient en eux que des instruments. » (Quadragesimo anno).

ET LE SCANDALE DES SALAIRES !

Saint Thomas a dit qu'« il y a un minimum de bien-être nécessaire pour la pratique de la vertu ». A cause de leurs salaires de famine, combien d'ouvrières ne peuvent plus se payer le luxe de la vertu ?

Il y a quelques jours, on a placardé sur les murs d'une certaine ville la liste des femmes qui ont « collaboré » avec les Allemands ! Je ne puis les absoudre a priori, mais je ne puis encore moins les condamner a priori. Beaucoup d'entre elles sont peut-être plutôt victimes que coupables ! Pour trouver les vrais coupables, il faudrait peut-être remonter jusqu'à tel patron ou telle patronne qui, en les gratifiant d'un salaire de famine,

leur a volé leur vertu avec le minimum de bien-être ! Il y a en effet des obsessions qui rongent la vertu ; l'obsession du pain quotidien est parfois de celles-là. Léon XIII n'a-t-il pas dit qu'« il y a des âmes dans lesquelles l'obsession du pain quotidien étouffe les préoccupations de l'au-delà ? »

#### ET LE SCANDALE DIRECT !

Combien de patrons qui ne donnent leur pain à certaines employées qu'au prix de leur vertu et de leur âme et, parfois, de la paix et de l'union de leurs foyers ?

#### ET LE SCANDALE RELIGIEUX PAR LA MÉCONNAISSANCE DES DROITS DE L'OUVRIER !

« Patrons et industriels chrétiens... dit le Pape Pie XI, songez à vos responsabilités. Il est malheureusement trop vrai que les pratiques admises en certains milieux catholiques ont contribué à ébranler la confiance des travailleurs dans la religion de Jésus-Christ. »  
(Quadragesimo anno)

Oui, Madame, c'est le paganisme économique, même chez beaucoup de patrons, dits chrétiens, mais dont l'égoïsme est imbu de paganisme, c'est le paganisme économique qui a corrodé l'armature morale de la société des prolétaires.

Combien de patrons qui ont dans leur conscience une espèce de chambre de cadavres, comme dans le château de Barbe-Bleue, une profondeur secrète où pourrissent les infections des âmes de leurs ouvriers et ouvrières ! L'âpreté au gain de ces patrons s'absout facilement de ces crimes parce qu'ils ne veulent pas en voir les graves conséquences ; matérialisés par l'aveuglement heureux et menteur de leur bien-être, ils ne souffrent pas qu'on les leur montre, mais, au jour du grand rendement des comptes, le voile de leur lâcheté aveuglante tombera, leur responsabilité apparaîtra dans toute son horreur, et leur conscience débailonnée criera d'une voix vengeresse : « Et nunc reges, intelligite ! » « Et maintenant, patrons, comprenez ! »

#### ET LE SCANDALE DE L'USINE ET DE L'ATELIER !

Lors d'une conférence dans une ville à quelque 200 kilomètres de Paris où j'avais parlé de la lourde et terrible responsabilité des patrons au sujet de la tenue morale de leurs bureaux

et de leurs ateliers, un certain religieux me dit avec une certaine vivacité :

« Vous accablez les patrons et leurs délégués de responsabilités terribles qui ne leur incombent pas ! Il y a quelques jours, je parlais de cette question avec le gérant d'une grosse maison d'assurances assez mal réputée pour sa tenue morale, et ce gérant m'a répondu :

« Moi, je suis ici pour faire du « boulot » et faire faire du « boulot » ! Le reste ne me regarde pas ! »

Et ce religieux d'ajouter :

« J'avoue que je n'ai rien trouvé à lui répondre ; car, au fond ! il a raison ! »

En tout cas, mon Père, lui ai-je dit, le pape Pie XI ne lui donne pas raison quand il écrit :

« On est effrayé quand on songe aux graves dangers que courent, dans les ateliers modernes, la moralité des travailleurs, celle des plus jeunes surtout, la pudeur des femmes et des jeunes filles... Contrairement aux plans de la Providence, le travail destiné, même après le péché originel, au perfectionnement matériel et moral de l'homme, tend, dans ces conditions, à devenir un instrument de dépravation : la matière inerte sort ennoblie de l'atelier, tandis que les hommes s'y corrompent et s'y dégradent. »

La loi humaine exige du patron la protection de la santé du corps, la loi divine exige la protection du corps et de l'âme : « Ne craignez pas, a dit le Grand Juge, ne craignez pas ceux qui peuvent tuer le corps et ne peuvent tuer l'âme, mais craignez plutôt celui qui peut perdre l'un et l'autre dans la géhenne du feu. »

Madame ! Relisez l'Évangile et les Encycliques pontificales ! Et, si vous voulez bien comprendre la gravité et l'étendue de la responsabilité des patrons contenue dans ces paroles du Christ et de son Vicaire, lisez le livre des abbés Godin et Daniel « La France, pays de mission », et vous serez renseignée, à moins que vous ne soyez de la catégorie des aveugles volontaires et des sourds obstinés qui, au nom d'un faux patriotisme, veulent, malgré l'évidence, se gargariser d'illusions et porter aux nues « la fille aînée de l'Église » qui, par la faute des patrons, s'asphyxie moralement dans les usines et les ateliers, devenus des cloaques d'immondices !

*En somme, sans les patrons, les ouvriers seraient tous des saints !*

Non, Madame, lorsque l'homme se dépouille de sa combinaison ou de son pardessus, lorsque l'être humain se déballe dans sa sincérité brutale jusqu'au tréfonds de son cœur, les âmes, à quelque classe qu'elles appartiennent, se révèlent égales dans leur nudité et semblables dans leur bassesse ou leur grandeur.

Aucune classe, aucune situation n'a le monopole ni de la vertu ni du vice. Il y a en tout homme l'étoffe d'un damné ou d'un saint, mais Dieu seul et le ferment de son Evangile ont la puissance de transformer son âme et de la faire monter. L'homme, en tout ce qu'il fait, ne peut aimer que lui-même ou Dieu. Il n'y a que deux amours.

Dieu supprimé, le devoir n'a plus de base ; le sacrifice et le dévouement deviennent illogiques ; s'ils persistent, ce ne sera que par atavisme et pour un temps, comme le parfum d'un flacon vidé de son contenu ou l'eau d'une rivière séparée de sa source.

Dans cette âme sans foi, fatalement, à la place le Moi s'installe et règne, et cette divinité nouvelle est tyrannique et, parfois, monstrueuse jusqu'à l'épouvante. Privés de leur pilote et de leur gouvernail, la conscience, le sens moral et la raison deviennent des girouettes qui tournent aux quatre vents de l'égoïsme et de ses intérêts ; et, quand il le faut, légitimement le mensonge, les bassesses, les injustices et les crimes.

Vous me dites, Madame, avec une certaine ironie, que « sans les patrons, tous les ouvriers seraient des saints ! » Non, sans aucun doute. Mais il est certain qu'ils seraient plus saints si les patrons étaient la lumière et le sel évangéliques de leurs usines ou de leurs ateliers, comme ils ont le devoir de l'être.

On oublie trop, Madame, que toute autorité doit aboutir au bien commun. C'est le Pape Pie XI qui le dit : « Ceux qui détiennent l'autorité sont les serviteurs du bien commun. » Or les patrons sont les détenteurs de l'autorité, non seulement de l'autorité qui confère le droit au commandement, mais encore de l'autorité de l'intelligence, de la science, de la fortune. Tout cela est donné à l'homme en fonction du bien commun, car toute supériorité est une autorité. Or, le premier bien dans l'échelle des valeurs, c'est le bien spirituel, car le Christ s'adressait à

tous, et peut-être d'abord aux chefs, quand il a dit : « Cherchez d'abord le royaume de Dieu, et le reste sera donné par surcroît. »

Tous les hommes forment un corps mystique dont le Christ est la tête. Toutes les cellules de ce corps mystique, et surtout les cellules maîtresses, malgré la liberté et l'autonomie de leur vie personnelle, doivent contribuer au développement et à la santé des autres cellules. Il y a un égoïsme religieux chez beaucoup, et surtout chez les chefs, qui n'est pas catholique.

Les patrons ont-ils compris ce devoir ?

Les patrons doivent être la lumière chrétienne de leurs ouvriers ! Ne les ont-ils pas plutôt plongés davantage dans les ténèbres par le paganisme de leur attitude sociale ? en tuant, comme dit le Pape, « la confiance de l'ouvrier dans la religion de Jésus-Christ » ?

Les patrons doivent être le sel chrétien de leurs ouvriers ! N'ont-ils pas été plutôt la cause indirecte, sinon la cause directe, de leur corruption morale, en restant « comme des chiens muets pendant que les loups ravageaient leur bergerie » ? Le Pape Pie XI n'a-t-il pas dit que « la matière inerte sort ennoblie de l'atelier, tandis que les hommes s'y corrompent et s'y dégradent » ?

*Mais, tout à l'heure, vous disiez, mon Père, que les patrons croyants ne valaient pas mieux que les autres !*

J'ai dit, Madame, certains patrons « dits chrétiens », car, en réalité, ceux-là n'ont du christianisme que le nom. Et c'est le Pape, lui-même, qui déplore « cette incohérence, cette discontinuité dans la vie chrétienne qui fait que certains hommes, apparemment fidèles à remplir leurs devoirs religieux, mènent, avec cela, par un déplorable dédoublement de conscience, dans le domaine du travail, de l'industrie ou de la profession, dans leur commerce ou leur emploi, une vie trop peu conforme aux exigences de la justice ou de la charité chrétienne. »

C'est bien de dire : « Notre Père qui êtes aux cieux... donnez aujourd'hui notre pain quotidien ! » et « Sainte Marie... priez pour nous, pauvres pécheurs, maintenant ! » Mais il ne faut pas s'en tenir, Madame, à la religion des « Pater Noster » et des « Ave Maria », ou, plutôt, il ne faut pas se contenter de les réciter, il faut les vivre !

Au nom de la fraternité chrétienne, le Christ nous fait prier au pluriel, mais combien de patrons, par une contradiction

égoïste, demandent au Bon Dieu de donner à leurs ouvriers et aux pauvres leur pain quotidien et oublient que, dans le plan providentiel, ils sont les intendants chargés par Dieu de le leur donner, en stricte justice, par le juste salaire, ou en charité, par l'aumône à l'indigence ?

Quelqu'un a dit que désormais « les ouvriers ne devront pas être traités comme des machines, mais comme des êtres vivants, pensants, souffrants ; et qu'ils devront avoir avec leurs chefs des relations d'homme à homme ».

Il y a près de 2.000 ans que le Christ est allé plus loin dans ses exigences, il nous fait dire tous les jours : « Notre Père ! » « Sainte Marie... priez pour nous, pauvres pécheurs, maintenant à l'heure de notre mort ! » Pesez bien, Madame, les conséquences mathématiques de ces paroles !

Ces conséquences, les voici :

Par le sang, tous les hommes sont frères. Ils descendent du même couple.

Par l'âme, ils sont frères. Ils n'ont qu'un père, le Père céleste.

Par leurs torts, tous les hommes sont frères. Tous ont besoin de la Rédemption du Christ.

Par leur destinée, tous les hommes sont frères, et appelés au même bonheur.

L'ouvrier est donc le frère du patron, le prolétaire est donc le frère du capitaliste.

Le dernier des ouvriers peut dire au patron, le plus gueux des prolétaires peut dire au plus cossu des capitalistes :

« Homme vous êtes, homme je suis. Mes droits d'homme valent vos droits d'homme. Dieu, votre Père et le mien, l'a ainsi réglé. »

De ces conséquences mathématiques il découle des conclusions mathématiques, qui sont :

1°) Tous les hommes ont le droit de vivre la vie qu'ils ont reçue de leur père et de leur mère, avec un développement légitime de leurs facultés intellectuelles, morales et physiques.

2°) Tous les hommes ont le droit de créer une famille, sauf le cas d'une vocation supérieure.

3°) Tous les hommes ont le droit de s'entretenir honnêtement, eux et leurs enfants, par un travail raisonnable.

4°) Tous les hommes ont le droit de se reposer, afin de ne pas user, prématurément, leurs forces.

5°) Tous les hommes, sobres, honnêtes et économes, ont le

droit de vivre, dans leur vieillesse, sans mendier, et sans prolonger un travail dont ils sont devenus incapables.

Ces droits sont indéniables, indiscutables. La nature, ou plutôt son Auteur, les a gravés en caractères ineffaçables, et l'Eglise les a authentiqués.

Cependant, Madame, ces droits proclamés par la voix de la nature, ne représentent que le minimum exigé par la justice. C'est la première conséquence de la fraternité du patron et du travailleur, mais ce n'est que la première.

Quelqu'un a dit : « La seule mesure d'aimer, est d'aimer sans mesure. » Si le patron possède cette charité évangélique, non seulement, il donnera du pain à ses ouvriers, mais il leur donnera de la confiture avec.

*Que voulez-vous dire, mon Père ?*

Je veux dire, Madame, que, si vous aimez évangéliquement vos ouvriers, vous ne vous contenterez pas de satisfaire aux devoirs de la justice.

Quelqu'un a dit que « la justice est la perfection de la charité ». Ce n'est pas exact. La perfection de la charité va plus loin que la justice, car le Christ a dit qu'« il n'y a pas de plus grand amour que de donner sa vie pour ceux qu'on aime. »

Le rôle du patron n'est pas terminé quand il a permis à l'ouvrier de garnir le garde-manger de sa famille par le fruit de son travail.

L'animal est satisfait quand il va du travail à la mangeoire, et de la mangeoire au travail. L'ouvrier, lui, ne peut admettre qu'il soit relégué au rang d'un animal qui reçoit sa pitance pour son travail, et fournit son travail pour sa pitance. Cela fait saigner son amour-propre et sa fierté légitimes.

On a oublié que le facteur humain joue aussi dans les relations entre employeurs et employés. L'ouvrier est un homme comme le patron ; comme lui, il a un cœur, lui aussi, qui a besoin d'aimer et d'être aimé ; bien plus, il sent qu'entre lui et son patron, il doit y avoir une modalité particulière de fraternité : la fraternité du travail ; il voudrait que tout atelier et toute usine fussent une famille. C'est naturel et c'est évangélique : « Soyez un, comme mon Père et Moi nous sommes un », a dit le Christ.

Tout cela sera le rôle et le résultat de la vraie charité chrétienne, de celle qui va au-delà de la justice, de cette charité

par laquelle l'homme se donne, en donnant s'il peut donner, mais il faut d'abord se donner. Il vaut mieux posséder cette charité que beaucoup d'argent, car, souvent ce sont ceux qui possèdent le plus qui donnent le moins, et ce sont ceux qui se donnent le moins, qui se fatiguent les premiers. La justice seule, la justice sans la charité ne conquerra pas le peuple, on ne conquiert qu'autant qu'on se donne. C'est la loi de l'Evangile : « Celui qui perdra son âme, la sauvera », a dit le Christ, le plus grand des conquérants.

Quelqu'un a dit : « Si on condamnait, de temps en temps, ceux qui abusent de la force et de la fortune, à porter, pendant un an, le bât qu'ils imposent aux autres, ça les adoucirait ! »

Imposer le bât des serviteurs aux barons de nos modernes féodalités, les « fléaux de Dieu » s'en chargent périodiquement. Mais la tempête passée, les serfs, devenus patriciens, oublient les abus dont ils furent les victimes.

Imposer le bât, à tour de rôle, aux employeurs et employés, n'est pas une solution de la question sociale, parce que cette méthode n'atteint pas les cœurs. Cette formule n'est pas chrétienne, donc pas humaine. Il faut autre chose.

Il ne faut imposer le bât ni aux employeurs ni aux employés ; mais il faut imposer le bât à Mammon, le dieu de l'argent, pour le mettre au service du vrai Dieu. Du coup, Mammon deviendra aussi le serviteur du patron et de l'ouvrier, car le serviteur de Dieu devient nécessairement le serviteur des hommes dans la charité et la justice : « Tu aimeras ton prochain, comme toi-même, pour l'amour de Dieu ».

La justice est indispensable dans les relations de patrons à ouvriers pour la solution de la question sociale, mais elle est insuffisante. Il faut mettre dans ses rouages l'huile de la charité qui met entre les cœurs ce je ne sais quoi qui crée la cordialité, la sympathie, la confiance, le don mutuel de soi, la pénétration dans l'intimité de l'âme.

Songer à améliorer les institutions tant qu'on n'aura pas amélioré l'homme est une utopie ! C'est en changeant l'homme, que le Christ changea les institutions ; en améliorant le cœur de l'homme par la charité, du même coup il brisa la chaîne de l'esclavage et la verge de son maître.

La justice, Madame, n'est pas la perfection de la charité, mais la charité crée la perfection de la justice. La charité, et elle seule, solutionnera la question sociale.

*Ah ! oui, vous pouvez en parler, de la conquête du peuple par la charité et la justice ! Dans l'usine de mon mari, on pratiquait la charité et la justice et, en 1936, ses ouvriers, non seulement ont fait grève sur le tas, mais ils ont occupé l'usine !*

Madame, on veut les autres plus parfaits que soi, et on a plus pitié de soi que des autres ! C'est la loi de l'égoïsme.

Les patrons condamnent sévèrement les ouvriers qui se rendent coupables d'une indécence, mais ils oublient les fautes des patrons qui pendant des siècles ont exploité l'ouvrier, et ils continuent à regarder avec honneur un patron qui persiste à donner à ses ouvriers un salaire injuste et à faire de son usine ou de son atelier un lieu de perdition !

Il ne faut pas juger l'ouvrier si sévèrement, Madame, même ceux que vous taxez d'ingratitude. Il est difficile de comprendre l'ouvrier sans avoir souffert comme lui, à moins d'avoir posé longtemps l'oreille sur son cœur pour en ausculter les sentiments.

Dans toute âme d'ouvrier, il y a encore un coin de révolte, un coin imprégné de hargne, d'esprit de jalousie, de vengeance. L'ouvrier n'a pas oublié que les droits qu'il a, ne lui ont pas été donnés. Il les a conquis, de haute lutte, par un assaut de masse.

En 1936, vos ouvriers pouvaient-ils, Madame, sans danger et sans être taxés d'égoïsme, se désolidariser de la masse qui continuait la lutte pour obtenir pour tous ce qu'elle avait déjà acquis pour les vôtres ? Dans ce mouvement de 1936, il y avait des erreurs regrettables ; vos ouvriers, comme beaucoup d'autres, n'y ont participé que par solidarité avec la masse ouvrière.

On ne peut pas être vainqueur du premier coup, Madame, quand, pendant des siècles, on a lutté contre une loi de la nature : le droit de vivre humainement d'un travail humain. Il en résulte un contre-coup fatal, et parfois brutal, car la réaction est souvent plus violente que l'action : c'est la justice immanente, c'est une loi aveugle qui atteint parfois des innocents, car la solidarité professionnelle comme la solidarité familiale est une loi de la nature.

Vous dites, Madame, que dans l'usine de votre mari, régnaient la charité et la justice ! Mais votre mari a-t-il poussé cette charité et cette justice jusqu'à faire régner dans son usine le christianisme, pleinement, dans sa réalité sociale ?

Il y a dans l'âme ouvrière des aspirations nouvelles qui ont

leurs racines dans l'Évangile. L'ouvrier ne veut plus être traité comme un instrument inerte, il veut être considéré comme un être vivant, pensant, capable d'user sagement de sa liberté et digne de prendre part aux responsabilités. Devant la montée de cet ordre nouveau, l'aristocratie de l'autorité ne s'accroche-t-elle pas désespérément à l'ancien ordre en dissolution ? et ne refuse-t-elle pas d'entendre les craquements d'un esprit social périmé ?

Je connais, Madame, un administrateur-délégué d'établissement très important. Cet homme a une valeur réelle. Il n'est que délégué, mais, pratiquement, il est le maître-absolu. La carence de l'administrateur en chef lui a permis de mettre la main sur tous les leviers de commande, au point qu'il est devenu indispensable pour la marche de l'établissement. Il le sait. Aussi, à la moindre observation, devant la moindre résistance ou divergence de vues, il lance à son chef un « direct », qui l'abat à tout coup : « Dans ces conditions, je vous remets mon tablier ! »

Par des manigances habiles, il a congédié ou il congédie tous les sous-ordres qui ont acquis quelque influence dans l'établissement.

A ses subordonnés, il parle en dictateur : « Je connais l'Évangile et je sais mes devoirs. Je suis le maître. Mon rôle est de commander, et le vôtre d'obéir. Vous aurez le salaire que je jugerai compatible avec les possibilités de l'établissement ; dans ce domaine, aucune considération ne doit entrer en jeu. Pas d'observations ni de rouspétances. Si vous n'êtes pas contents, vous pouvez prendre votre liberté ; je ne retiens personne. Pour un qui partira, dix essaieront d'entrer. Votre famille ! c'est votre affaire ! Pas de sentiments ! On ne gouverne pas avec des sentiments. Les œuvres sociales ! Je n'en veux pas. Je ferai la charité à qui je voudrai. Vos conseils ! Je n'en ai cure. C'est moi le maître, et je ne veux aucune immixtion ouvrière dans mon gouvernement ! »

En quelques années, cet administrateur-délégué a réuni autour de lui l'unanimité : celle de la haine.

Cette haine, elle-même, il l'a, pendant longtemps méprisée et narguée ; mais, un jour, elle a éclaté en grève.

Le dictateur a dû baisser pavillon. Il rage d'une colère mal contenue, et il accuse son personnel de mauvais esprit, d'ingratitude, de perpétuels mécontentements et de revendications injustifiées.

Si, un jour, il y a un coup dur, pas un de ses employés ne

s'élèvera pour le défendre. Plaise à Dieu qu'ils n'aillent pas en bloc grossir la vague d'assaut !

Il manque à cet administrateur-délégué une âme de chef. Il n'a qu'une âme d'adjudant, de garde-chiourme, de toucheur de bœufs ! La jalousie du pouvoir convertit souvent les détenteurs de l'autorité en ouvriers d'anarchie et en semeurs de révolte.

Le vrai chef, Madame, doit tenir compte de l'évolution de la semence évangélique dans les âmes. L'Évangile est toujours en marche... Nul siècle ne l'épuisera...

Parlant du Christ, Péguy chantait :

« Les légions romaines ont marché pour lui »...

Tout marche pour le Christ : les choses, les événements, les hommes, les idées, même les idées sociales et politiques, car le monde est ordonné en fonction du Christ.

La démocratie, elle-même, a marché pour le Christ, et nous devons nous incliner devant le « fait démocratique », car c'est encore l'Évangile en marche.

Le vieil Évangile qui a brisé les chaînes de l'esclave, détaché le joug du serf, continue à aider l'homme à monter par l'émancipation ouvrière, respectueuse des droits réels de l'autorité dans la charité et la justice. C'est toujours le ferment de l'Évangile qui travaille la pâte, le grain de sénévé qui se développe... Vingt siècles de christianisme ont amené le peuple à prendre conscience de sa dignité humaine, et cette conscience de sa dignité lui ont donné plus de respect que de pain.

Le chef qui veut le bien de ses subordonnés, en se cantonnant dans la vieille méthode de la tutelle chrétienne, n'est plus à la page, ni de l'Évangile ni de la raison.

Le peuple monte vers l'âge de la majorité, et le devoir du chef est, non pas de chercher à le maintenir toujours sous une tutelle de mineur, mais de l'aider à faire l'apprentissage dangereux de sa liberté en initiant une élite à collaborer aux responsabilités du commandement.

Il faut donc que le maître se débarrasse de la vieille conception absolutiste de l'autorité ; il faut que le patron consente à ne pas agir seul, et qu'il ne considère point toute autorité distincte de la sienne comme une autorité ennemie. On est encore chef, on est surtout chef quand on ne se réserve que le rôle de l'âme, partout présente et toujours invisible, quand on s'efface devant ses « seconds » en les mettant en avant, en leur donnant l'illusion d'être des initiateurs lors même qu'ils ne sont



que des instruments. Voilà le signe du chef, du vrai chef, car ce chef étend son action en se donnant des multiplicateurs.

Le patron doit adopter à l'égard de ses subordonnés la méthode respectueuse de Dieu à l'égard de ses créatures. Dieu veut la collaboration dans le gouvernement des hommes, au point qu'il y soumet le succès de la Rédemption et la gloire de son nom.

« Pour établir le bon esprit des associations, disait Léon Harmel, il faut au patron plus de dévouement que d'autorité... Ce point très important guidera le patron dans le choix de ce qu'il doit faire par lui-même et de ce qu'il doit faire faire par d'autres... »

» Il y a plus d'autorité à se faire obéir volontiers qu'à s'imposer par une crainte servile...

» Le patron doit avoir aujourd'hui une initiative plus grande ; il doit être le fondateur et le protecteur de la « Corporation »...

» La concentration des pouvoirs est essentiellement révolutionnaire ; elle étouffe l'initiative et détruit la liberté, tout en ruinant l'autorité..

» Considérons comment Dieu agit... il gouverne tout sans être mêlé à rien. Il suscite de nobles dévouements.

« Le patron, à l'exemple de Dieu, doit déléguer son autorité, sans se désintéresser, sans abdiquer.

« Quand un chef d'usine concentre en lui-même tout le pouvoir et qu'il veut faire du bien à ses ouvriers sans avoir créé, par une sage hiérarchie, les autorités secondaires, son activité s'épuise en vains efforts sur des intelligences inertes. »

Jusqu'en 1870, Léon Harmel s'était cantonné dans la méthode traditionnelle de la tutelle chrétienne. Mais, ayant constaté son inefficacité, il passa à la méthode de l'association et de la Corporation chrétiennes.

Quinze ans avant Léon XIII, Léon Harmel porte sur ce besoin d'association, qui travaille le monde ouvrier, un jugement que reprendra, presque mot pour mot, le grand pape social :

« Toutes ces tendances ont leurs racines dans la nature même de l'homme. Et si elles conduisent à des conséquences fausses et désastreuses, c'est parce qu'on les détourne de leurs voies... Si le mouvement actuel peut anéantir notre patrie, il faut en accuser la mauvaise direction donnée à de justes désirs. »

Les critiques ne manquèrent pas :

« Savez-vous ce que vous faites, lui objectait-on, en organisant la classe ouvrière ? Vous l'organisez contre nous ». A quoi, Léon Harmel répondait qu'elle s'organiserait elle-même contre les patrons, tandis qu'en l'organisant dans le respect de ses droits elle respecterait les droits des patrons.

« Attendez quelques années encore, disait-il, et les ouvriers d'usine seront enrégimentés dans un immense réseau de corporations établies contre Dieu ; l'effort qui nous paraît difficile aujourd'hui, sera impossible demain ; nous serons arrivés trop tard. »

Beau sujet de méditation pour les « accroupis », pour les partisans du « Pas d'histoires » qui, pour éviter des difficultés immédiates, aboutissent à la culbute éloignée !

Malgré les critiques, Léon Harmel marcha de l'avant, la boussole de l'Évangile à la main.

Il multiplia les associations pour aider ses ouvriers « à faire l'apprentissage de leur liberté ». Ces associations formèrent « la Corporation du Val des Bois », dont il confia la direction au « conseil des ouvriers ».

« Les conseils des ouvriers », écrit-il, en 1877, dans « le Manuel d'une corporation », « sont nécessaires. Plus nous augmentons leur influence, plus nous les intéressons aux œuvres... En provoquant les dévouements on fait surgir les caractères... On doit associer les ouvriers au bien que l'on veut... comme un père associe ses enfants à ses entreprises... Les associations ne mériteront vraiment ce nom que si elles se gouvernent elles-mêmes par des conseils d'ouvriers. »

Le conseil ouvrier devenu le conseil d'usine ou comité corporatif, en 1883, se transforme, après la loi de 1884, sur les syndicats, en conseil syndical.

Léon Harmel en expose le fonctionnement dans sa brochure « La démocratie à l'usine » : « Toutes les œuvres du Val des Bois, y est-il dit, ont tendu vers ce but supérieur : le bien de l'ouvrier par l'ouvrier... L'action du semblable sur le semblable nous a paru la plus féconde... »

» Les conseillers sont choisis par leurs pairs.

» Le conseil comprend des délégués de chaque profession. Les conseillers sont convoqués chaque quinzaine. Un patron préside. L'entretien porte sur les petits événements de la quinzaine écoulée, et sur les prévisions de la quinzaine à venir. La confiance affectueuse qui règne dans les cœurs met tout le monde à l'aise. On expose simplement, familièrement, les petits griefs

quand il y en a ; on arrête ainsi les ferments de mécontentement. »

Voilà, Madame, la solution chrétienne du problème social.

Les patrons doivent faire régner dans leurs établissements ou entreprises la charité et la justice, mais la charité et la justice vues à l'angle de l'Évangile, et non à l'angle de leurs égoïsmes ; ils doivent y faire régner le christianisme, pleinement, dans sa réalité sociale ! en faisant appel à la collaboration de leurs employés, non pas comme des instruments inertes, mais comme des êtres vivants, pensants, intelligents, dignes de prendre part aux responsabilités.

Combien de patrons ont répondu à l'appel de Léon Harmel, de Léon XIII et de Pie XI ?

*Tous les ouvriers, mon Père, n'ont pas la droiture et la loyauté que vous leur supposez ! Il y a parmi eux de fameux tarés et de fameux égoïstes !*

J'en suis convaincu, Madame, pour l'avoir constaté personnellement, en vivant dans leur intimité pendant de nombreuses années. Mais devant leurs misères, j'ai toujours cherché une excuse atténuante : N'ont-ils pas été victimes des injustices patronales du passé ? ou d'un manque total d'éducation ? Si j'avais subi leur sort, n'aurais-je pas été plus mauvais qu'eux ?

C'est surtout dans ces circonstances, Madame, qu'on doit faire jouer les lois de la charité chrétienne :

Lutte contre le mal par le bien !

Le Père céleste fait luire son soleil sur les bons et sur les mauvais !

Ce que vous ferez au moindre de ces petits, c'est à moi-même que vous le ferez !

C'est par le Christ qu'on apprend à aimer son semblable par delà ses saletés, ses petites misères et ses vilénies ; c'est à travers le sang du Christ, qui est mort pour tous, que la créature humaine, dans ses haillons et sa pouillerie, se révèle à l'homme dans sa grandeur et qu'on apprend à la voir de la seule façon qui ne déçoive jamais : comme un sol sauvage et ingrat où semer la vérité et la vie divine.

Si on ne voit en l'homme que la vie humaine, on ne l'aimera et on ne le respectera pas longtemps, car de son fonds de

corruption s'exhalera, un jour ou l'autre, une puanteur qui nous donnera la nausée.

Il faut l'aimer parce que le Christ l'a aimé jusqu'à la mort, parce qu'il est, en quelque sorte, l'incarnation du Christ : « Ce que vous ferez au moindre de ces petits, c'est à moi-même que vous le ferez ». Il faut l'aimer parce qu'il a une âme à sauver ?

*En somme, vous voudriez, mon Père, que les patrons soient des « curés en paletot » !*

Non, Madame, mais des « apôtres en paletot » ! Et c'est le pape Pie XI qui le leur demande, et non seulement aux patrons, mais à tous les laïques indistinctement.

L'apostolat, Madame, n'est pas le monopole du clergé ; tous les laïques ont le devoir d'y collaborer sous la direction de la hiérarchie. C'est la doctrine exposée par le pape Pie XI dans toutes ses Encycliques sur l'Action Catholique. Léon Harmel avait pour formule d'apostolat social : « Le bien de l'ouvrier par l'ouvrier. L'action du semblable sur le semblable ». Pie XI a étendu la formule à l'apostolat religieux.

D'ailleurs, Madame, les patrons, « apôtres en paletot » doivent avoir pour collaborateurs les patronnes, « apôtres en robe » ! Bien plus, la conquête de l'ouvrier sera plutôt l'œuvre de « l'apôtre en robe » que de « l'apôtre en paletot » ! Le patron, par fonction et par tempérament, est le représentant de l'autorité, il a avec l'ouvrier un contact de justice plutôt que de charité, or l'autorité et la justice ont toujours quelque chose de rude et de sévère !... Elles sont des repoussoirs plutôt que des aimants. La femme, au contraire, par fonction et par tempérament est le représentant du cœur et de la charité, or le cœur est la « boîte » et le harpon des âmes.

La première condition, Madame, pour faire le bien, est de se rendre sympathique. Vous ferez la conquête de l'ouvrier en gagnant sa sympathie, et vous gagnerez sa sympathie en vous intéressant à tout ce qui l'intéresse ; car l'homme ne croit à l'intérêt qu'on porte au bonheur éternel de son âme que dans la mesure où on s'intéresse au bonheur temporel de son corps. Par la charité, vous l'acheminerez, insensiblement, vers la vérité. « On reconnaîtra que vous êtes mes disciples, a dit le Christ, si vous vous aimez les uns les autres ». La charité est le grand canal de la vérité. Comme dit Cuvier, « le bien que l'on fait aux

hommes n'est que passager. Les vérités qu'on leur laisse sont éternelles ».

Le relèvement du prolétariat, Madame, ne viendra pas uniquement de la solution des grands problèmes sociaux, il viendra aussi, et peut-être plutôt, de l'action individuelle d'humbles apôtres qui feront leur œuvre de charité dans leur petit coin, sans se chercher des tâches si démesurées que leur ampleur excuse, à leurs yeux, leur paresse ou leur découragement. D'autres imiteront leur exemple, et tout ira mieux.

Insensiblement, patiemment, en vous gardant de tout « maternalisme », avec le même soin que le patron doit se garder du « paternalisme », déposez dans l'âme de vos ouvriers et de leurs familles le ferment de la vérité par la charité, et vous les verrez monter. Il y a dans ces âmes, apparemment vulgaires, de quoi réaliser des prodiges d'abnégation, de sacrifice, des merveilles de dévouement et de délicatesse.

N'exercez pas votre rôle de charité au son du tambour, à la pharisienne ; cette charité ne conquiert pas la sympathie, elle froisse parce qu'elle humilie. Comme dit le pape Pie XI, dans son Encyclique « Divini Redemptoris », « la charité chrétienne sait éviter les airs de protection humiliants et toute ostentation. »

Faites vos largesses avec un ingénieux effacement : Un jour, telle femme d'ouvrier apprendra du pharmacien, avec un agréable étonnement, qu'une dame anonyme a réglé la facture ! une autre recevra, avec une joyeuse surprise, un colis contenant une robe, juste à la mesure de sa petite fille, etc... Le cœur de l'ouvrier et de l'ouvrière est perspicace, Madame, il saura trouver l'adresse de sa bienfaitrice.

Communiez aussi, Madame, à toutes les joies et à toutes les peines de vos ouvriers et de leurs maisons, et bientôt, quand vous circulerez dans leurs quartiers, on ne dira plus : « Tiens ! Voilà la femme du patron qui passe ! », mais vous verrez les figures s'épanouir sur les pas des portes pour vous dire respectueusement : « Bonjour, Madame X ! », et vous verrez les gosses courir après vous pour vous crier joyeusement : « Bonjour Madame ! Bonjour Madame ! » Vous serez aimée de tous parce que vous aurez joué votre rôle providentiel, vous aurez été la charité vivante. Ce travail du relèvement du petit par la charité transformera votre vie, parce qu'il lui aura donné un sens, le sens social chrétien.

*Donc, d'après vous, l'usine sera transformée par la femme du patron plutôt que par le patron ?*

Par le concours des deux, plutôt, Madame, chacun faisant son devoir dans sa sphère d'action : Le patron exerçant son autorité dans la collaboration chrétienne avec l'ouvrier pour la production et la juste répartition des fruits de la production, et la femme exerçant son rôle de charité vivante.

Mais je dis bien « la femme », en tant que femme du patron et non en tant que patronne, sinon vous tomberez dans le « maternalisme », et vous serez un repoussoir au lieu d'être un aimant.

Le ferment ne fait lever la pâte qu'à la condition d'entrer dans sa masse, de la pénétrer et, pour ainsi dire, de s'identifier avec elle. C'est la condition de tout apostolat. Pour « élever » la masse populaire, pour la faire « lever », l'apôtre doit se mêler au peuple, il doit se faire « peuple » pour le pénétrer du ferment de son âme chrétienne :

La deuxième Personne de la Sainte-Trinité « s'est fait homme » pour sauver les hommes.

St Paul s'est fait tout à tous, juif avec les Juifs, grec avec les Grecs, gentil avec les Gentils.

Le pape Pie XI a recommandé aux missionnaires de se « déeuropéaniser » pour s'identifier au maximum avec les indigènes, « s'indianiser » avec les Indiens, « s'africaniser » avec les Africains.

En définitive, le véritable amour se fait semblable à ceux qu'il aime, pour leur faire du bien.

Faites de même, Madame, c'est la condition indispensable de la fertilité de tout apostolat. Ne voyez dans cette incarnation avec le peuple aucune déchéance. En toutes choses, le Christ nous a donné l'exemple afin que nous fassions ce qu'il a fait. La naissance, la fortune, la situation, les relations ne sont nullement l'échelle de la valeur morale. Le Christ a dédaigné toutes ces contre-façons de la marque de la valeur humaine. Il a même poussé ce dédain jusqu'à l'extrême pour « sonner » violemment cette erreur d'appréciation :

« Il y avait un officier (un petit roi), dont le fils était malade à Capharnaüm. Il alla vers Jésus et le pria de descendre dans sa maison pour guérir son fils. » Jésus guérit son fils, mais ne descendit pas.

N'étant pas prié de venir jusqu'au serviteur du Centurion, Jésus s'offre spontanément à y aller.

Jésus descendait plus volontiers chez les domestiques que chez les roitelets.

Et pourtant ?

Combien de ceux qui sont les continuateurs du Christ vont plus volontiers chez les grands et les riches que chez les petits et les pauvres ! Si Jésus, lui-même, se présentait chez eux, inconnu, en habit de travail, quelle réception lui feraient-ils ?

Combien font vœu de pauvreté et ne se complaisent qu'en compagnie des riches !

Combien de Congrégations créées pour l'instruction des pauvres et qui ont versé dans l'instruction des riches !

Combien qui, dans leurs établissements, s'occupent des pauvres et des déshérités, et qui, dans leurs relations extérieures, ne fréquentent que les riches !

Combien chantent : « Bienheureux les pauvres ! » et qui ne sont heureux qu'en compagnie des riches !

Il faut, Madame, rebrousser chemin. Notre apostolat auprès du peuple a fait faillite, parce que nous nous sommes écartés de la méthode évangélique : « Comme il était riche, il s'est fait pauvre pour nous, afin que nous devenions riches ».

Sympathiser, compatir, condescendre, se faire semblable à ceux qu'on aime pour leur faire du bien, pour les enrichir de la vérité et de la vie divine, voilà la condition du salut du peuple et de la société.

Pendant cette longue conversation qui dura près de trois heures, le Docteur S... écoutait, souriait et s'amusait des bonds de la balle que se renvoyaient les deux interlocuteurs. Quand un coup avait bien porté, il le marquait d'un « Rigodon » bien accentué.

A la saison balnéaire suivante, je reçus encore du Docteur une invitation à déjeuner.

Dans le jardin de la propriété, Madame X, la bru du Docteur, m'attendait. Elle avança au devant de moi, dans l'attitude d'une personne dont l'âme est dilatée par un désir violent de libérer une confiance agréable :

« Eh ! bien, mon Père, vous souvenez-vous encore de notre discussion de l'année dernière ? »

« Certes oui, Madame, bien qu'elle ait été suivie de beaucoup d'autres ! »

« J'ai suivi votre conseil ! »

« Et alors ? »

« Eh bien ! quand je circule dans les quartiers de nos ouvriers, les dames viennent sur les pas des portes et me disent avec des visages épanouis : « Bonjour ! Madame X ! Bonjour ! » et leurs gosses courent après moi, en criant joyeusement : « Bonjour, Madame ! Bonjour, Madame ! »

« J'en suis fort heureux, Madame ! »

« Moi aussi, mon Père ! Mais comment se fait-il que dans les écoles chrétiennes, au lieu de les traiter en « bêtes à concours » qu'on soigne au prorata de leurs chances de succès aux examens, au lieu de leur faire perdre une partie de leur féminité et de leur cœur, en les intellectualisant à l'excès, ne donne-t-on pas aux jeunes de la classe dirigeante, une formation sociale ? Avant notre discussion de l'année dernière, je ne connaissais les Encycliques Pontificales que de nom ! »

« Vous êtes excusable, Madame ! »

Le Pape Pie XI dit dans son Encyclique « Quadragesimo anno » : « Il convient d'urger d'autant plus cette obligation (le relèvement du prolétariat) et d'y appuyer avec une pressante instance, que l'on a trop souvent négligé sur ce point les directives de Notre Prédécesseur, soit qu'on les passât intentionnellement sous silence, soit qu'on jugeât la tâche irréalisable, alors cependant qu'elle peut être accomplie, et qu'il n'est pas permis de s'y soustraire ».

« Un jour, Madame, je racontais, devant un groupe de missionnaires, que j'avais trouvé dans un presbytère une « Semaine Religieuse » où les passages importants de l'Encyclique « Quadragesimo anno » étaient marqués d'un signe spécial, avec cette mention : « A ne pas lire ». Comme j'en manifestais un certain étonnement, un de ces missionnaires de me dire : « Tout n'est pas à lire en public dans les Encycliques ! » Et pourquoi ? « On ne peut tout de même pas semer la révolution parmi les fidèles ! »

Dans un diocèse, que je connais, Madame, deux Abbés, chargés des œuvres sociales se sont livrés à une enquête dans le but de savoir combien de leurs confrères avaient lu sérieusement les Encycliques « Rerum novarum » et « Quadragesimo anno ». Sur 150 prêtres qu'ils ont atteints, neuf seulement les avaient lues sérieusement !

Dans une ville ouvrière, où les patrons se sont toujours opposés à la création d'un syndicat chrétien, donnant toujours

leurs préférences au syndicat de la C. G. T., et pour cause ! un prédicateur de carême demanda au Curé-Archiprêtre s'il pouvait donner un sermon sur la question sociale. Après réflexion, le Curé lui répondit : « Ecoutez, mon Père, je préfère que vous vous en absteniez. Les patrons catholiques sont les soutiens de mes œuvres, alors ! vous comprenez ! » Dans son Encyclique « Divini Redemptoris » le Pape Pie XI dit :

« Que faut-il penser des manœuvres de certains catholiques qui, en certains endroits, ont réussi à empêcher la lecture de Notre Encyclique « Quadragesimo anno » dans leurs églises patronales ? »

Tous les empêchements ne sont pas venus des patrons !!

Un Curé-Doyen m'a raconté qu'étant jeune vicaire il osa dire à son Curé-Archiprêtre : « Et si on essayait, Monsieur l'Archiprêtre, d'appliquer l'Encyclique « Rerum novarum » dans nos usines ? » Mais il se fit mettre en place, on ne peut plus vertement : « Monsieur l'Abbé, ne parlez jamais de cette question à ma table, ou je vous l'interdis ! »

Vous vous plaignez, Madame, de ce qu'on ne donne aucune formation sociale aux jeunes filles de la classe dirigeante dans les écoles ! Ecoutez :

Lors d'une série de conférences qui firent grand bien dans une petite ville de l'Ouest qui eut une certaine renommée au moyen âge, un groupe de jeunes filles d'un grand collège dirigé par des Institutrices libres fit une pétition auprès de la Directrice pour venir à ces conférences, comme les élèves du lycée voisin, mais elles se heurtèrent à un refus catégorique exprimé dans un langage qui révèle une absence totale d'esprit catholique ou une ignorance crasse des encycliques pontificales :

« Non, mes filles, ces conférences ne sont pas faites pour vous ; ce sont des conférences sociales, et toutes ces questions sociales ne sont pas encore au point ! »

« Mademoiselle !

» Les conférences sociales ne sont pas faites pour vos filles, qui sont de la « Société dirigeante » ! Ecoutez ce que dit Pie XI, dans son Encyclique « Quadragesimo anno » :

« Il est vrai, malheureusement trop vrai, que les pratiques admises dans certains milieux catholiques ont contribué à ébranler la confiance des travailleurs dans la religion de Jésus-Christ. On ne voulait pas comprendre que la charité chrétienne exige la reconnaissance de certains droits qui appartiennent à l'ouvrier et que l'Eglise a explicitement reconnus... Si la conduite de cer-

tains catholiques a laissé à désirer dans le domaine économique et social, la cause en fut souvent que les catholiques ne connaissent pas assez les enseignements des Souverains Pontifes à ce sujet. Aussi est-il absolument nécessaire de développer dans toutes les classes de la société une formation sociale plus intense, en rapport avec les degrés de culture intellectuelle, et de n'épargner aucun soin, aucune industrie pour assurer aux enseignements de l'Eglise la plus large diffusion... »

Et vous prétendez Mademoiselle, que les conférences sociales ne sont pas faites pour vos filles !

Vous estimez aussi, Mademoiselle, que toutes ces questions sociales ne sont pas encore au point !

Les plus grands sociologues du monde jugent, humblement, le contraire. Ils appellent l'Encyclique « Rerum novarum », complétée par les Encycliques « Quadragesimo anno » et « Divini Redemptoris », la « Grande Charte du Travail » !

Les Encycliques sont basées sur l'Evangile ; elles sont la parole du Vicaire de Jésus-Christ ; et l'Evangile est la parole de Jésus-Christ lui-même.

Et vous trouvez, Mademoiselle, que tout cela n'est pas encore au point !

Pour faire le point, on utilise une étoile et un sextant. L'étoile de la vérité, c'est l'Evangile ; et le sextant, c'est le pape.

Faites le point, Mademoiselle, car votre esprit n'est ni au point de l'Evangile, ni au point des Encycliques !

Quelques jours plus tard, une institutrice du même établissement se promenait avec une de ses élèves. Elles s'entretenaient des épreuves de la guerre : épreuves morales, épreuves matérielles, épreuves professionnelles, épreuves de fortunes ; et la jeune fille de dire à l'institutrice :

« Oh ! Mademoiselle, si papa était ruiné par la guerre, comme je connais la sténo-dactylo, je pourrais quand même gagner ma vie ! »

Et la demoiselle de répliquer :

« Voyons, Suzanne, mais vous n'y pensez pas ! mais ce serait déchoir ! »

Heureusement que la Deuxième Personne de la Sainte Trinité n'a pas demandé conseil à cette bonne demoiselle avant de s'incarner dans le corps d'un ouvrier ! Elle lui aurait répliqué, sans aucun doute :

« Voyons ! vous n'y pensez pas ! mais ce serait déchoir ! »

Et, cette demoiselle, à cause de sa conception païenne de la grandeur de l'homme, eût empêché la Rédemption du genre humain.

La Deuxième Personne de la Sainte Trinité a jugé autrement ; le pape Léon XIII était de son avis, quand il disait aux ouvriers français, le 8 octobre 1898 :

« Aux heures où le poids de vos rudes labeurs pèsera plus lourdement sur vos bras fatigués, fortifiez votre courage en regardant le ciel. Rappelez-vous le Divin Ouvrier de Nazareth. Volontairement il a choisi cette modeste condition, afin d'être plus intimement des vôtres, et de diviniser, en quelque sorte, le travail des mains et de l'atelier. »

Le Christ, Mademoiselle, ne rougissait pas d'être appelé « le Fils du charpentier ».

En regardant une certaine table généalogique, je vois, comme dernier rejeton, une certaine jeune fille qui, à 18 ans, est entrée dans l'enseignement. Cette jeune fille gardait les vaches, trayait les vaches, faisait la litière en sabots recouverts d'un cirage « sui generis », et, les jours de foire, elle servait de vulgaires bolées de cidre à de vulgaires marchands de vaches sur le comptoir de l'auberge de son père ! Cette jeune fille s'appelle dans l'enseignement Mademoiselle X ». Je ne vous demande pas si vous la connaissez, Mademoiselle, car, je ne veux pas vous faire « déchoir » !

Le « Fils du charpentier », Mademoiselle, n'a pas rougi de son père !

Au cours d'une autre promenade, Suzanne se plaisait à caresser des petits enfants, non pas des petits enfants aux cheveux bouclés par une « mise en plis » quotidienne ni habillés de vêtements à 500 francs le mètre au « marché noir », mais des petits enfants échevelés, habillés et chaussés « en cinquième année » de guerre par des mamans que des généreuses patronnes gagent à 4 frs 50 de l'heure, par pure charité et... en se saignant !

« Voyons ! Voyons ! Suzanne ! s'écria la demoiselle, avec indignation, gardez donc votre rang ! »

L'Evangile appelle Saint-Joseph : « le charpentier », et Notre Seigneur Jésus-Christ : « le fils du charpentier ». Sans aucun doute, ses compatriotes devaient aussi appeler la Sainte Vierge : « la femme du charpentier ».

Notre Seigneur Jésus-Christ gardait si bien le rang d'un « fils de charpentier » que, lorsqu'il est entré dans sa vie publique et qu'il a commencé à prêcher sa sublime doctrine et à faire ses miracles retentissants, tout le monde en est resté sidéré. Sans aucun doute, la Sainte Vierge devait aussi garder son rang de « femme de charpentier ». Elle devait être bien différente des Saintes Vierges de nos vitraux, de nos images et de nos tableaux, et je me l'imagine, volontiers et avec vraisemblance, allant au lavoir en compagnie de ses voisines, et portant sur son coussinet les blouses et les robes du « charpentier » et du « fils du charpentier », souillées de tâches d'huile et de graisse.

Supposons que Suzanne eût rencontré la Bonne Vierge en cette attitude et en cette compagnie, vu sa mentalité sociale, elle l'eût certainement saluée, en lui disant avec le plus aimable sourire : « Je vous salue Marie ! » Mais nous pouvons affirmer aussi, et sans jugement téméraire, qu'elle se serait fait rappeler à l'ordre par la demoiselle !

« Voyons ! Voyons ! Suzanne ! Gardez donc votre rang ! »

Mademoiselle ! A la lumière de l'Evangile, apprenez-donc que le vrai rang de l'homme ne dépend ni de son origine, ni de la beauté de son berceau, ni du nombre de ses écus, ni du toit qui l'abrite, ni de l'étendue de sa science, ni des oripeaux qui l'habillent, mais de la beauté plus ou moins grande de son état de grâce, et que cet état de grâce peut être plus beau dans l'âme d'une humble pauvre, raccommoquant ses vieilles chaussettes, au coin du feu, dans une misérable chaumière, que dans l'âme du plus grand des rois, assis sur le plus beau des trônes, dans le plus beau des royaumes !

Lors d'une récollection de J.O.C.F., Suzanne rencontra ces jeunes ouvrières défilant dans les rues, d'une allure conquérante, et chantant avec fierté leurs chants jocistes où elles proclament qu'elles veulent reconquérir au Christ leurs frères et leurs sœurs de travail. Instinctivement, Suzanne se porta vers cette troupe joyeuse et enthousiaste, et serra la main des jeunes ouvrières.

Le rappel à l'ordre ne se fit pas attendre :

« Voyons ! Voyons ! Suzanne ! Ce n'est pas de votre milieu ! »

Pour demander la grâce d'une bonne mort, l'Eglise nous invite à adresser cette belle prière au Charpentier, au Fils et à la femme du Charpentier de Nazareth :

« Jésus, Marie, Joseph, faites que je meure en votre sainte compagnie ! »

Mademoiselle ! Vous ne devez sans doute pas réciter cette prière ! car, ce n'est pas de votre milieu !

Mademoiselle, je me permets de vous donner un conseil : « Réapprenez votre catéchisme. Relisez l'Évangile. Pénétrez-vous des Encycliques pontificales. Sinon, retirez-vous de l'enseignement et de l'éducation des jeunes filles de la « classe dirigeante », car vous ne formerez que des caricatures de patronnes chrétiennes qui seront du nombre de celles qui, comme dit le pape Pie XI, « ont contribué à ébranler la confiance des travailleurs dans la religion de Jésus-Christ »,

des patronnes du genre de celle qui disait à sa chatte qui était d'une gourmandise insatiable : « Allons ! Minette ! Vilaine gourmande ! Il faut, tout de même, laisser un peu pour la bonne ! »

ou du genre de cette autre qui suppliait ses invités de reprendre du gâteau, en leur disant : « On ne peut tout de même pas laisser un si bon gâteau pour le « service » !

En un mot, christianisez votre âme, Mademoiselle, pour former des chrétiennes !

Pour faire le point, on utilise une étoile et un sextant. L'étoile de la vérité, c'est l'Évangile ; et le sextant, c'est le pape !

Pour faire le point social, lisons l'Évangile et les Encycliques pontificales.

#### *Il faut réaliser les Encycliques.*

Se contenter de gémir sur les malheurs des temps et sur les désordres sociaux est une attitude anti-évangélique. Pour tuer il faut substituer, c'est la méthode de Saint Paul : « Vaincre le mal par le bien ».

Se contenter d'anathématiser le communisme et le socialisme sans leur opposer un programme positif de justice sociale est une méthode maladroite. Le négatif est stérile et n'aboutit qu'à creuser des fossés plus profonds entre les cœurs, et parfois il crée une psychose qui, par réaction, auréole ce que l'on veut combattre et en augmente l'importance.

D'ailleurs, tout n'est pas à condamner dans le socialisme et le communisme. Le pape Pie XI l'a dit :

« ...le socialisme, comme toutes les erreurs contient une part de vérité, (ce que d'ailleurs les Souverains Pontifes n'ont jamais nié).

Il y a dans le fatras mouvant des théories socialistes et communistes tant de vérités chrétiennes coiffées du bonnet rouge ; il y a dans les aspirations ouvrières dont le marxisme a su se faire l'écho, tant de justice foncière ; il y a dans la plupart des communistes et des socialistes tant de générosité et de disposition à l'esprit de sacrifice au service d'un idéal de fraternité, que le communiste et le socialiste sont, en un certain sens, plus près du christianisme que le capitaliste taré, lequel est trop souvent pétri d'égoïsme et d'âpreté au gain.

Seul un christianisme positif fait d'éléments constructifs concernant la famille, le logement, le salaire, le travail, l'accession légitime à la propriété, le respect de l'enfant et surtout le respect de la personne humaine et de la liberté, pourra réaliser l'adhésion d'une grande partie de cette foule de prolétaires qui n'est pas encore complètement intoxiquée.

Les Encycliques pontificales nous fournissent tous ces éléments. Elles, et elles seules « font le point » de la justice sociale à la lumière de la raison et de l'Évangile.

Comme le dit très justement Joseph Folliet :

« Les représentations ouvrières n'évolueront du marxisme au christianisme que si, par les chrétiens, le christianisme apparaît comme un efficace ferment de justice. Sinon, il serait rejeté ou comme le rêve superflu d'esprits attachés à une poésie périmée ou comme la tentative d'esprits habiles prêts à s'agenouiller devant tout soleil levant ».

Le communiste et le socialiste ne seront jamais convaincus par une controverse théorique. Le marxisme ne peut être réfuté que par les faits vivants. Le marxisme fait profession de se coller au réel et il ne sera déconcerté que par un réel qui le mette en morceaux et le pulvérise.

« Le contradicteur victorieux de Marx, dit encore Joseph Folliet, c'est François d'Assise, qui ne philosophe pas et ne prêche que par actes. Au matérialiste qui ne croit que ce qu'il touche, il fait mesurer et peser la puissance de l'esprit. Il rayonne la lumière de Dieu — et de telle manière qu'il faut s'aveugler volontairement pour ne point la voir ».

« En face du communisme intégral, dit Berdiaeff, on ne pourrait susciter que le christianisme intégral. Non pas un christianisme rhétoricien, dispersé, décadent, mais un christianisme régénéré, réalisant sa vérité éternelle dans un concept de vie universelle d'universelle culture, de justice sociale universelle. Tout l'avenir des sociétés chrétiennes dépend du fait de savoir

si le christianisme — ou plus exactement — si les chrétiens repousseront l'appui du capitalisme et d'une société injuste ; si l'humanité chrétienne essaiera de réaliser au nom de Dieu et du Christ, la vérité que les communistes réalisent au nom d'une collectivité athée. Si les classes ouvrières ont été des terrains très préparés à accepter l'impiété et l'athéisme militant, les premiers coupables, ce sont les chrétiens eux-mêmes, c'est le vieux monde chrétien. Non pas la religion chrétienne, certes, mais ses adeptes qui, le plus souvent, se sont montrés de faux chrétiens... Une équivoque a été créée, qui a porté le plus grave préjudice à la cause du Christ, dans l'âme des opprimés.

« Ou bien le monde assistera à une vaste renaissance chrétienne, non seulement parmi l'élite, mais dans toute l'étendue des masses populaires, ou bien il appartiendra au communisme négateur. En sera-t-il ainsi ?... La création d'un type de sainteté nouveau au cœur même du monde est une tâche que le christianisme a encore à remplir. »

Et peut-être la meilleure conclusion de ce volume sera-t-elle la consigne que donnait Mgr Saliège aux syndicats chrétiens, le 10 Octobre 1943 :

1° — La plaie du prolétariat doit disparaître. Il faut qu'elle disparaisse. Les syndiqués chrétiens ont la tâche, l'obligation, la mission de la faire disparaître.

2° — Cette plaie est due au régime capitaliste libéral pour lequel l'homme entre dans le prix de revient, pour lequel le rendement est tout.

3° — Tant que l'argent sera le roi du monde par les trusts qui commandent tout — la presse, l'opinion, la propagande, les Etats, — la classe ouvrière sera opprimée et les guerres seront inévitables.

4° — Il est scandaleux que l'abondance produise la misère et que la technique au lieu de libérer le travail, l'asservisse.

5° — La machine a été un progrès. Elle a libéré l'homme de lourdes tâches ; mais l'homme a fait servir la machine pour le rendement, pour l'argent, pour la production et non pas pour l'homme.

6° — L'avènement du machinisme, s'il avait été accompagné d'une haute moralité, aurait amené, non pas l'esclavage de la classe ouvrière, non pas le prolétariat, non pas le chômage, mais dans toutes les classes, une augmentation des heures de loisirs, mais une augmentation du standard de vie chez tous les

peuples, utiles à la culture intellectuelle, artistique et morale.

7° — Sans moralité, sans fraternité, sans amour, la technique peut broyer les travailleurs. Elle l'a fait. Avec l'amour, la fraternité, tout change d'aspect. La technique se fait libératrice. Cela sera. Il faut que cela soit. Les richesses ne manquent pas. Elles augmenteront avec le machinisme. La répartition des richesses est à reviser.

8° — Vous avez une doctrine qui est une doctrine d'amour. Dans cette doctrine, dans la vie qui l'accompagne, vous devez puiser un élan que rien ne pourra rompre, un élan sauveur, un élan vainqueur.

Je souhaite, pour le bonheur de la classe ouvrière et pour la paix du monde, que vous restiez vous-mêmes les tenants et les propagandistes de la doctrine des Encycliques, et que vous professiez pour le monde ouvrier, auquel vous appartenez, ce respect, cette estime, cette affection et aussi cette ambition dont témoignait le pape Pie XII dans son immortel message de Noël 1942.

« Dieu est présent et agissant dans l'univers. Nous vivons une période géologique, on dirait que nous assistons à un ébranlement cosmique, le stade nationaliste est dépassé, arrive le stade continental qui préparera le stade humain. « Unus Pastor, unum ovile » « Un seul Pasteur, un seul troupeau ». A travers les catastrophes dues à la faiblesse, à l'orgueil, à l'incompréhension des hommes, nous marchons vers l'unité. »



## TABLE DES MATIERES

INTRODUCTION .....	7
CHAPITRE PREMIER. — SUR LE SAINT-YVES	
<i>Il était un petit navire</i> .....	11
<i>O flots, que vous savez de lugubres histoires !</i> .....	23
<i>Oh ! la brute !... On croit rêver !</i> .....	35
<i>Les armateurs se clouent au pilori</i> .....	47
<i>Allo ! Allo ! Ici « Radio-Morue »</i> .....	59
CHAPITRE II. — LES PETITS MOUSSES	
<i>Les marraines des petits mousses</i> .....	87
<i>Les marraines des orphelins</i> .....	104
<i>Les marraines des morues</i> .....	115
<i>« La petite fleur »</i> .....	129
<i>Le Tigre</i> .....	134
<i>Ah ! le brave petit mousse !</i> .....	140
<i>Ah ! c'est toi, maman !</i> .....	145
<i>Il était devenu fou ! le pauvre petit !</i> .....	151
<i>Rends-moi mon gâs !</i> .....	158
<i>Ave Maris Stella !</i> .....	164
<i>Comment on forge un caractère</i> .....	171
<i>Une plume vipérine</i> .....	177
CHAPITRE III	
LA VIE DES TERRENEUVAS	
EN FACE DE LA DOCTRINE SOCIALE DE L'EGLISE	
<i>Le Pape est-il communiste ?</i> .....	185
<i>Relisons l'Évangile et les Encycliques</i> .....	197

ACHEVÉ D'IMPRIMER SUR LES  
PRESSES DE L'IMPRIMERIE  
BRAUN ET LORIT A DINARD  
(FRANCE) LE QUINZE MARS  
MIL NEUF CENT QUARANTE-SIX